
U d'/ of Ottawa
39003001861359

GALERIE

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

TROISIÈME SÉRIE

POËTES ET PHILOSOPHES

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

ARSÈNE HOUSSAYE

GALERIE
DU XVIIIE SIÈCLE

SIXIÈME ÉDITION
CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

TROISIÈME SÉRIE

POËTES ET PHILOSOPHES

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858



Un sage de l'antiquité a représenté la raison humaine sous la forme d'une aventurière en haillons qui s'appuie le soir sur des ruines. Ne pourrait-on pas représenter ainsi la philosophie du XVIIIe siècle ? Elle a pénétré dans le temple, elle y a inscrit son nom; mais le temple n'est plus qu'une ruine majestueuse. Au XVIIIe siècle, l'esprit tue le cœur, la raison tue la poésie. Après le règne de Pascal, qui cherchait Dieu et la vie future, c'est le règne de Voltaire, qui fuyait Dieu et n'étudiait que la vie humaine. Le cœur ne bat plus, l'esprit dévore tout. Le XVIIe siècle était esclave du ciel; le XVIIIe siècle se proclame libre et brise les chaînes d'or qui joignaient le ciel à la terre. Esclave, il s'enchaînait dans la volupté de l'infini; libre, il tend les bras et n'étreint que le vide. Pascal voyait un abîme sous ses pieds, mais il voyait le ciel au delà de l'abîme. Voltaire ne voyait pas l'abîme, mais ne voyait pas le ciel. Le cilice rapprochait Pascal de la vie éternelle, les joies terrestres éloignaient Voltaire des joies du ciel.

La raison humaine, qu'elle soit représentée par Pascal ou par Voltaire, qu'elle prie ou qu'elle raille, qu'elle s'incline ou lève la tête, n'est pas la raison souveraine. Un philosophe, Victor Cousin, l'a dit en peu de mots : « Le XIXe siècle ne peut être condamné à sacrifier la philosophie à la religion, ni la religion à

la philosophie ; le ciel à la terre, ni la terre au ciel ; l'homme à Dieu, ni Dieu à l'homme. » Dieu et l'homme, le ciel et la terre pourraient s'entendre ; ils s'entendent même malgré tous les systèmes qui font du bruit ; mais la foi du XVIIe siècle et la philosophie du XVIIIe, qui, à cette heure, sont encore à la tribune plus ardentes que jamais, ne se rapprocheront pas : Dieu n'est ni d'un côté ni de l'autre; Dieu est partout, hormis dans le cœur que comprime le cilice, hormis dans le cœur que dévore l'esprit.

Si la vie humaine est le rêve de Dieu, comme on l'a dit, Dieu, on pourrait le dire aussi, est le rêve des hommes. Tous les esprits qu'il a daigné éblouir de sa lumière ont cherché à le suivre dans son œuvre éternelle.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'échafauder une doctrine sur le sable mouvant de l'hypothèse. J'ai voulu seulement, au début de ce livre, indiquer à quel point de vue j'avais contemplé le XVIIIe siècle sous sa figure sérieuse. Le XVIIIe siècle a enfanté la révolution ; la révolution a créé un nouveau monde sur les ruines de l'ancien ; nous sommes sortis de là plus libres encore que nos pères les encyclopédistes. Avec la liberté, marchons. La terre est à nous, mais n'oublions pas que c'est Dieu qui répand la lumière. Le divin sentiment qui luit dans nos routes ténébreuses projette encore plus de clartés que la raison humaine, même quand c'est Voltaire qui tient le flambeau.

LA GALERIE

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

POËTES, ROMANCIERS,

PHILOSOPHES.

I

CRÉBILLON LE TRAGIQUE.

D'Alembert. — Madame de Pompadour. — Mercier.

(1674-1762.)

Vers 1670, il existait à Dijon un notaire vaniteux, fier d'avance des titres de noblesse qu'il convoitait. Cet original s'appelait Melchior Jolyot; son père était cabaretier : mais, dès qu'il eut un peu d'argent, il se fit pourvoir de *l'office de maître clerc en chef de la chambre des comptes de Dijon, avec le titre de greffier d'icelle*. L'année suivante, il acheta un petit fief abandonné et inconnu, le fief de Crébillon, à une lieue et demie de la ville. Son fils, Prosper

Jolyot, avait alors vingt-deux ans; il étudiait en droit; il était sur le point d'être reçu avocat. Dès les premières années de son séjour à Paris, on voit qu'il s'appelait Prosper Jolyot *de Crébillon.* Ainsi l'anoblissement allait bon train dans la famille. Soixante ans après, un brave érudit de Dijon, J. B. Michaul, écrivait au président de Ruffey : « Samedi dernier (le 19 juin 1762), notre célèbre Crébillon fut enterré à Saint-Gervais; on lui a donné dans ses billets de mort le titre d'*écuyer;* mais ce qui me paraît plus surprenant, c'est que le fils y ait pris celui de *messire.* » Crébillon le tragique avait fini par s'abuser lui-même sur sa noblesse imaginaire. Il écrivait, en 1761, au président de Brosse : « J'ai eu toujours si peu d'amour-propre pour mon origine, que j'ai négligé des connaissances assez flatteuses sur ce point. M. de Ricacd, maître des comptes à Dijon, donna un jour à mon père deux titres qu'il avait trouvés. De ces deux titres, écrits en assez mauvais latin, l'un concernait un Jolyot, chambellan de Raoul, duc de Bourgogne; l'autre, un Jolyot, chambellan de Philippe le Bon. Ces deux titres sont perdus. Je me souviens aussi d'avoir entendu dire dans ma jeunesse à de vieux habitants de Nuits, la patrie de mon père, qu'il y avait autrefois dans ces cantons des Jolyot, puissants seigneurs. » Vanité des vanités! est-il possible que, sous le règne de l'*Encyclopédie*, Crébillon, grand seigneur par son génie, se soit bercé de ces chimères et de ces mensonges? car on doit à la vérité de dire que les Jolyot ont toujours été, depuis le XVe siècle jusqu'à la fin du XVIIe, de braves cabaretiers, qui vendaient leur vin sans le falsifier, tel qu'ils le recueillaient des grappes noires et dorées des coteaux bourguignons.

Cependant Crébillon, voyant que sa noblesse n'était pas contestée, poussa l'aveuglement jusqu'à dire un jour que sa famille portait d'azur à une aigle d'or, tenant en

son bec un lis naturel feuillé et soutenu d'argent. Tout allait selon sa guise ; son fils s'allia à une des premières familles d'Angleterre par un mariage inattendu. Le vieux tragique put donc passer dans l'autre monde en pensant qu'il laisserait dans celui-ci un nom célèbre recueilli au grand livre héraldique de France. Mais voilà qu'un siècle après la création de cette noblesse de fantaisie qui ne s'appuyait sur rien de sérieux, comme la plupart des noblesses du XVIIIe siècle, un savant qui n'avait rien à faire s'avisa de chercher la vérité ; il consacra à cette œuvre bizarre plusieurs années d'un temps précieux. A force de secouer la poussière des archives de Dijon et de Nuits, à force de feuilleter les minutes des notaires d'alentour, il parvint à retrouver l'arbre généalogique des Jolyot. Quelques-uns des plus glorieux furent des notaires ; quelques autres, non pas les moins philosophes, furent cabaretiers. Ombre de Crébillon, pardonnez au savant qui a ainsi détruit ce brillant échafaudage de votre vanité * !

Prosper Jolyot de Crébillon naquit à Dijon le 13 février 1674 ; il étudia chez les jésuites, comme Corneille, comme Bossuet, comme Voltaire. On sait que les jésuites avaient, dans chaque collége, un registre secret où ils écrivaient sous le nom de chaque élève des notes en latin sur son esprit et son caractère. L'abbé d'Olivet transcrivit plus tard la note accordée à Crébillon : *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo*. Les jésuites avaient chez eux des pédagogues qui abusaient un peu du droit de juger les écoliers. Crébillon était tout simplement un enfant enjoué, très-libre dans ses allures et dans ses paroles.

Son père, notaire et plus tard greffier en chef de la

* *Révélations sur les deux Crébillon*, par M. Amanton.

chambre des comptes de Dijon, voulant que sa famille s'illustrât dans la magistrature, destina son fils à la robe, disant que le meilleur héritage qu'il eût à lui laisser était son exemple. Crébillon se résigna d'assez bonne grâce, décidé à passer à Paris une jeunesse orageuse tout en faisant son droit. Il vint donc à Paris, où il partagea son temps entre l'étude, les maîtresses et les spectacles. Dès qu'il fut avocat, il entra chez un procureur, ami de son père, qui l'accueillit fraternellement. On croirait que ce jeune homme, qui portait l'audace sur sa figure et le génie sur son front, reconnut son sexe comme Achille quand on lui montra des armes. Non-seulement il fallut l'avertir qu'il était poëte, mais encore il fallut le pousser dans l'arène malgré lui.

Les poëtes ont beaucoup médit des procureurs, et ils ont eu raison. Cependant il faut rendre justice à l'un d'eux, le seul peut-être entre tous qui ait montré du goût pour la poésie. Le brave homme à qui Crébillon avait été confié remarqua avec une curiosité intelligente la singularité romanesque que conservait son élève en face du papier timbré. Crébillon travaillait peu, discutait souvent et se promenait beaucoup. Il passait ses matinées à lire des romans et ses soirées à en faire, des romans en action! les meilleurs sans contredit. Il menaçait d'avoir la jeunesse la plus orageuse de son temps. Il était bien, par là, du pays de Piron et de Rameau. Il y avait en lui je ne sais quelle franche gaieté, quel joyeux épanouissement, quelle aimable insouciance qui sentait bien son cru. Il avait respiré de bonne heure l'enivrant parfum du pampre bourguignon. Aussi il débuta par quelques chansons à boire, non pas à boire de l'eau, comme beaucoup de pâles chansons du temps. Le procureur, émerveillé de sa verve, lui conseilla, le croira-t-on? de devenir poëte tout à loisir.

Crébillon avait vingt-sept ans; il refusa, disant qu'il ne se croyait pas le génie de la création; que tout poëte est un dieu qui tient le chaos d'une main et la lumière de l'autre; que pour lui il n'avait qu'une mauvaise plume, destinée à défendre de mauvaises causes en mauvais style. Mais le procureur avait deviné qu'une étincelle de feu créateur enflammait déjà l'âme de Crébillon. « Ne vous défendez pas d'être poëte, lui disait-il souvent, cela est écrit sur votre front; vos regards me l'ont dit mille fois; il n'y a qu'un homme en France capable de continuer Racine : cet homme, c'est vous. » Crébillon se récria; cependant, demeuré seul à transcrire une requête au parlement, il se rappela la magie du théâtre, les grands tableaux, les beaux discours, les mots sublimes; un mouvement d'inspiration le saisit; quand le procureur rentra, il lui tendit la main et lui dit avec enthousiasme : « Vous m'avez montré le chemin et je pars. — N'allez pas si vite, lui dit le procureur; on n'improvise pas un chef-d'œuvre en trois semaines; demeurez ici paisiblement, comme si vous étiez toujours un clerc de procureur; mangez mon pain, buvez mon vin; quand l'œuvre sera faite, vous prendrez votre volée. »

Crébillon demeura donc à sa place; sur la table même où il écrivait des requêtes, il écrivit les cinq actes d'une tragédie barbare, *la Mort de Brutus*, où, voulant rehausser encore le caractère des Romains, il les fit, pour ainsi dire, marcher sur des échasses. Le procureur se mit en campagne pour obtenir une lecture à la Comédie-Française. Crébillon fut admis à lire sa pièce, qui fut refusée à l'unanimité. Le poëte était d'une humeur altière; il rentra chez le procureur, lui jeta le manuscrit dans les jambes et lui cria avec désespoir : « Vous m'avez déshonoré! » Selon d'Alembert, « Crébillon conçut un chagrin qui rejaillit sur son procureur même; il le re-

garda presque comme un ennemi qui lui avait conseillé de se déshonorer, jura de ne plus le croire et de ne plus faire de vers de sa vie. »

Cependant le procureur avait chez lui trop de bonnes raisons pour ne pas retenir le poëte, qui n'eût pas trouvé ailleurs un si bon gîte et un si loyal ami. Il se remit à l'étude du droit. Mais c'en était fait : le poëte avait percé sous l'avocat. Et puis le procureur ne se lassait pas de lui prédire des triomphes. Crébillon se hasarda à faire une autre tragédie; il choisit pour sujet *Idoménée;* cette fois, les comédiens reçurent la pièce et la jouèrent bientôt. Le succès fut douteux, mais Crébillon se crut cependant assez encouragé pour continuer sa route.

Dès son début, Crébillon montra sa force; on le compara à Hercule, s'exerçant dans son enfance à combattre des lions. Le cinquième acte d'*Idoménée* avait paru indigne des quatre premiers; dès la troisième représentation, le poëte présenta un autre cinquième acte, qui fut admiré et qui intéressa le public à un génie si fécond. On n'était pas habitué à l'improvisation poétique.

Dans *Atrée*, Crébillon, qui avait débuté en écolier, s'éleva à la manière du maître. Les comédiens apprirent leur rôle avec enthousiasme. Le jour de la représentation, le procureur appela le poëte à son lit, car il était atteint d'une maladie mortelle : « Mon ami, j'ai le pressentiment que ce soir même vous serez salué comme un fils de Corneille par les beaux esprits de la nation. Il me reste peu de jours à vivre; je n'ai plus la force de marcher; mais soyez sûr que je serai ce soir à ma place, c'est-à-dire au parterre de la Comédie. » En effet, ce brave homme se fit porter au théâtre. Les juges intelligents applaudirent certains passages pleins de force et de couleur, quelques beautés d'un éclat grandiose; mais à la catastrophe, tout le monde se récria avec horreur (Ga-

brielle de Vergy n'avait pas encore mangé le cœur de son amant). « Le procureur, dit d'Alembert, serait sorti du théâtre avec affliction s'il eût attendu le jugement des spectateurs pour fixer le sien. Le parterre parut plus consterné qu'intéressé ; il vit baisser la toile sans siffler ni applaudir ; il s'écoula avec ce silence fâcheux qui n'annonce pas dans les auditeurs le désir de l'être une seconde fois. Mais le procureur jugea mieux que le public, ou plutôt jugea dès ce premier moment comme le public devait juger bientôt après. La pièce finie, il alla sur le théâtre chercher son ami, qui, encore très-incertain de son sort, était déjà presque résigné à sa chute ; il embrassa Crébillon avec transport : « Je meurs content, lui dit-il ; je vous ai fait poëte, et je laisse un homme à la nation. »

En effet, à chaque représentation, les spectateurs découvrirent des beautés nouvelles. On se laissa aller avec un vrai plaisir à la terreur dont s'inspirait le poëte. Peu de jours après, le nom de Crébillon devint célèbre à Paris et en province. On crut que l'âme du fier Corneille était venue animer la muse de l'auteur d'*Atrée*. Cette pièce était plus digne alors du théâtre anglais que de la scène française. Au cinquième acte, au moment où Atrée présente à Thyeste le sang de son fils, toutes les femmes se jetèrent avec épouvante au fond de leur loge. Mais, à la fin de la représentation, le poëte recueillit le suffrage d'un Anglais, qui se fit conduire auprès de lui pour le féliciter. « Ah! monsieur, comme votre coupe pleine de sang m'a fait frémir! Voilà enfin un spectacle! Que de beautés, que d'accents profonds, de sublimes horreurs! » Un critique a fait remarquer que si, à la vue de la coupe d'Atrée, les femmes tombaient en syncope, au contraire, un peu plus tard, à la vue de l'urne et de l'agonie de Gabrielle de Vergy, les mêmes femmes penchaient la tête hors des

loges pour mieux voir cet horrible spectacle, semblables à ces enfants qui aiment à entendre les contes dont on les effraye.

Les comédiens français, tout en priant Crébillon de se hâter pour d'autres triomphes, lui demandèrent pourquoi il avait adopté le genre terrible. « Je n'avais point à choisir, répondit-il : Corneille avait pris le ciel, Racine la terre; il ne me restait plus que l'enfer; je m'y suis jeté à corps perdu. » Voltaire vint après Crébillon, qui prit tour à tour le ciel, la terre et l'enfer. Mais ne retrouve-t-on pas dans Voltaire un peu de Corneille, de Racine et de Crébillon?

Le père de Crébillon se trouva très-irrité de le voir abandonner, comme on disait alors, Thémis pour Melpomène. En vain le procureur avait plaidé la cause du fils, en vain Crébillon avait adressé à ce vrai père de poëte une supplique en vers pour obtenir sa grâce; le greffier en chef de la chambre des comptes de Dijon lui répondit qu'il le maudissait et qu'il songeait à faire un testament. Pour achever de se perdre dans l'opinion de cet homme, qui avait un culte aveugle pour la magistrature, Crébillon lui écrivit : « Je vais me marier, si vous voulez, avec la plus belle fille du monde; vous pouvez m'en croire sur ce point, car sa beauté, c'est tout ce qu'elle a. »

Le père répondit : « Monsieur, vos tragédies ne sont pas de mon goût, vos enfants ne seront pas les miens; faites des folies tant qu'il vous plaira; je me consolerai dans l'idée que je vous ai refusé mon approbation. Plus que jamais, monsieur, comptez sur vous et sur vos œuvres : vous n'êtes plus de ma famille. »

Crébillon n'en épousa pas moins *la plus belle fille du monde*. C'était cette douce et charmante Charlotte Péaget, dont a parlé Dufresny. Elle était fille d'un apothicaire.

Ce fut en fréquentant la boutique que Crébillon se glissa dans l'arrière-boutique. Il n'y avait là rien de très-romanesque; mais l'amour répand un charme poétique sur tout ce qu'il touche. Ainsi, sur le point d'épouser Charlotte, Crébillon la surprit un matin qui donnait pour un malade des fleurs de mauve et de violette. « Ma chère Charlotte, lui dit-il, nous irons ensemble dans nos montagnes du Dijonnais recueillir des violettes et des mauves pour votre père. » Dans la plus odieuse prison, l'amour ouvre toujours de souriantes échappées. Crébillon ne voyait pas les violettes flétries qui tombaient de la main de Charlotte; il cueillait déjà sur la verte colline les violettes toutes parfumées de rosées printanières *.

* Voici un extrait de l'acte de mariage de Crébillon, copié dans les registres de sa paroisse de la Villette. Sans doute il avait choisi une paroisse où il était inconnu, voulant, pour des raisons majeures, ainsi qu'on va le reconnaître, cacher la date de son mariage. Il ne prit que le nom de Jolyot, lui déjà célèbre sous celui de Crébillon : « L'an de grâce 1707, le dernier de janvier, le sieur Prosper Jolyot, de la paroisse Saint-Sulpice, et demoiselle Charlotte Péaget, de la paroisse Saint-Étienne-du-Mont, après quoi leur consentement mutuel par nous pris, nous leur avons donné la bénédiction, et ont été par nous mariés, en présence des témoins. » Par cette pièce, on voit que Crébillon demeurait du côté de la Comédie-Française. Aussitôt marié, il alla demeurer à peu de distance de l'apothicaire, dont il ne tarda pas à avoir besoin, ainsi que le témoigne cette autre pièce, extraite du registre des naissances de la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont : « L'an 1707, *le* 15 *février*, fut baptisé par moi, prêtre soussigné, Claude-Prosper (l'auteur futur du *Sofa*), fils de Prosper Jolyot de Crébillon et de demoiselle Marie-Charlotte Péaget, son épouse, né le jour précédent, à six heures et demie du matin, place Maubert, et tenu sur les fonts par Claude-François Péaget, maître apothicaire, et par demoiselle Jeanne Jolyot, fille majeure.

Ce fut des premiers temps de son mariage et de cette retraite à la place Maubert que data sa singulière passion pour les chiens et les chats, mais surtout sa singulière fureur pour le tabac. Il fut sans contredit le plus fameux fumeur de son siècle. Vous avez pu voir dans les *ana* qu'il ne pouvait rimer ses tragédies que dans une chambre obscure et enfumée, où gambadait et sautillait toute une peuplade de chiens et de chats. Il lui arrivait en plein midi de fer-

On comprend sans peine que Crébillon n'ait pas eu le temps de demander une seconde fois le consentement de son père. Sa trop belle et trop charmante Charlotte * fut épouse quatorze jours seulement avant d'être mère.

Quand M. Melchior Jolyot apprit que son fils avait épousé sérieusement la fille d'un apothicaire, il faillit en mourir de chagrin. Le brave homme croyait à sa récente noblesse comme à sa religion; cette mésalliance le désespérait : cette fois, il déshérita le poëte par un testament en bonne forme. Heureusement pour Crébillon, son père, avant de mourir, vint à Paris, curieux jusque dans son dépit de juger lui-même les niaiseries théâtrales de son imbécile de fils, qui épousait la fille d'un apothicaire, et qui, au lieu de gagner la noblesse en se faisant procureur, écrivait des calembredaines pour les baladins d'un théâtre. On pouvait dire, pour le défendre devant le tribunal paternel, que la fille de l'apothicaire était belle, bonne et charmante; on pouvait ajouter que la noblesse que rêvait le père, noblesse de robe, qui n'était acquise à une famille dijonnaise qu'après trois générations, ne valait pas la noblesse du génie, que son fils allait conquérir avec éclat. Le père de Crébillon arrive donc à Paris pour voir représenter une des niaiseries de ce mauvais garnement qui avait été son fils dans des temps meilleurs. On venait de reprendre *Atrée;* le père fut saisi d'effroi, de douleur et d'admiration. Le soir même il courut chez Crébillon. Il monta dans un fiacre et se fit conduire dans le faubourg Saint-Marceau, à une maison qui lui avait été indiquée. Il fut d'abord accueilli par sept ou huit chiens

mer les volets et d'allumer les bougies. On cite mille autres extravagances; mais il faut un peu se méfier des faiseurs d'ana, qui s'imaginent peindre un homme quand ils n'en font que la caricature.

* Le *Mercure* de juillet 1762, dans une notice qui suivit la mort de Crébillon, la qualifie de très-belle et *très-vertueuse.*

qui se jetèrent dans ses jambes dès que la porte s'entr'ouvrit. Charlotte n'eut qu'un mot à dire pour les rappeler à l'ordre; cependant les chiens, trouvant sans doute un air de famille dans la figure du nouveau venu, revinrent gambader et crier autour de M. Melchior Jolyot, qui ne comprenait rien à cette bruyante famille. Charlotte, qui était seule, attendait son mari pour souper; elle fut très-surprise par cette visite inattendue. Elle s'imagina d'abord que c'était quelque grand personnage qui voulait protéger le poëte; mais bientôt, regardant le visiteur à la dérobée, elle s'écria : « Vous êtes le père de mon mari! » Le vieux greffier ne voulut pas attendre le retour de son fils pour s'abandonner à toute la secousse de son cœur ravivé. Il embrassa sa belle-fille avec effusion, en pleurant de joie, en s'accusant de sa dureté : « Oui, oui, s'écria-t-il, oui, vous êtes toujours mes enfants; tout ce que j'ai est à vous! » Après un moment de silence : « Comment est-il arrivé, reprit-il tristement, qu'avec de pareils succès mon fils ait condamné sa femme à un pareil gîte et à un pareil souper? — Condamné! dites-vous, murmura Charlotte; ne vous y trompez pas, nous sommes heureux ici. » Elle prit la main de son beau-père et le conduisit dans la chambre voisine, devant un berceau couvert de rideaux blancs : « Voyez! » dit-elle en détournant le rideau avec la sollicitude d'une mère.

Le vieux Bourguignon fut encore attendri à la vue de son petit-fils. « N'est-ce pas, dit-elle, que nous sommes heureux? Que nous faut-il de plus? Nous vivons de peu; quand nous n'avons rien, mon père y pourvoit. » Ils revinrent dans l'autre pièce. « Qu'est-ce que ce vin-là? dit le vieux Bourguignon en débouchant la bouteille qui devait arroser le très-frugal souper. Quoi! mon fils déroge à ce point? Les Crébillon n'ont jamais bu que du bon vin. »

A cet instant, toute la pleuplade des chiens se mit à japper et à aboyer joyeusement. Crébillon montait l'escalier. Il entra bientôt, escorté de deux chiens qui l'avaient suivi au théâtre. « Encore deux ! dit le père ; c'est trop, en vérité. Monsieur mon fils, je viens vous demander pardon ; en voulant trop me montrer votre père, j'ai oublié que mon premier devoir était de vous aimer. » Crébillon s'était jeté dans les bras de son père. « Mais, morbleu, monsieur, je ne vous pardonne pas d'avoir tant de chiens. — Vous avez raison ; mais que deviendraient ces pauvres bêtes ? Malheur à l'homme seul ! dit l'Écriture. Ne pouvant plus vivre avec mes pareils, je me suis entouré de chiens. Le chien est l'ami de l'homme seul. — Mais j'imagine que vous n'êtes pas seul ici, dit le père en regardant Charlotte Péaget et en indiquant du doigt le berceau de l'enfant. — Qui sait ? dit la jeune femme avec une expression touchante et mélancolique ; c'est peut-être par pressentiment qu'il parle ainsi. J'ai bien peur de ne pas vivre longtemps. Il n'a qu'un seul ami sur la terre ; cet ami, c'est moi ; or, quand je serai morte.... — Mais tu ne mourras pas, dit Crébillon. Est-ce que je pourrais vivre sans toi ? N'est-ce pas, mon père, que j'avais raison dans ma folie ? » Il embrassa Charlotte, et récita ces beaux vers du chœur d'*Agamemnon* :

Fidèle comme le chien qui fait l'orgueil du pasteur, — Tendre comme l'enfant qui répond aux caresses de sa mère, Belle comme l'aurore qui succède à un jour d'orage, — Bienfaisante comme le clair ruisseau que rencontre le voyageur sans l'avoir espéré.

Mme Crébillon ne s'était pas trompée dans ses pressentiments : le poëte, qui, on le sait, mourut vieux comme un patriarche, vécut dans le veuvage, dans la solitude la plus profonde, durant cinquante et un ans.

Crébillon et sa femme accompagnèrent le vieux greffier de Paris à Dijon, où, à la grande surprise des habitants, le père présenta son fils, « M. Jolyot de Crébillon, qui a succédé à MM. Corneille et Racine, pour l'honneur du théâtre. » Crébillon eut toutes les peines du monde à contenir l'enthousiasme de son père. Il y parvint cependant, non point par ses remontrances, mais par son insatiable ardeur à puiser dans la bourse du greffier. Après un séjour de trois mois à Dijon, Crébillon revint à Paris. Il était temps; un mois de plus, le père se fâchait de nouveau et refaisait un testament pour déshériter, non pas le fils rebelle, mais l'enfant prodigue. Crébillon, en effet, n'eut jamais l'art de garder son argent, semblable en cela à tous ceux qui remuent des montagnes d'or dans leur imagination.

A peine de retour à Paris, il lui fallut retourner à Dijon. Le vieux greffier était mort subitement. La succession fut très-difficile à débrouiller. « Je ne suis venu ici, écrivait Crébillon à l'aîné des frères Pâris, que pour recueillir des procès. » Il se laissa étourdiment entraîner dans les procès, qui firent peu à peu passer la succession de Melchior Jolyot dans les mains des procureurs. « J'étais un grand niais, disait plus tard Crébillon; j'allais réciter les plus beaux passages de mes tragédies à ces hommes de loi qui en pâlissaient d'admiration; leur admiration m'aveuglait. Je ne voyais pas que ces adroits renards allaient dévorer mon bien : les poëtes seront toujours des corbeaux comme celui de La Fontaine. »

On ne sauva de l'héritage que le petit fief de Crébillon, dont le poëte abandonna le revenu à ses deux sœurs. Cependant, à son retour à Paris, il changea sa manière de vivre; il transporta ses pénates près du Luxembourg, et mit sa maison sur un pied seigneurial, comme s'il eût recueilli une succession considérable. On ne s'explique

guère cet acte de folie. Le bruit s'était répandu qu'il héritait. Sans doute il voulait sauver l'honneur, ou, pour mieux dire, la vanité de la famille, en cherchant à tromper le public sur le chiffre de l'héritage. La vraie sagesse n'habite pas le monde où nous vivons. Crébillon rechercha toutes les superfluités du luxe. En vain sa femme, comme au même temps celle de Dufresny, le retenait des deux mains sur les bords de sa ruine; en vain elle lui rappelait le frugal repas et les meubles grossiers de la petite maison de la place Maubert, *si gaie pourtant les jours de soleil.* « C'est bien, disait-il; s'il faut y retourner, je ne me plaindrai pas : qu'importe si le vin est moins bon, si c'est toujours toi qui me le verse? »

Heureusement, dans la même année, Crébillon remporta victoire sur victoire; on donna bientôt la représentation d'*Électre*, qui enleva tous les suffrages et étonna la critique elle-même. Crébillon avait adouci ses teintes brutales, tout en gardant son caractère grandiose; il s'était montré plus vrai et plus humain. *Électre* fut suivie de *Rhadamiste*, qui passa alors pour un chef-d'œuvre fièrement et hardiment touché. Il y a dans le style une certaine noblesse sauvage qui est le vrai caractère du génie de Crébillon. Ce fut cette tragédie qui donna à Voltaire l'idée qu'au théâtre il vaut mieux frapper fort que frapper juste. Tous les spectateurs enthousiasmés jugèrent que, si Racine savait peindre l'amour, Crébillon savait peindre la haine. Le vieux Boileau, qui allait mourir, et qui voulait que la littérature française s'arrêtât à son nom, dit que ce succès était scandaleux. « J'ai trop vécu ! s'écriait-il avec la plus violente humeur. A quels Visigoths je laisse en proie la scène française! Les Pradon, que nous avons tant de fois bafoués, étaient des aigles auprès de ceux-ci. » Boileau ressemblait un peu au

vieux Nestor de l'*Iliade*, qui disait aux rois grecs : « Je vous conseille de m'écouter, car j'ai fréquenté autrefois des hommes qui valaient mieux que vous. » Le parterre vengea Crébillon du jugement amer de Boileau : en huit jours on épuisa deux éditions de *Rhadamiste*. Ce ne fut pas tout; la pièce, représentée à Versailles, y fut applaudie à outrance. Pendant les répétitions de *Rhadamiste*, Crébillon disait à ses amis qu'il allait surprendre le public par un coup de maître. Il n'était rien moins que modeste; il parlait de son génie comme un autre parle de son vin ou de son cheval. Cependant le jour de la représentation, à la fin du second acte, le succès dut lui paraître douteux : car, si les spectateurs furent surpris, c'était de ne pas comprendre. Enfin, à la chute du rideau, le nom de Crébillon fut salué avec acclamations. Les mâles beautés de son pinceau avaient fini par triompher des fautes de style et de composition. L'abbé de Chaulieu, qui, à ses derniers jours, était encore un homme d'esprit, dit plaisamment que cette pièce de *Rhadamiste* aurait été assez claire, n'eût été l'exposition.

C'était le troisième triomphe que remportait Crébillon : « Comme les dieux d'Homère, disait-il, je fais trois pas et j'arrive au terme. »

Cependant le poëte ne tarda pas à épuiser toutes ses ressources. Il emprunta trois mille écus au baron Hoguer, qui était la providence de la littérature sous la Régence; il vendit à un usurier ses droits d'auteur sur une tragédie qui n'était pas encore faite, voulant reculer aussi loin que possible le moment où il serait forcé de changer son train de maison. Il comptait sur le succès de *Xerxès*, mais cette tragédie fut sifflée. Crébillon était un homme de cœur et de courage. Il rentra chez lui d'un air calme et souriant : « Eh bien? lui demanda avec anxiété Mme Crébillon, qui l'attendait tout inquiète. —

Eh bien! ils ont sifflé ma pièce. Demain nous retournerons à *nos anciennes habitudes.* »

Le lendemain, Crébillon retourna à la place Maubert, où il retrouva un petit appartement au voisinage de son beau-père, qui, dans les mauvais jours, pouvait encore offrir au poëte un coin de sa table. Crébillon n'emporta de tout son riche mobilier qu'une douzaine de chiens et de chats. Comme dit d'Alembert, « il passa sans effort, comme autrefois Alcibiade, du luxe de la Perse à l'austérité d'un Spartiate; et, ce qu'Alcibiade sans doute n'éprouvait pas, il se trouva encore plus heureux dans le second état qu'il ne l'avait été dans le premier. »

Charlotte Péaget porta dans la retraite la même figure que dans le monde : elle ne se plaignit pas une seule fois. Peut-être même se montra-t-elle plus charmante encore pour le poëte sifflé et sans argent. La pauvre femme lui cachait leur misère avec une délicatesse touchante. Il se croyait presque riche, tant elle répandait de charme dans sa triste maison; comme le roi Midas, elle avait le don de changer en or tout ce qu'elle touchait, c'est-à-dire de donner la vie et la gaieté par sa grâce adorable. Bienheureux sont les poëtes qui, comme Crébillon, ont compris que le charme et la beauté étaient une fortune inépuisable. Mme de Crébillon ne se plaignait jamais; elle était fière de la gloire du poëte; elle l'encourageait encore dans son caractère hautain; elle écoutait avec une pieuse résignation tous ses rêves de triomphes; elle savait se jeter à propos dans ses bras, quand il déclarait qu'il ne voulait plus rien attendre des hommes. Un jour pourtant qu'il n'y avait plus d'argent à la maison, le voyant rentrer avec un chien sous chaque bras, elle se hasarda à lui dire, mais avec un sourire aimable : « Prenez garde, monsieur de Crébillon; nous avons huit chiens, nous avons quinze chats. — Eh! madame, ne le sais-je donc

pas? Mais voyez comme ces deux chiens ont l'air piteux; pouvais-je les laisser mourir de faim dans la rue? — Ne prévoyez-vous donc pas, monsieur de Crébillon, qu'ils vont mourir de faim ici? Je comprends bien votre amour et votre pitié pour ces pauvres bêtes; mais il faudrait pourtant ne pas faire de votre maison un hôpital des chiens trouvés. — Pourquoi vous désespérer? Dieu n'abandonne pas le génie et la beauté. Le bruit se répand que je vais être de l'Académie. — Je n'y crois pas, dit Mme de Crébillon; Fontenelle et La Motte, qui ne sont que de beaux esprits, ne permettront pas à un homme comme vous de s'asseoir à côté d'eux; car, si vous étiez à l'Académie, n'en seriez-vous pas le roi? »

Crébillon fit ses visites ; mais, comme sa femme l'avait prévu, Fontenelle et La Motte parvinrent à le repousser. Savez-vous quelles gloires ces deux écrivains firent entrer à l'Académie au temps où l'auteur de *Rhadamiste* attendait à la porte? Danchet, Larivière, Massieu, Roquette, Fraguier, Boisvin, Nesmont, Abeille, Roland, Portail, Languet, Duboz, Sallier, Gondrin, d'Olivet, Eleurian, Gedoyn, Alari. On voit que les petites passions littéraires se sont toujours produites en France comme en ces derniers temps. Un grand nombre de médiocrités se glissent furtivement, quand la porte s'ouvre pour un homme de génie.

Quoique Crébillon méprisât les libelles et les satires, il ne put s'empêcher, dans un jour de verve, de rimer en vers marotiques une fable, très-mordante dans sa moralité, contre La Motte, Danchet et Fontenelle. La Motte était désigné sous le nom d'une taupe : on sait que déjà La Motte était aveugle ; Danchet, qui était un Hercule par sa stature, était peint sous la figure d'un chameau ; Fontenelle, par allusion à sa finesse, portait la peau du renard. Cette satire courut Paris. Les trois camarades

ne se contentèrent plus de fermer à Crébillon les avenues de l'Académie, ils cherchèrent à le perdre dans l'opinion publique*. Ils n'eurent pas de peine à réussir à la cour dans cet odieux dessein. Le pauvre Crébillon, celui qui recueillait les chiens abandonnés et les mettait sous son manteau troué, écrivait dans une des préfaces d'*Atrée* : « On m'a chargé de toutes les iniquités de ce personnage, et on me regarde encore, dans quelques endroits, comme un homme avec qui il ne fait pas sûr de vivre. » Croirait-on que des gens d'esprit comme Fontenelle et La Motte, je ne parle pas de Danchet, aient persisté à faire la guerre à un homme pauvre, naïf et fier, qui n'avait fait de mal qu'aux tyrans de ses tragédies? La Motte, censeur royal, se fit longtemps prier pour accorder son approbation à *Sémiramis;* à la fin, les quelques rares protecteurs de Crébillon ayant représenté à l'auteur d'*Inès de Castro* qu'il fallait plus de charité dans les mœurs littéraires, La Motte accorda ainsi son approbation : « J'ai lu, par ordre de monseigneur le chancelier, *Sémiramis*, tragédie de M. de Crébillon, et j'ai cru que la mort de cette princesse, au défaut de remords, pouvait faire tolérer l'impression de cette tragédie. » Quoi de plus plaisant que les raisons et le style de M. le censeur royal?

Toutes ces épines littéraires ne donnaient que plus de charme à l'intérieur de Crébillon : mais nous ouvrons la page la plus touchante de sa vie. Un soir, au retour d'une dispute plus vive que littéraire au café Procope, Crébillon trouva sa femme très-agitée, pressant sur son

* A ce propos, je trouve ces lignes dans d'Alembert : « Il n'est pas inutile de remarquer, comme un trait digne d'être conservé dans l'histoire des preuves des sottises humaines, que les ennemis de Crébillon, ne pouvant articuler aucun fait contre sa personne, allaient chercher dans ses pièces de la perversité de son caractère. Il n'y avait, selon eux, qu'une âme noire qui pût s'attacher de préférence aux sujets qu'il avait choisis. »

sein leur enfant endormi : « Charlotte, qu'avons-nous ? — J'ai peur, dit-elle en tressaillant et en regardant vers le lit. — Quelle folie ! vous avez peur des ombres comme les enfants. — Oui, j'ai peur des ombres ; tout à l'heure, j'ai voulu me coucher, voyez plutôt, je suis à moitié nue. En soulevant le rideau, j'ai vu glisser un fantôme au fond du lit. J'ai failli m'évanouir, c'est à peine si j'ai eu la force d'arriver au berceau de cet enfant. — Enfant toi-même, tu as vu glisser l'ombre du rideau. — Non, non, dit la jeune femme en saisissant la main du poëte, c'était la Mort, je l'ai reconnue ; car ce n'est pas la première fois qu'elle vient vers moi. Ah ! mon ami, avec quelle douleur et quel effroi j'irai me coucher sous la terre ! Si vous m'aimez comme je vous aime, ne me quittez plus un seul instant, aidez-moi à mourir ; si vous êtes là, je croirai que je m'endors. »

Crébillon, pâle et glacé, prit son fils et le porta dans le berceau. Il revint à sa femme, l'appuya sur son cœur et chercha vainement quelques paroles à lui dire pour la distraire et la ramener à des pensées moins sombres. Il la décida, non sans peine, à se coucher ; elle ne dormit guère. Il demeura en silence devant le lit, priant dans son âme ; car, peut-être plus encore que Charlotte, il croyait aux pressentiments. La voyant enfin endormie, il se coucha lui-même. Le matin, quand il s'éveilla, il vit Charlotte à demi-soulevée au-dessus de lui, qui le regardait dormir. Il fut effrayé de sa pâleur éteinte et de l'éclat surnaturel de ses yeux. Il était sensible comme un enfant ; il ne put arrêter deux larmes ; elle se jeta éperdument dans ses bras et le couvrit de pleurs et de baisers. « C'est fini, dit-elle d'une voix brisée ; vois, mon cœur bat trop fort pour battre longtemps. Mais je vais mourir sans me plaindre, car je vois bien, à tes larmes, que tu te souviendras de moi. »

Crébillon se leva et courut chez son beau-père. « Hélas! dit le pauvre apothicaire, la mère, qui était belle et bonne comme la fille, est morte à vingt-six ans. C'est par le cœur que la mère est morte, c'est par là que la fille mourra.... » Tous les médecins célèbres furent appelés; mais, avant qu'ils se fussent entendus, Marie-Charlotte Péaget expira sans secousse, le lendemain, à onze heures du soir.

Crébillon, inconsolable, ne craignit pas le ridicule de pleurer sa femme; il la pleura pendant un demi-siècle, c'est-à-dire jusqu'à sa dernière heure. Pendant l'espace de deux ans on le vit à peine apparaître à la Comédie-Française. Il avait l'air d'un homme d'un autre âge, tant il semblait étranger à tout ce qu'il voyait autour de lui. On peut dire qu'il vivait encore avec sa divine Charlotte. Les morts aimés s'agitent dans nos cœurs; il la voyait et lui parlait sans cesse. Après quinze ans de deuil, on le surprenait dans sa solitude, parlant tout haut à Charlotte, lui racontant ses déboires, lui rappelant leurs jours heureux : « Ah! Charlotte! ils me parlent tous de ma gloire; mais moi, je ne pense qu'à toi*. »

Les amis de Crébillon, inquiets de sa fortune, lui avaient conseillé, dès l'année précédente, de se présenter à la cour, où il était reconnu pour un homme de génie. Dans les premiers temps de son veuvage, il quitta brusquement Paris pour habiter Versailles. Mais il vécut à Versailles comme à Paris, au fond de sa chambre, au sein de ses visions lugubres; aussi fut-il à peine remar-

* Crébillon fils, qui n'a jamais eu un beau mouvement dans ses livres, n'a-t-il donc jamais pensé à sa mère, celle qui disait à son père ces paroles sublimes : « Si vous êtes là quand je mourrai, *je croirai que je m'endors?* » On pourrait le penser; cependant, d'après une lettre du poëte tragique, l'auteur du *Sofa* était un bon fils, qui allait au moins une fois par semaine fumer avec lui.

qué : le roi, voyant une espèce de paysan du Danube, fier de son génie et de sa pauvreté, l'accueillit avec une froideur presque dédaigneuse. Crébillon ne comprit pas d'abord sa position à Versailles : c'était un philosophe naïf, qui avait étudié les héros, et non les hommes. Enfin, convaincu qu'*un poëte à la cour est de bien mince aloi*, il retourna à Paris vivre plus noblement au milieu de sa pauvreté et de ses héros. Il se retira dans le Marais, rue des Douze-Portes, n'emportant qu'un mauvais lit, une table, deux chaises, un fauteuil, « au cas qu'un honnête homme me vienne visiter. »

Irrité d'avoir été rebuté à Versailles, honteux d'avoir sollicité en vain la justice du roi, il ne voulut plus croire qu'à la liberté. « La liberté, disait-il, c'est le sentiment le plus vif qui soit gravé dans mon cœur. » Sans y penser, peut-être, il se vengea dans son premier ouvrage. En effet, il commença la tragédie de *Cromwell*. « C'est un autel que je dresse à la liberté. » Selon d'Alembert, « il en lut à ses amis quelques scènes, où l'aversion anglaise pour le pouvoir absolu était peinte avec une sauvage énergie. Aussi il reçut une défense de continuer la pièce. » Son Cromwell était un scélérat, mais un scélérat que tout le monde eût admiré sur la scène, par je ne sais quel aspect héroïque et grandiose que l'auteur s'était plu à lui donner. Dès ce jour, il eut des ennemis ; mais n'en avait-il pas déjà le soir même de la représentation d'*Électre?* La gloire ici-bas n'a pas d'autre cortége.

Cependant il était sans argent. Peu à peu, sans l'avoir prévu, il entendit les créanciers bourdonner autour de lui comme un essaim de frelons. On saisit au théâtre ses droits d'auteur. Le premier en France, il provoqua un arrêt du parlement, qui jugea que les œuvres de l'esprit ne sont point saisissables. Il lui resta donc les revenus du théâtre.

Or, quelques années se passèrent sans qu'il y rencontrât un nouveau succès. Forcé par la cour d'interrompre sa tragédie de *Cromwell*, il donna *Sémiramis;* cette pièce tomba presque sans éclat, comme *Xerxès* peu de temps auparavant. Croyant que le public français ne voulait pas s'accoutumer « aux sombres horreurs des tempêtes humaines, » il voulut s'armer contre sa nature, la dompter et l'adoucir. La tragédie de *Pyrrhus*, qui rappelait les couleurs tendres de Racine, lui coûta cinq années de travail. Tel était alors en France l'empire de l'habitude, que cette tragédie, sans valeur aucune, tableau sans style et sans relief, grimaçant l'expression, fut applaudie des spectateurs avec enthousiasme. En homme d'esprit, Crébillon ne fut point aveuglé par ce triomphe de mauvais aloi. « Ce n'est là, disait-il, qu'une ombre de tragédie. »

Pyrrhus, d'ailleurs, n'eut qu'un succès de passage; on finit par comprendre que c'était une plante étrangère, qui ne jetait sous un ciel nouveau qu'un éclat factice. Crébillon, désespéré d'avoir perdu un temps si précieux à comprimer son génie, dégoûté par quelques cabales sans pudeur, qui s'en allaient chanter ses défaites dans les cafés littéraires, se retira tout à fait du monde. Il venait souvent au théâtre, où il trouvait quelques amis pour discuter sur les chefs-d'œuvre à admirer et les chefs-d'œuvre à faire; il finit par n'y plus venir du tout.

Il vécut alors sans autres amis que ses héros et ses chiens, lisant avec passion La Calprenède, et se racontant des romans à lui-même. Son fils affirme avoir vu quinze chiens et autant de chats jappant et miaulant autour de son père, qui leur parlait beaucoup plus tendrement qu'à lui-même. Suivant Fréron, « il ramassait et emportait sous son manteau tous les chiens qu'il rencontrait dans la rue; il leur donnait l'hospitalité avec des larmes dans les yeux; mais il exigeait d'eux de l'aptitude

pour certains exercices. Quand, au terme prescrit, l'élève était convaincu de n'avoir pas profité du bienfait de l'éducation, l'auteur de *Rhadamiste* le reprenait sous son manteau, l'allait poser au coin d'une rue et s'enfuyait en gémissant. »

A la mort de La Motte, Crébillon entra enfin à l'Académie ; il remplaça Lériget de la Fage. Trente ans après, il fut lui-même remplacé par Voisenon. Comme c'était un homme toujours singulier, sinon toujours bizarre, il écrivit en vers son discours de réception, ce qui ne s'était jamais fait jusqu'alors. Quand il prononça ce vers qu'on n'a pas oublié : *Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume*, il fut applaudi avec enthousiasme et avec vénération. On ne comptait pas sa fable contre ses trois ennemis acharnés ; car cette fable était plus vive qu'amère. Dès ce jour, mais dès ce jour seulement, on reconnut que Crébillon était un homme de cœur et un homme de génie. Il était un peu tard ; il avait perdu sa femme ; son fils courait la belle compagnie ; il se trouvait seul, n'entendait plus rien du monde. Plus paresseux qu'un lazzarone, il passait des années sans écrire une ligne. Cependant son imagination toujours ardente enfantait encore des tragédies barbares. Comme il avait une mémoire prodigieuse, il composait et rimait cinq actes, sans écrire un seul mot. Un soir, croyant avoir produit un chef-d'œuvre, il convia quelques académiciens à venir entendre chez lui une nouvelle tragédie. Il débita les cinq actes sans s'interrompre. Jugeant que l'aréopage n'était pas émerveillé de la pièce, il dit sans humeur : « Voyez, mes amis, comme j'ai eu raison de ne pas écrire ma tragédie ! — Pourquoi ? lui demanda Gedoyn. — Parce que j'aurais l'ennui de la jeter au feu. »

Quand Crébillon ne sembla plus à craindre dans le monde littéraire, quand il fut bien décidé que c'était un

génie à son déclin, les mêmes hommes qui avaient nié sa force jugèrent qu'il était adroit de combattre Voltaire en exaltant Crébillon, sauf plus tard à exalter Voltaire quand une autre étoile de poésie poindrait à l'horizon. « Ils allèrent, dit un critique, ils allèrent, voulant humilier l'auteur d'*Œdipe*, de *Brutus* et de *Zaïre*, chercher au fond de sa retraite le vieux et délaissé Crébillon, qui, muet et solitaire depuis trente années, ne pouvait plus être redoutable pour eux, mais qu'ils se flattaient d'opposer, comme un espèce de fantôme, à l'écrivain illustre par lequel ils se voyaient éclipsés, comme autrefois les ligueurs allèrent tirer un vieux cardinal de l'obscurité où il vivait, pour lui donner un vain titre de roi en régnant sous son nom. »

Il y eut donc deux armées : les crébillonistes et les voltairiens; les premiers, maîtres de toutes les avenues, parvinrent longtemps à aveugler le public. Voltaire passa pour un bel esprit, Crébillon pour le seul héritier du sceptre de Corneille et de Racine. La cabale imagina cette formule qui depuis est restée : Corneille le grand, Racine le tendre, Crébillon le tragique. Crébillon avait sur Voltaire un avantage immense : il n'avait rien fait depuis trente ans. Ses amis, ou plutôt les ennemis de Voltaire, affirmaient tous que l'auteur de *Rhadamiste* achevait une tragédie, une merveille dramatique, *Catilina*. Cette œuvre fut trop longtemps promise. Aussi le public finit par crier avec Cicéron : « Jusqu'à quand abuserez-vous de notre patience, Catilina? »

On sait que Mme de Pompadour elle-même, fatiguée par l'ambition de Voltaire, passa avec toutes ses forces dans le camp de Crébillon; on n'a pas oublié qu'elle l'accueillit à la cour, et le recommanda à la sollicitude de Louis XV, comme un grand poëte, pauvre et fier. Crébillon, à son tour, fut nommé censeur royal.

La guerre fut donc sérieuse, même du côté de Voltaire, qui se crut obligé, pour remporter la victoire, de refaire toutes les pièces de Crébillon. Courage gigantesque et puéril, en vérité, qui doit paraître aujourd'hui presque fabuleux à quelques écrivains de notre temps, qui se vengent par l'injure, car Voltaire et Crébillon n'ont jamais écrit une ligne l'un contre l'autre.

Catilina fut enfin représenté avec beaucoup d'éclat. Toute la cour, qui assista à la première représentation, contribua sans doute au succès. Le vieux poëte, encouragé, composa le *Triumvirat* avec une ardeur nouvelle; mais, comme plus tard à la représentation d'*Irène* de Voltaire, on s'aperçut que le poëte n'était plus que l'ombre de lui-même. On respecta les quatre-vingt-huit ans de Crébillon, on applaudit même avec sympathie; mais, au bout de quelques jours, le *Triumvirat* fut joué dans la solitude. Crébillon n'avait plus qu'une chose à faire : il mourut. On était en 1762.

Les ennemis de Voltaire ne s'arrêtèrent pas à la mort de Crébillon. Ils s'étaient servis d'un revenant pour lutter; ils voulurent combattre sur un tombeau. Il fut décidé à Versailles qu'on élèverait un mausolée « au premier poëte du siècle. » Cependant Louis XV n'osa pas faire pour Crébillon ce que Louis XIV n'avait pas fait pour Molière, Corneille et Racine. On commanda tout haut le monument, mais on recommanda tout bas au sculpteur de ne pas se hâter; aussi il fallut trente ans pour terminer cette œuvre*.

* Mercier peint ainsi le vieux Crébillon à ses derniers jours : « Sur sa renommée, j'allai voir le vieux Crébillon. Il demeurait au Marais, rue des Douze-Portes. Je frappai. Aussitôt les aboiements de quinze à vingt chiens se firent entendre; ils m'environnèrent gueule béante et m'accompagnèrent jusqu'à la chambre du poëte. L'escalier était rempli des ordures de ces animaux. J'entrai, annoncé et escorté par eux. Je vis une chambre dont les murailles étaient nues; un

Crébillon, on ne peut le nier, était un de ces hommes qui marquent dans leur siècle par un aspect imprévu et singulier. Ce génie sauvage, qui frappe çà et là par des beautés d'un caractère épique, par un tour hardi, par une couleur éclatante, qui repousse le plus souvent par

grabat, deux tabourets, sept à huit fauteuils déchirés et délabrés composaient tout l'ameublement. J'aperçus, en entrant, une figure féminine, haute de quatre pieds et large de trois, qui s'enfonçait dans un cabinet voisin. Les chiens s'étaient emparés de tous les fauteuils et grognaient de concert. Le vieillard, les jambes et la tête nues, la poitrine découverte, fumait une pipe. Il avait deux grands yeux bleus, des cheveux blancs et rares, une physionomie pleine d'expression. Il fit taire les chiens, non sans peine, et me fit concéder, le fouet à la main, un des fauteuils. Il ôta sa pipe de la bouche, comme pour me saluer, la remit et continua à fumer avec délectation. Sa distraction fut assez longue; son œil bleu était fixe et tourné vers le plancher. Il me parla brièvement. Les chiens grondaient sourdement en me montrant les dents. Le poëte posa enfin sa pipe. Je lui demandai quand il finirait *Cromwell*. « Il n'est pas com« mencé, » me répondit-il. Je le priai de me réciter quelques vers. Il me dit qu'il me satisferait après une seconde pipe. La femme de quatre pieds de haut entra sur ses jambes torses. Elle avait bien le nez le plus long et les yeux les plus malignement ardents que j'aie vus de ma vie. C'était la maîtresse du poëte. Les chiens, par respect, lui cédèrent un fauteuil. Elle s'assit en face de moi. Le poëte posa sa seconde pipe et me récita alors des vers fort obscurs, de je ne sais quelle tragédie romanesque, qu'il avait composée de mémoire, et qu'il récitait de même. Je ne compris rien au sujet ni au plan de la tragédie. Il y avait dans ses vers force imprécations contre les dieux, et surtout contre les rois, qu'il n'aimait pas. Le poëte me parut fort bon homme, très-distrait, aimant à rêver, et parlant peu. Sa maîtresse avait dans l'expression toute la malice qui était dans ses yeux. Le poëte, ayant récité ses vers, ne fit que fumer. Je m'entretins avec sa maîtresse. Je cherchais de l'œil où pouvaient être ses jambes, tandis que celles du poëte figuraient nues, comme les jambes d'un athlète qui se repose après avoir lutté dans l'arène. Je me levai et les chiens se levèrent aussi, aboyèrent de nouveau et m'accompagnèrent jusqu'à la porte de la rue. Le poëte ne les réprimandait qu'avec douceur; la tendresse perçait à travers le commandement. Lui seul pouvait vivre au milieu de cette malpropreté canine. Je ne manquai pas de lui dire qu'Euripide avait aussi aimé les chiens, et qu'il obtiendrait à coup sûr les années de Sophocle : il avait alors quatre-vingt-six ans. »

des airs barbares, c'était le génie de Crébillon. Ce qui caractérise surtout le génie de notre nation, l'esprit, la grâce, le charme, Crébillon ne le posséda jamais ; aussi, avec toute sa verve et toute sa hardiesse, il n'est point parvenu à créer une œuvre vivante. Il a peint d'un fier et mâle pinceau la perversité humaine ; il a montré le frère fratricide, le père infanticide, le fils parricide : mais il n'a pu arriver à cette terreur majestueuse, presque sacrée, qui domine dans la tragédie des Grecs. Cependant Jean-Jacques Rousseau reconnaissait que, seul entre tous nos poëtes tragiques, Crébillon lui avait rappelé le grand caractère des Grecs ; c'était seulement par la nudité de la terreur : car il manquait à Crébillon la poésie grandiose, l'âme héroïque et l'inspiration sacrée d'Eschyle.

Il est resté un très-beau portrait de Crébillon par La Tour. On s'imagine sans doute que cet homme, si terrible dans ses fureurs dramatiques, était quelque nature sombre et violente. C'était un homme blond et naïf, qui avait de beaux yeux bleus où se miraient volontiers les femmes de son temps. Cette fois le style n'était pas l'homme. Il faut dire pourtant qu'à force d'emprunter le geste de ses héros, qu'à force de froncer le sourcil dans ses créations tragiques, Crébillon avait fini par être un peu plus l'homme de ses œuvres. Il était d'ailleurs impatient et colère, surtout avec les comédiens ; il l'était moins avec ses chiens ; mais il l'était trop avec cette douce et poétique Charlotte Péaget, qui se résignait si bien à sa bonne et à sa mauvaise fortune, à ses jours d'épanouissement et de folie quand il tranchait du grand seigneur, à ses jours de sagesse outrée quand il se retirait du monde.

II

UN POËTE MALGRÉ MINERVE.

L'abbé de Rancé. — La duchesse du Maine. — Mme Dacier. — J.-B. Rousseau.

(1672-1731.)

En 1693, les comédiens italiens représentaient pour la première fois une pièce originale, ayant pour titre les *Originaux*. L'auteur était un jeune Champenois aventureux, qui recherchait avec passion tout ce qui était nouveau sous le soleil, même aux dépens du sens commun. Il se nommait Houdard de La Motte. Il avait étudié chez les jésuites, à Paris, écoutant plutôt ses instincts que ses maîtres; aussi n'avait-il appris qu'un peu de latin, et pas du tout de grec : il protestait déjà contre les Grecs et les Romains. En revanche il avait beaucoup rêvé, il avait lu Corneille avec admiration, il avait trouvé les anciens poëtes sans saveur, il s'était promis de changer sur ce sujet les idées de son siècle. Avec ce beau dessein, il s'était bien gardé de suivre celui de sa famille, qui voulait faire de lui un procureur. Comme il n'existait pas alors de journaux, le théâtre était la seule tribune des novateurs; après avoir joué la comédie dans un cercle d'amis, il avait abordé le théâtre par une pièce curieuse en prose italienne et en prose française. Le jour de la première représentation, il comptait sur un succès : ce succès, c'é-

tait le pot au lait de Perrette, c'était le marchepied de sa fortune et de sa gloire. Une fois en belle renommée, il proclamait hautement ses idées sur les littératures anciennes et modernes, il devenait chef de secte, il combattait avec tout le feu de son esprit; que sais-je? mille autres rêves jeunes et brûlants; mais *le lait tombe! Adieu veau, vache, cochon, couvée*. La pièce fut sifflée; le novateur s'attendait si peu à cet accueil, qu'il en perdit presque la tête; il s'enfuit du théâtre à la dérobée, ne voulant pas revoir les amis conviés à sa gloire; il partit le soir même en redisant la fable de La Fontaine. Où alla-t-il? A la Trappe. C'était la première fois qu'un auteur sifflé se retirait ainsi du monde. Non-seulement il ne s'arrêta pas en chemin; mais, une fois dans cette sombre solitude, il se soumit de point en point à toutes les austérités de la règle. On devrait infliger la Trappe à beaucoup d'auteurs dramatiques de notre temps.

La Trappe était alors bien habitée : M. de Rancé l'avait mise à la mode dans le beau monde; les grandes infortunes couraient en ce pieux abri, sans retourner la tête vers les orages et les fêtes d'ici-bas. L'abbé de Rancé était le suprême confesseur de toutes ces âmes en peine, qui venaient apprendre avant l'heure les joies du ciel. Arriva le tour de notre jeune solitaire. Il venait de prendre l'habit, il psalmodiait des psaumes, déjà il avait marqué sa fosse d'un coup de bêche. « Mon enfant, lui dit M. de Rancé, je vous trouve bien jeune pour venir sitôt dans le chemin de la mort et de la vie éternelle. — Que puis-je faire de mieux ailleurs, mon père? — Écoutez bien votre cœur. Êtes-vous sûr de lui? Ses élans vers le monde ne vous détourneront-ils pas du charme solennel de la prière et du silence? »

Le jeune homme réfléchit un peu; la vie du monastère n'était rien moins qu'attrayante pour un cœur de vingt

ans : qu'y trouvait-il? l'oubli de la gloire; mais à cette pensée les sifflets de la Comédie-Italiennne résonnèrent encore dans ses oreilles. « Mon révérend père, je suis résolu à mourir dans cette pieuse solitude. — Songez-y bien, mon fils, reprit l'abbé de Rancé, qui voulait à toute force savoir la raison de cette retraite. Les regrets qui pourraient vous tourmenter ici seraient mille fois plus mortels à votre âme que les passions mondaines qui la pourraient assaillir. Dieu ne nous a pas mis sur la terre pour contempler toujours le ciel ; il faut être soumis aux lois de la création. Le Seigneur étend ses bénédictions sur le travail, sur les joies du cœur, sur la famille; tous ne sont pas destinés à creuser leur fosse ici-bas. Il y a tel jardin ou tel champ dont la fleur ou l'épi est plus agréable à Dieu que l'herbe stérile de notre retraite. Croyez-moi, il faut avoir le triste droit de se plaindre du monde pour le fuir sans retour. Vous n'avez donc plus de mère? — Hélas! dit le jeune homme, j'ai une mère qui m'aime et qui pleure ma fuite, si j'en crois mes songes. — Prenez garde, ces larmes-là ne sont pas des prières pour vous auprès de Dieu; aimer sa mère, c'est aimer Dieu. Je veux savoir qui vous a conduit ici. Est-ce la foi ou le chagrin? Est-ce que déjà quelque folle passion...? — Dieu m'en garde, mon père. »

A cet endroit de la confession, le jeune solitaire avait plus d'une fois retourné la tête vers le monde : le monde qu'il avait fui avec désenchantement lui apparaissait, au delà des murailles de la Trappe, avec mille charmes inconnus; les femmes lui souriaient plus doucement que les saintes; il voyait passer sous les yeux de son âme un certain verger de Troyes où il avait cueilli des pêches avec une certaine Laure bien digne d'un autre Pétrarque. « Mon père, reprit-il en rougissant, je vais vous confesser sans détour pourquoi je suis venu dans ce refuge. —

Parlez, mon enfant. — Je suis venu à la Trappe parce que j'ai été sifflé à la Comédie-Italienne. » La belle et triste figure de l'abbé de Rancé s'anima d'un sourire. « Vanité des vanités ! dit-il en soupirant au souvenir de sa vie passée. Allez, mon enfant, allez prendre votre revanche. Ce ne sont pas là de ces défaites qu'on vient pleurer à la Trappe. Que n'êtes-vous allé essuyer vos larmes sur le sein de votre mère ? Si plus tard le Seigneur vous éprouve ici-bas par de grandes infortunes, revenez en ce refuge de paix et de consolation ; mais pour aujourd'hui, partez, allez chercher votre place au soleil. »

Le jeune homme baisa les mains de l'abbé de Rancé, quitta aussitôt la Trappe et n'y retourna jamais. Selon l'abbé de Voisenon, il n'y avait pas tout à fait perdu son temps : il en était sorti avec un opéra. Il revint à Paris sans trop savoir ce qu'il allait devenir. Le jour de son arrivée, il entendit un motet de Campra et un opéra de Lulli. Il voulut faire jouer son opéra. Il vit Campra, lui parla de sa pièce, lui dit qu'un grand musicien devait abandonner un peu l'église pour le théâtre, tant et si bien que Campra entraîné consentit à débuter avec lui. *L'Europe galante* fut notée en quelques semaines ; mais à l'Opéra il fallait attendre son tour : *l'Europe galante* ne fut représentée qu'en 1697. Cette fois, le succès fut éclatant. La Motte oublia tout à fait la Trappe pour le théâtre. Il fit coup sur coup neuf opéras qui réussirent tous, grâce à la musique de Destouches. Il avait un peu mis de côté ses idées originales sur les littératures ; mais, comme il était né novateur, il devait revenir à ses idées, même à son insu. La première tentative fut des plus malencontreuses : il traduisit Homère, du moins il défigura Homère avec une merveilleuse patience ; il se permit de refondre l'*Iliade*, ce poëme des poëmes. Jamais sous le soleil on n'avait ainsi profané la création humaine. Aussi, il faut

le dire à la louange de l'esprit français, cette singulière traduction souleva mille et mille clameurs. La Motte n'eut guère pour lui que l'abbé Trublet. Cependant, avant que la traduction fût imprimée, La Motte avait obtenu d'illustres suffrages. Boileau lui-même lui avait prédit, sur la lecture du premier chant, que le vieil Homère serait enfin habillé à la française. Boileau ne savait plus guère ce qu'il disait.

Sa traduction de l'*Iliade* était précédée d'une longue critique du poëme d'Homère. Dans quel but cette critique et cette traduction? Sans doute pour dégoûter des anciens. Il réduisit le poëme en douze chants : c'est dire qu'il mit de côté toutes les images, toutes les descriptions, toute la pompe d'Homère. Un froid dessinateur avait voulu reproduire une œuvre du Titien, s'imaginant que la couleur n'est pour rien dans le tableau. *L'Iliade* de La Motte, c'est le soleil vu dans l'eau. Mme Dacier entra en lice contre ce profanateur du prince des poëtes. Elle écrivit un livre intitulé : *Des causes de la corruption du goût.* C'était la critique injurieuse des esprits faibles. Ce fut une bonne fortune pour La Motte, car il répondit par des *Réflexions sur la critique* qui contrastèrent d'une façon piquante avec la violente diatribe de son adversaire, par l'esprit, la grâce et l'enjouement. Mme Dacier avait raison, mais avec l'amertume grossière des érudits du XVIe siècle. Bien des gens auraient voulu avoir tort comme La Motte. La querelle s'étendit de proche en proche, elle gagna tous les esprits ; chaque jour vit éclore des panégyriques et des épigrammes en prose et en vers. Toutes les académies furent du combat, qui pour les anciens, qui pour les modernes. L'ombre de Perrault dut en tressaillir. Comme il arrive toujours, tout le monde avait raison, ou plutôt tout le monde avait tort. L'Académie ne savait quel parti prendre, quand M. de Valincourt cher-

cha à faire la paix ; il engagea à dîner les chefs de parti. On ne s'entendit pas, mais la paix fut solennellement conclue. Mme de Staal dit dans ses *Mémoires :* « J'étais du dîner, je représentais la neutralité. On but à la santé d'Homère, et tout se passa bien. » Gacon seul demeura dans l'arène, armé de sonnets, de rondeaux, d'épigrammes de toutes formes, sous le titre : *Homère vengé :* il n'avait point été du dîner. Voyant le dédain de La Motte pour ses satires, il lui dit un jour : « Je vais faire une brochure qui aura pour titre : *Réponse au silence de M. de La Motte.* »

Mme Dacier, dans son livre, avait dit : « Alcibiade donna un grand soufflet à un rhéteur qui n'avait point lu les œuvres d'Homère ; que ferait-il aujourd'hui à un rhéteur qui lui lirait l'*Iliade* de La Motte ? — Heureusement, dit finement La Motte dans sa réponse, qu'autrefois, quand j'ai lu à Mme Dacier un chant de mon *Iliade*, elle ne se souvint pas de ce trait d'histoire. » Tout le monde convint que Mme Dacier traitait son adversaire à la grecque, et que La Motte n'oubliait pas qu'il répondait à une Française. « Tout eût été pour le mieux, dit d'Alembert, si La Motte s'en fût tenu à la prose dans cette dispute ; il eut le malheur d'appeler à son secours cette poésie qu'il avait tant décriée, et qui, comme par représailles, l'abandonna plus que jamais dans ce moment critique. Il ressembla à un général habile, mais imprudent, qui, faisant avec avantage une guerre de campements et de manœuvres, voudrait ajouter à ses succès celui d'une action décisive en bataille rangée, et perdrait par la défaite tout le fruit et tout l'honneur de sa campagne. »

Dans son discours sur Homère, La Motte nous apprend une opinion assez ignorée et assez curieuse de Boileau sur les dieux de l'*Iliade*. « Je me souviens qu'un jour je demandai raison à M. Despréaux de la bizarrerie et de

l'indécence des dieux d'Homère; il dédaigna de le justifier par le secours trivial des allégories, et il voulut bien me faire confidence d'un sentiment tout personnel, quoique, tout persuadé qu'il en fût, il n'ait pas voulu le rendre public : c'est qu'Homère avait craint d'ennuyer par le tragique continu de son sujet; que, n'ayant de la part des hommes que des passions et des combats funestes à peindre, il avait voulu égayer le fond de sa matière aux dépens des dieux mêmes, et qu'il leur avait fait jouer la comédie dans les entr'actes de son action. »

Tout en refondant l'*Iliade*, La Motte écrivait des odes, des opéras, des discours. Son premier discours est un pamphlet contre la poésie : il fit grand bruit au Parnasse de 1700. Le temps était bien choisi : le seul poëte vivant était M. de Fontenelle. La Motte avoue donc qu'il est de l'avis de Platon et de Pythagore : Platon, qui bannit les poëtes de sa république; Pythagore, qui les condamne au Tartare. La Motte, en froid raisonneur, ne voit que la rime dans la poésie; il compare sérieusement nos meilleurs poëtes à des charlatans qui font passer des grains de millet par le trou d'une aiguille. C'était, d'ailleurs, ainsi que voyait Pascal; il s'imaginait que toutes les beautés poétiques sont dans certaines phrases bizarres, comme *merveille de nos jours*, *astre de la nuit.* La Motte condamne sans pitié la fiction, ce voile si doux de la poésie. « La fiction est un vain détour. Pourquoi ne pas dire à la lettre ce qu'on veut dire? Les figures sont des piéges que l'on tend à l'esprit pour le séduire. » S'il veut donner l'origine de la poésie, il dit : « Elle n'était d'abord différente du discours que par un arrangement mesuré des paroles qui flatta l'oreille; la fiction survint bientôt avec les figures : voilà tout ce qu'il y a d'essentiel à la poésie. » Et Fontenelle applaudissait. La Motte veut-il parler de l'enthousiasme : « C'est un beau nom qu'on donne à ce

qui est le moins raisonnable. L'enthousiasme ressemble à cette ivresse qui met un homme hors de lui, qui l'égare en mille images bizarres et sans suite. » On voit que La Motte avait été à l'école de Boileau. Au milieu de toutes ces idées singulières, on rencontre pourtant çà et là une page pleine de bon sens. Ainsi, en parlant de Ronsard, il ose le juger comme un grand poëte, digne cadet de Pindare, « à ce point que tout ce qu'il emprunte d'Horace devient pindarique entre ses mains. On retrouve partout dans ses odes ces images pompeuses, ces graves sentences, ces métaphores et ces expressions audacieuses qui caractérisent le poëte thébain. C'est l'enthousiasme qui entraînait Pindare. » La Motte aboutit tout droit à la rime après avoir tant décrié la poésie; son discours, qui enfanta un schisme littéraire, est tout simplement la préface d'un recueil d'odes pindariques et anacréontiques. Il est vrai que sa poésie venait à l'appui de cette préface antipoétique; il se donnait ainsi raison. Cependant, à en croire l'ode à Fontenelle, il espère que, grâce à son ami et à lui-même, les anciens seront surpassés par les modernes.

Dépouillons ces respects serviles
Que l'on rend aux siècles passés;
Les Homères et les Virgiles
Peuvent encore être effacés.
Croit-on la nature bizarre
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs et les Romains?
De nos aînés mère idolâtre,
N'est-elle plus que la marâtre
Du reste grossier des humains?

C'était parler en téméraire plutôt qu'en poëte; mais cette témérité nous attache à La Motte comme à un voyageur aventureux qui va se hasarder vers les rivages

inconnus ; on le suit avec intérêt, on lui sait gré de protester un peu contre ce culte extrême des Grecs et des Romains, qui couvrait l'esprit français d'une poussière de mort.

De tout temps ma muse un peu fière
Dédaigne un travail plagiaire
Dans une autre langue emprunté.
Loin ces poëtes sans génie
A qui le dieu des vers dénie
La gloire de la nouveauté !
Des Pindares et des Horaces
Suivons plus dignement les traces.
C'est en inventant qu'ils ont plu ;
Et les imitateurs serviles
N'ont dans leurs écrits inutiles
Que le mérite d'avoir lu.

On voit qu'il ne manquait à La Motte, pour être un vrai poëte, que la poésie. Peut-être ne lui a-t-il manqué que de s'écouter mieux lui-même : car, tout en dédaignant ses devanciers, il les imitait, il les avait trop lus. Que de fois il a dû arriver à un poëte d'ensevelir sa poésie dans les feuillets d'un livre étranger !

La Motte, poursuivant son ode, s'écrie avec bonne raison : Si le nouveau nous est interdit, si la nature est épuisée par les anciens, ce n'est pas la peine d'écrire* :

C'est assez d'apprendre à les lire,
S'il est vrai qu'ils nous ont tout dit.

* Un demi-siècle après la *cause célèbre* des anciens et des modernes, Voltaire voulut à son tour secouer la poussière des dossiers. Lui seul rendit un jugement en bonne forme, le jugement de la souveraine raison :

« Le grand procès des anciens et des modernes n'est pas encore vidé ; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent jusqu'à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux temps valait beaucoup mieux que le temps présent. Nestor, dans l'*Iliade*, en voulant s'insinuer comme un sage conciliateur dans l'esprit d'Achille et d'A-

Les odes de La Motte sont en grand nombre ; il y en a sur tous les tons et de tous les caractères. Ce qu'on trouve à coup sûr de plus frappant dans chacune d'elles, c'est une dédicace, un grain d'encens brûlé aux pieds de tous les personnages contemporains. On sent bien que le poëte, puisque poëte il y a, n'a fait l'ode que pour la dé-

gamemnon, débute par leur dire : « J'ai vécu autrefois avec des « hommes qui valaient mieux que vous ; non, je n'ai jamais vu et je « ne verrai jamais de si grands personnages que Dryas, Cénée, « Exadius, Polyphème, égal aux dieux.... »

« La postérité a bien vengé Achille du mauvais compliment de Nestor, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Personne ne connaît plus Dryas ; on n'a guère entendu parler d'Exadius ni de Cénée, et pour Polyphème, égal aux dieux, il n'a pas une très-bonne réputation, à moins que ce ne soit tenir la divinité que d'avoir un grand œil au front et de manger des hommes tout crus.

« L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout temps, ont pensé qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois....

« Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que de force dans sa belle épître à Auguste : « Faut-il donc, dit-il, que nos poë- « mes soient comme nos vins, dont les plus vieux sont toujours pré- « férés ? »

« Fontenelle s'exprime ainsi sur ce sujet : « Toute la question de « la prééminence entre les anciens et les modernes, étant une fois « bien entendue, se réduit à savoir si les arbres qui étaient autrefois « dans nos campagnes étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui. « En cas qu'ils l'aient été, Homère, Platon, Démosthène, ne peu- « vent être égalés dans ces derniers siècles, mais, si nos arbres sont « aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homère, « Platon et Démosthène. »

« Avec la permission de cet illustre académicien, ce n'est point là du tout l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir si la nature a pu produire de nos jours d'aussi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque et latine, mais de savoir si nous en avons en effet. Il n'est pas impossible sans doute qu'il y ait d'aussi grands chênes dans la forêt de Chantilly que dans celle de Dodone ; mais, supposé que les chênes de Dodone eussent parlé, il serait très-clair qu'ils auraient un grand avantage sur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais. »

dicace. Jamais rimeur français, hormis Fontenelle et ceux qui ne comptent pas, n'a aligné des mots avec plus de sécheresse et d'ennui. Comparé à La Motte, Chapelain a le feu du génie. Chez La Motte, c'est toujours la raison qui parle, la raison rimée, pure et simple. Cependant il est plus heureux dans ses odes anacréontiques : l'abandon le surprend malgré lui.

Voyez ces jolis portraits aupastel : comme ils sont facilement touchés!

LA REVUE DES AMOURS.

L'un, à la fin de sa carrière,
Le carquois vide, l'arc baissé,
Portant un flambeau sans lumière,
De vieillesse était tout cassé.

L'autre, ne battant que d'une aile
Qui le soutenait à demi,
Comblé des faveurs d'une belle,
Était déjà presque endormi.

L'un, dépité, rompait ses armes,
Accablé d'un malheur nouveau.
Une ingrate causait ses larmes,
Qu'il essuyait à son flambeau.

L'autre, rebuté des caprices
De celle qui le fait brûler,
Pour porter ailleurs ses services,
Était tout prêt à s'envoler.

Dans sa fureur d'être neuf, il va jusqu'à écrire une ode en prose. Lafaye répond par une ode en vers où il défend la poésie. Que fait La Motte? Il met l'ode de Lafaye en prose, pour prouver que la rime et la mesure

n'ajoutent rien de bon à la poésie. Personne ne fut convaincu.

Après ses odes, il fit des discours sans nombre pour concourir à toutes les académies; durant quelques années, il obtint tous les prix à Paris et en province. Ce fut un si grand scandale, que trois académiciens eurent la mission d'aller prier La Motte de ne plus concourir *.

La Motte avait été à la Trappe plutôt par pressentiment religieux que par vraie dévotion; il devint aveugle à vingt-quatre ans; il semble qu'alors un soudain éclair ait frappé les yeux de son âme : il devient un chrétien fervent. Parce qu'il ne voyait plus les routes humaines, il n'en voyait que mieux les chemins du ciel. Ici-bas il était dans l'ombre du tombeau; mais là-haut, n'assistait-il pas déjà à ce soleil qui n'a pas de déclin? Au lieu du crépuscule, c'était l'aube qui se levait pour lui; il pénétrait plus loin dans l'horizon du passé et dans l'horizon de l'avenir. Il étudiait avec plus de recueillement tous les trésors d'amour que Dieu a cachés dans notre âme : aussi disait-il que Dieu, en le frappant sur la terre, l'avait élevé au ciel. Il demeura aveugle jusqu'à sa mort. Comme il avait hérité de son père de quoi vivre en poëte, il passa doucement sa vie dans l'amour des lettres et dans l'amour de Dieu. Un de ses neveux lui fut dévoué au point de devenir son serviteur comme son secrétaire; son office était de lire tout haut ou d'écrire à la dictée, d'habiller La Motte, de le conduire en promenade, au café ou dans le monde.

* Il faut dire que tous ses discours couronnés sont de pauvres discours. C'est la raison glaciale qui parle comme un livre qu'on a lu. Le concours académique est surtout fatal aux novateurs; ils n'osent y aventurer que de pâles paradoxes; ils rejettent avec crainte toutes les hardiesses de l'inspiration : ils attendent pour écrire l'heure où la pensée a vainement fatigué ses ailes, ou, s'ils ont osé écrire à l'heure bénie de l'inspiration, ils effacent ensuite d'une main timide tout ce qu'il y a de vraie inspiration.

Pour surcroît d'infortune humaine, la goutte vint la moitié du temps lui paralyser les pieds. Malgré cet autre obstacle, La Motte n'en allait pas moins dîner en ville presque tous les jours. On l'envoyait chercher en chaise ou en carrosse, soit qu'il dînât chez la marquise de Lambert ou chez la duchesse du Maine. Il était très-recherché dans le beau monde pour son esprit toujours mordant, quoique toujours aimable. La duchesse du Maine disait qu'il ne persiflait qu'avec du miel sur les lèvres. Au café Procope, il y avait toujours cercle pour entendre cet aveugle enjoué et charmant, qui étonnait souvent par ses étranges systèmes. Il parlait avec artifice; il avait si bien l'esprit d'éblouir son monde, qu'en l'écoutant on lui donnait toujours raison, même pour ses odes et tragédies en prose, même pour ses critiques des anciens. Il avait d'illustres auditeurs : ainsi, le duc d'Orléans, Fénelon, le marquis de Saint-Aulaire, Mme de Staal, Voltaire, Fontenelle, J.-B. Rousseau, Mme Dacier. Mais la parole imprimée de La Motte n'avait plus la même puissance. Il faisait alors la guerre à lui tout seul; nul ne se présentait pour le défendre dans ses hardiesses littéraires et profanatrices. Ses écrits avaient du moins la gloire d'éveiller l'ardeur des libellistes. Pas un de ses discours qui n'ait fait écrire vingt brochures : c'était la politique du jour.

A la mort de Thomas Corneille, La Motte se présenta avec ses odes, ses opéras et ses trente-huit ans, pour le fauteuil illustré par Pierre Corneille. J.-B. Rousseau se présentait aussi; La Motte fut nommé, parce qu'il avait des amis et que J.-B. Rousseau avait des ennemis. Le vrai poëte fit une épigramme pour se consoler; le mauvais poëte prononça un bon discours, un des meilleurs qui aient été entendus jusque-là. Après avoir étonné l'auditoire par ses airs de nouveauté, il le toucha par de

simples et modestes paroles sur la privation de la vue qu'avait éprouvée Thomas Corneille. « Ce mot me fait sentir tout à coup l'état où je suis réduit moi-même ; ce que l'âge avait ravi à mon prédécesseur, je l'ai perdu dès ma jeunesse. Cette malheureuse conformité que j'ai avec lui vous en rappellera souvent le souvenir ; je ne servirai d'ailleurs qu'à vous faire mieux sentir sa perte*. »

Quoique aveugle, peut-être parce qu'il était aveugle, ses amis, hormis Fontenelle, voulurent le marier. Mais il était, à propos de femmes comme de poésie, de l'école du poëte normand. Ainsi, pour remercier ses amis, il écrivit des vers sur le célibat. Je puis, je crois, sans lui faire injure, reproduire ses vers comme de la prose : « Veut-on que je prenne une femme ? j'y veux trouver ensemble et jeunesse et beauté, l'esprit bien fait, une belle âme, agrément et simplicité ; cœur sensible sans jalousie ; complaisance, sincérité, vivacité sans fantaisie ; sagesse sans austérité ; enfin, pour la rendre parfaite, à toutes les vertus joignez tous les appas : voilà, je crois,

* La Motte avait trouvé, en perdant la vue, une mémoire prodigieuse. N'ayant pas de distraction par le regard, il avait l'art de retenir mot à mot tout ce qu'il entendait à propos de belles-lettres. Un jeune poëte lui lut un jour devant un cercle lettré une tragédie ; on ne lisait guère alors que des tragédies. La Motte écoute en silence jusqu'à la dernière scène : « Votre pièce est belle, lui dit-il, et j'ose vous répondre du succès. Une seule chose m'attriste, c'est que vous donniez dans le plagiat : je puis vous citer en preuve la seconde scène de l'acte quatrième. » Le jeune poëte, tout étourdi de cette accusation, ne savait comment se justifier, lorsque La Motte ajouta : « Je n'avance rien qu'en connaissance de cause, et, pour vous le confirmer, je vais réciter cette même scène, que je me suis fait un plaisir d'apprendre autrefois par cœur et dont il ne m'est pas échappé un seul vers. » Tous ceux qui étaient présents se regardèrent les uns les autres avec étonnement ; il récita la scène tout entière sans hésiter. L'auteur était tout à fait décontenancé. Quand La Motte eut souri de son embarras, il lui dit : « Remettez-vous, monsieur, la scène en question est de vous, ainsi que tout le reste ; mais elle m'a paru si belle et si touchante, que je n'ai pu m'empêcher de la retenir. »

celle que je souhaite ; trop heureux, cependant, de ne la trouver pas. »

Cependant, qu'il eût été un bon mari, facile à vivre, cet homme toujours doux et patient ! Jugez-en par ce trait. Au spectacle, un soir, il fut souffleté par un jeune étourdi, parce qu'il venait de lui marcher sur le pied : « Monsieur, lui dit-il paisiblement, vous allez être bien fâché, je suis aveugle. » C'était la première fois que La Motte traduisait noblement le vieil aveugle qui se nomme Homère.

Sa demeure était triste et sombre : on croyait entrer chez un cénobite ; on sentait bien qu'une femme aimée n'avait jamais passé par là. Des livres, du désordre, de la poussière, un vieux balai renversé, des papiers épars, une pendule sans aiguilles, un sablier : voilà ce qui frappait au premier coup d'œil. On explique ainsi cette pendule sans aiguilles : « Une fois, une seule fois, le résigné La Motte se mit en fureur contre le sort ; ne sachant à qui s'en prendre, il brisa les innocentes aiguilles, disant qu'il ne devait plus voir passer le temps, mais seulement l'entendre. »

Il n'eut qu'un ennemi, J.-B. Rousseau ; ils avaient commencé par s'aimer, mais l'Académie fut leur pomme de discorde. On se souvient que les premiers couplets célèbres attribués à Rousseau furent lancés contre La Motte. Ces deux poëtes étaient chefs de secte au café Procope ; les sectateurs de La Motte étaient en plus grand nombre, parce que La Motte était plus beau parleur. Rousseau, meilleur poëte, prévoyant que La Motte l'emporterait aussi à l'Académie, ne put résister au plaisir amer de l'épigramme. Il fit des couplets contre son antagoniste sur un air fameux d'opéra ; ces couplets furent la source de son malheur, de son exil, de sa misère, car ils furent suivis d'autres couplets indignes de lui, qu'il désavoua

jusqu'à l'heure suprême de la mort, mais qui furent les armes qui le blessèrent dans sa gloire et dans son honneur.

Comme La Motte voulait être universel, il fit des fables, que Fontenelle trouva plus agréables que celles de La Fontaine. Je ne suis pas tout à fait de l'avis de ce grand critique; cependant, j'avoue que ces fables sont trop dédaignées : il y en a d'ingénieuses; mais ce qui surtout fait quelque honneur à La Motte, c'est qu'il a inventé tous ses apologues. Il est vraiment fâcheux que le tour en soit si pénible. Ce qui le frappe et l'attire, c'est la moralité; il y court en toute hâte, sans s'arrêter à l'esprit et à la couleur de la mise en scène. Un soir, Voltaire arrive au Temple, où la veille on avait médit La Motte. « Messieurs, dit-il d'un air mystérieux, on a découvert une fable oubliée de La Fontaine. » Il lut *le Pélican et l'Araignée.* Et tout le monde d'applaudir; c'était à qui trouverait des beautés apparentes ou cachées. Quand on se fut lassé d'admirer, Voltaire, silencieux, reprit la parole: « Eh bien! messieurs, cette fable est de La Motte. » A l'Académie, La Motte fut, pour ses fables, mis en parallèle avec La Fontaine. « Le premier est plus naïf, le second plus ingénieux. » On discuterait encore, si un savant ne se fût avisé de mettre un enfant dans la discussion; cet enfant, âgé de six ans, fut prié d'apprendre en un jour une fable de La Fontaine et une fable de La Motte. Il apprit en moins d'une heure celle de La Fontaine; il ne parvint jamais à apprendre celle de La Motte.

Le croiriez-vous? cet homme si raisonnable, sans sourire et sans larmes, cet homme sans feu et sans élan, que rien ne touchait, hormis la raison, a créé une tragédie qui a fait pleurer tout Paris et la province, le Régent lui-même, qui ne croyait guère à la tragédie. *Inès*

de Castro a eu le même succès que *le Cid.* On prenait des copies, plume à la main, l'oreille au guet, pendant les représentations. Jamais, de l'avis de d'Alembert et de Duclos, jamais tragédie ne fut tant applaudie et tant attaquée. Tous les gazetiers du temps écrivirent pour ou contre en prose et en vers ; mais, sans trop s'inquiéter de leurs grincements de plume,

Tout Paris, pour *Inès*, eut les yeux de don Pèdre.

Ce succès qui nous étonne, nous surtout, poëtes du XIX[e] siècle, est venu de cette *pitié tragique* des anciens, qui va droit au cœur sans agacer les nerfs par la *pitié horrible* des modernes. Dans *Inès de Castro*, la douleur est grande, mais douce, mais humaine; les larmes coulent, mais le tableau ne fait jamais détourner les yeux. Comment donc cet esprit si froid et si sec est-il arrivé à cette belle et simple création? L'abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes dramatiques*, raconte que La Motte, voulant parvenir à coup sûr à un succès de larmes, a rassemblé les passions qui ont produit le plus d'effet toutes les fois qu'elles ont paru sur le théâtre; qu'il a ensuite prié ses amis érudits de lui chercher dans l'histoire un événement qui encadrât ses idées; que les érudits n'ont trouvé qu'*Inès de Castro*, et que c'est la seule raison qui donne ce titre à la tragédie. Toute singulière que paraisse cette histoire, elle s'accorde merveilleusement avec le caractère du poëte qui voulait une dixième muse sur le Parnasse, la muse des mathématiques. Cette autre histoire de l'abbé de La Porte est plus certaine. La Motte avait été témoin au Palais de Justice d'un coup de théâtre saisissant. Un fils s'était marié sans le consentement de son père. Au bout de quelques années, le père, apprenant ce mariage, en demanda la cassation au tribunal.

L'avocat du fils, quand vint son tour de parler, découvrit les enfants issus du mariage, qu'il avait cachés près de lui : « Voilà tout ce que j'ai à dire, » s'écria-t-il avec un accent de vraie pitié. Jamais avocat ne fut si éloquent. La Motte, touché jusqu'aux larmes, n'oublia point ce trait dans sa tragédie. Il introduisit donc des enfants dans *Inès :* c'était une nouveauté hardie. Peu de jours avant la représentation, le Régent, assistant à une lecture de la pièce, avait dit au poëte : « Prenez garde, La Motte, jamais on n'a vu d'enfants en scène. — Il y a encore du nouveau sous le soleil, » répondit La Motte avec un peu d'orgueil. A la représentation, le parterre ne savait trop quelle figure faire à la scène des enfants ; les uns voulaient rire, les autres ne savaient que faire de leurs larmes ; enfin un éclat de rire retentit dans la salle. Mlle Duclos, qui jouait le rôle d'Inès, s'interrompit et cria avec indignation : « Ris donc, sot de parterre, à l'endroit le plus beau ! » Et elle poursuivit paisiblement. Les larmes coulèrent pour tout de bon. Le Régent, découvrant La Motte dans la coulisse, lui cria : « La Motte, vous aviez raison. »

Le succès de cette tragédie est aujourd'hui comme non avenu, parce que le style fait l'œuvre. A peine trouve-t-on un beau vers dans *Inès*, et encore ce vers est-il de Corneille. Une tragédie sans style est un monument sans architecture. La Motte n'a été qu'un maçon raisonnable. Parmi les critiques, il ne faut pas oublier ce mot d'une grande dame : « M. de La Motte a fait comme M. Jourdain dans *le Bourgeois gentilhomme*, de la prose sans le savoir. »

On se rappelle le mot de Voltaire, qui est du même esprit. La Motte déclamait un jour devant Voltaire contre les tragédies en vers ; c'était peu de temps après l'*Œdipe* de ce poëte. « Votre tragédie est belle, disait La

Motte; il faudra que je la mette en prose. — Faites cela, répliqua Voltaire, et je mettrai votre *Inès* en vers. »

Inès est donc un chef-d'œuvre scénique; l'amour n'a jamais été plus malheureux, l'orgueil du rang n'a jamais été mieux vaincu par la nature; l'émotion jaillit de ces deux sentiments, éternelles sources de pitié tragique. L'effet n'est jamais dans le mot, il est toujours dans la situation; aussi, à la lecture, *Inès* perd tout son charme et toute sa puissance. La Motte, qui n'était qu'un homme de talent, n'a pu franchir la barrière du génie. L'esprit et la raison s'arrêtent pâles et glacés devant cette barrière; pour la franchir, il faut le feu et l'élan de la jeune cavale qui sait prendre à propos le mors aux dents*.

La Motte mourut au milieu de sa vogue, ne prévoyant pas que la renommée abandonnerait sitôt son ombre. Il succomba à une attaque de goutte, dans sa soixantième année. Sa dernière heure fut comme toute sa vie, très-chrétienne. A la fin de ses jours, il avait rimé des psaumes, toujours pour donner tort à la poésie.

Dans le *Parnasse français*, La Motte est gravé de profil en face de Destouches, son musicien ordinaire. C'est une vraie figure champenoise. Il est coiffé, comme dans tous ses portraits, d'un turban ou d'un chiffon. Il est le seul poëte de son temps qui dédaignât la perruque. Son vêtement est aussi d'un nouveau genre; c'est une draperie à la grecque qui manque de caractère. Le médaillon consacré à sa gloire représente un Amour armé d'une trom-

* Outre les critiques, il y eut quatre parodies jouées avec succès. La tragédie avait si profondément touché, que plus d'une fois, à ces parodies, on vit pleurer des spectateurs en souvenir de la vraie pièce. La Motte riait des critiques en disant : « Qu'importent leurs diatribes? ils ont pleuré. » Un siffleur payé contre La Motte fut si attendri, à une des représentations d'*Inès*, qu'il se tourna vers un de ses camarades en essuyant des pleurs : « Tiens, mon ami, siffle pour moi, je n'en ai pas la force. »

pette et d'un luth, qui s'envole au-dessus d'un tombeau où sifflent les serpents enflammés de l'Envie; et, pour couronner l'œuvre, on lit ce vers :

La mort assure mon triomphe.

On peut dire, à coup sûr, que c'est là un vers sans rime ni raison. Je ne connais pas de rime en *omphe;* et la mort, loin d'assurer l'empire de La Motte, a détruit du même coup l'homme et son œuvre.

La Motte ne laissera pour tout bagage que le souvenir de son bel esprit. Il fut presque universel, parce qu'il n'avait de vocation pour aucun genre. Le bel esprit est d'un grand secours; il sauve de bien des faux pas, il colore agréablement la faiblesse, il éblouit les yeux à temps quand on n'a rien à dire au cœur et à la pensée; mais le bel esprit passe comme une mode légère. Tant que l'homme est là présent, il peut régler son bel esprit sur le goût changeant de son siècle; mais, dès qu'il est mort, son œuvre demeure enfouie comme des chiffons bariolés dans le coin d'une armoire. En feuilletant l'œuvre de cet esprit passager, on croit en effet retrouver des costumes d'un autre temps, dont la coupe ne va plus à personne. Les grands esprits sont drapés avec tant de simplicité, qu'ils vont à tous les siècles.

La Motte avait l'audace et la témérité ; il dédaignait le préjugé, il savait s'écarter à propos des routes battues; enfin il ne lui manquait qu'une seule chose pour prendre sa place au soleil de la gloire : le génie. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que La Motte a eu moins d'originalité en voulant être original par système, que la plupart des écrivains de son siècle qui n'avaient pas ce but. Mieux vaut encore se laisser aller à sa fantaisie que de vouloir être son maître à soi-même.

En cherchant bien, et sans parler ici de Jean-Jacques,

on finirait par trouver quelques autres novateurs dans le XVIIIe siècle : Piron, qui, avant La Chaussée, a voulu du même coup faire rire et pleurer au théâtre; Lesage et l'abbé Prévost, qui ont créé le roman français; Diderot, qui eût inventé Sterne, et qui a fait Sedaine; Voltaire, qui a trouvé le conte en prose, comme La Fontaine avait trouvé le conte en vers; Beaumarchais, qui a créé la comédie romanesque et satirique; André Chénier, qui a revêtu la poésie du péplum aux grandes lignes; Bernardin de Saint-Pierre, qui a été un paysagiste amoureux de la nature. Mais j'aime à croire que ces poëtes et ces romanciers ont agrandi le domaine de l'art sans parti pris. Le hasard est un grand maître. Ne faudrait-il pas plutôt dire l'inspiration?

III

BUFFON.

Linnée. — Montesquieu. — Cuvier. — Sedaine.

(1707-1788.)

I

La philosophie du XVIIIe siècle était fille de la Renaissance. Ce que celle-ci avait fait pour les arts, celle-là le fit pour la science des idées. Le même mouvement qui entraînait Michel-Ange emporta plus tard les penseurs eux-mêmes vers le naturalisme. Le XVIe siècle, si grand qu'il fût, n'avait vu les beautés du monde extérieur qu'à travers le voile de l'antiquité païenne. D'un autre côté, les idées religieuses avaient empêché de fixer des regards observateurs sur la magie de l'univers. L'Église, qui de tout temps a condamné les spectacles, avait jeté son interdit sur le théâtre même du Créateur. Il fallait un renouvellement d'idées pour que l'homme osât contempler la magnificence de la nature. La philosophie amena ce changement : à sa suite marchèrent l'observation des faits et la puissance du raisonnement. La barrière qui arrêtait l'esprit humain sur le seuil du temple de la nature est renversée; deux hommes paraissent à la fois, deux hommes dont un seul aurait suffi pour illustrer l'époque mémorable qui le vit naître : Buffon et Linnée.

Ces deux grands naturalistes n'ont de commun entre eux que le génie. La Providence, qui plaça leur naissance dans la même année, les sépare par un grand nombre de contrastes. Linnée vit le jour dans une pauvre chaumière en Suède; Buffon dans un château, en France. Contraint d'entrer dans une échoppe de cordonnier pour gagner sa vie, Linnée apprit à penser en battant son cuir. Buffon, entouré de toutes les séductions de la mollesse, n'exerça guère sa volonté que contre les avances de la fortune. La direction de leurs facultés n'était guère moins opposée. Tous deux conservèrent dans leur caractère scientifique la trace des premières influences qu'ils avaient subies. Linnée se montra surtout l'ouvrier de la nature, et Buffon l'artiste de la nature.

Georges-Louis Leclerc de Buffon naquit le 7 septembre 1707, à Montbar, en Bourgogne, patrie féconde de saint Bernard et de Bossuet. Son père était conseiller au parlement de sa province. Il donna à ses enfants une sérieuse et robuste éducation, les laissant libres de se décider sur le choix d'un état. Au sortir du collége, le jeune Buffon se lia, par hasard (qu'est-ce que le hasard?), avec un Anglais de son âge, le jeune duc de Kingston. Comme deux oiseaux échappés de leur cage entr'ouverte, ils prirent gaiement ensemble la clef des champs et des voyages. Les voilà tous les deux courant le monde, à l'âge où le cœur tressaille, où les yeux dévorent le ciel et la terre. Quand la France fut parcourue, ce fut le tour de l'Italie. Ils virent la nature partout. Buffon se servit plus tard des tableaux que les voyages avaient peints dans sa mémoire; une de ses qualités rares comme naturaliste fut de se montrer paysagiste en grand.

Le cœur de nos deux jeunes pèlerins se prit sans doute çà et là aux broussailles des passions inévitables. Une œillade ici, là un sourire jeté par des dents blanches et des

lèvres roses, plus loin un corsage épanoui, en voilà plus qu'il n'en faut pour faire broncher une vertu de dix-huit ans. Buffon aima par aventure ; il ne connut, du reste, qu'en courant, ces passions fougueuses, qu'il nommait lui-mêmes des abus de l'âme. Sceptique de cœur, il avait coutume de dire que tout le moral de l'amour était vanité. On sait que les plus incrédules en amour comme en religion sont les plus inconséquents des hommes. Ils adorent presque tous ce qu'ils blasphèment. Il est vrai que Buffon avait alors une maîtresse qui tenait dans son cœur la première place : cette maîtresse était la gloire.

Ce qui domine dans le caractère de Buffon, c'est l'amour de la grandeur et de la considération publique. Cet homme mettait de la solennité jusque dans la galanterie. Un billet doux écrit de sa main avait toujours l'air d'une lettre adressée à la postérité. « M. de Buffon, disait Mme Necker, ne pouvait écrire sur des sujets de peu d'importance. Quand il voulait mettre sa grande robe sur de petits objets, elle faisait des plis partout. »

Cet esprit si original débuta, qui le croirait? par des traductions. Ayant passé quelques mois en Angleterre, il fit paraître, à son retour en France, la *Statique des Végétaux*, de Haller, et le *Traité des Fluxions*, de Newton. Ces traductions et les préfaces qu'il y joignit furent les premiers essais qui le révélèrent à lui-même. Désormais Buffon ne quitta plus cette voie de recherches où il venait d'engager son talent. Il écrivit successivement plusieurs mémoires sur la géométrie, la physique et l'économie rurale. Ces divers travaux lui ouvrirent l'Académie des sciences. Il avait alors vingt-six ans : vingt-six ans, c'est l'enfance du génie, et déjà les vieillards blanchis dans l'étude le regardaient comme leur frère.

De tous les travaux de Buffon, celui qui dans cette première époque dévoile le mieux le secret de sa pensée in-

quiète, c'est la construction d'un immense miroir, souvenir de celui d'Archimède. Le point de mire de notre jeune observateur est le soleil. Que veut donc tenter vis-à-vis du géant des mondes cet audacieux fils de la terre? Buffon entreprend de démontrer la source première de la toute-puissance qui réside dans le soleil, et, pour arriver à ce résultat, il se propose d'incendier les corps à de grandes distances, en dirigeant sur eux les feux dévorants de cet astre. Les anciens croyaient que l'aiglon s'exerçait sur le bord du nid à fixer le soleil. Le génie de Buffon n'a pas encore déployé toute la largeur de ses ailes, que déjà il attache ses regards sur l'éternel foyer de la lumière.

Jusqu'ici, le célèbre naturaliste n'avait fait pour ainsi dire que louvoyer dans le vaste océan de la science; sa voile cherchait la direction du vent. Un circonstance fixa l'irrésolution de cette pensée voyageuse. Le Jardin des Plantes avait alors pour intendant Dufaï, homme instruit, jeune officier bien en cour, qui allait mourir avant l'âge. Dans quelles mains allait passer la direction de cet établissement si longtemps négligé, qui commençait à sortir de son ancien état de confusion? Hellot, chimiste, membre de l'Académie des sciences, va trouver le malade, et lui dit: « Buffon est seul en mesure, par sa puissance de caractère, de continuer votre œuvre de régénération; éteignez donc vos sentiments de rivalité, et désignez cet ami pour votre successeur. Cette demande est écrite dans la lettre que je vous présente. Signez. » Hellot se montra insinuant et ferme; Dufaï signa d'une main mourante. Le ministre Maurepas agréa la proposition qui lui parvint sous cette forme insidieuse. C'était une faveur, car Buffon ne s'était jamais occupé d'histoire naturelle. Ce n'est pas, du reste, la première fois que la faveur aveugle eut la main heureuse. Bonaparte fut aussi nommé général par

intrigue, et ne passa d'abord auprès de ses camarades que pour un officier de fortune.

Tout était à faire. Buffon crut à son étoile, et bientôt une nouvelle histoire sortit, pour ainsi dire, des ténèbres qui couvraient la nature entière. Jusqu'au XVIIIe siècle, le champ de la science était aride et confus. Pline avait écrit le roman de la nature. Les savants, ou plutôt les érudits du moyen âge, avaient suivi les traces de l'antiquité avec une servile dévotion. Tout en rendant justice à ses devanciers, et en louant de bonne grâce les anciens, Aristote et Pline, Buffon ouvrit une voie nouvelle, qui fut celle de l'observation et de l'expérience. Convaincu que les œuvres de l'esprit humain ne résistent au temps que par le style, il appliqua aux sciences naturelles le talent d'écrire. Le principal caractère de cette langue est la magnificence. Le style de Buffon manque peut-être de souplesse et de variété : on aimerait à y trouver de temps en temps les traits d'une simplicité touchante; mais il est grand dans les grandes choses, et, quand il s'élève, on sent bien qu'il a des ailes. Le mot de coloriste était inconnu dans la langue de Racine et de Bossuet; on le créa exprès pour le peintre de la nature.

Buffon épousa, en 1762, Mlle de Saint-Bélin. « C'était, dit Hérault de Séchelles, une femme charmante qu'il avait choisie par inclination. » On voit que la science n'était pas, non plus que la gloire, son unique passion. La connaissance qu'il fit de Mlle de Saint-Bélin est encore, il est vrai, de l'histoire naturelle. Buffon étudiait alors la physiologie de l'homme et de la femme; les savants sont comme les artistes : ils ont besoin de modèles. « Mlle de Saint-Bélin était, dit le cardinal de Bernis, une rose animée. » Hélas! les roses vivent peu. « Mme de Buffon, raconte le poëte Lebrun, mourut à la fleur de son âge. » Elle joignait à la beauté toutes les grâces de l'esprit.

Buffon, ainsi qu'on le voit dans la lettre du chevalier Jaucourt, un instant son secrétaire, avait une singulière façon d'entendre l'amour. Le cœur, chez lui, n'était jamais en jeu. Quand il sentait la soif sur ses lèvres toutes matérielles, il appelait dans son cabinet une paysanne de Montbar, pour étudier avec elle une page confuse de l'histoire naturelle. Il y avait à Montbar une douzaine de paysannes destinées à de pareilles études.

Buffon se mit à part dans son siècle. Sa vie était laborieuse et noblement paisible. Il se maintint en bonne intelligence avec les hommes qui dirigeaient le mouvement philosophique. Cette grave sécurité de conduite ne se démentit que dans une occasion, et encore Buffon fut-il l'offensé. Voltaire reprochait au style de Buffon trop de pompe et de solennité. On connaît ce vers qu'il décocha comme une flèche sur l'auteur de la *Théorie de la terre :*

Dans un style ampoulé parlez-nous de physique.

Un jour qu'on citait devant Voltaire l'*Histoire naturelle :* « Pas si *naturelle,* » reprit-il. Enfin Voltaire, en haine du déluge, s'était permis de contredire les idées de Buffon sur les bancs de coquillages qu'on rencontre à la surface de la terre, et qui, selon le naturaliste, avaient été déposés par les eaux de la mer. D'après l'avis de Voltaire, c'étaient les pèlerins qui, dans le temps des croisades, avaient rapporté de Syrie les coquilles que nous trouvons en France dans le sein de la terre. Il fallait être savant comme Buffon pour prendre cette plaisanterie au sérieux. Il s'irrita d'abord, il reconnut plus tard qu'il avait eu tort de se fâcher. Ce petit démêlé s'apaisa bientôt; chacun des deux adversaires le termina à sa manière : Voltaire par un trait : « Je ne peux pas, dit-il, rester brouillé avec M. de Buffon pour des coquilles; » et

Buffon par une belle phrase : « On a pu trouver, dit-il, comme je le trouve moi-même, que je n'ai pas traité M. de Voltaire assez sérieusement ; j'avoue que j'aurais mieux fait de laisser tomber cette opinion que de la relever par une plaisanterie : je le déclare autant pour M. de Voltaire que pour moi-même *et pour la postérité.* » Cet échange de politesses ne s'arrêta point en si beau chemin. Buffon envoya à Voltaire un exemplaire de ses *Œuvres* ; Voltaire écrivit une lettre de remercîments, où il parlait à Buffon de son prédécesseur, Archimède Ier. Buffon répondit qu'on ne dirait jamais Voltaire second.

Buffon mettait ses plus belles manchettes pour écrire aux femmes. Voici un billet à Mme de Genlis :

Je ne suis plus amant de la nature ; je la quitte pour vous, madame, qui faites plus et qui méritez mieux. Elle ne sait que former des corps, et vous créez des âmes. Que la mienne n'est-elle de cette heureuse création ! j'aurais ce qui me manque pour plaire, et vous jouiriez avec plaisir de mon infidélité. Pardonnez-moi, madame, ce moment de délire et d'amour. Je vais maintenant parler raison.

La conversation de M. de Buffon n'était pas, à beaucoup près, aussi éclatante que son style écrit. Il ne laissait pas que d'être fort recherché dans le monde, où ses connaissances, d'un ordre à part, lui assuraient un trône. « La conversation de M. Buffon, dit Mme Necker, a un attrait particulier. Il s'est occupé toute sa vie d'idées étrangères aux autres hommes, en sorte que tout ce qu'il dit a le piquant de la nouveauté. » Sa belle et imposante figure donnait encore plus de gravité à ses discours. Buffon n'était pas également heureux quand il quittait le terrain de la science pour celui de la littérature. La Motte, Fontenelle, Marivaux, avaient mis à la mode de déclamer contre les vers. Nul ne poussa plus loin cette manie que l'auteur des *Époques de la nature*. Parlant de

beaux vers, il disait : « C'est beau comme de la belle prose. ». « J'ai vu en 1780, dit La Harpe, le respectable vieillard Buffon soutenir très-affirmativement que les plus beaux vers étaient remplis de fautes et n'approchaient pas de la perfection de la bonne prose. » Est-ce que la fable du renard sans queue conviendrait même aux grands esprits ? D'Alembert était encore plus géomètre que M. de Buffon n'était prosateur ; un jour, il disait à Rivarol : « Ne me parlez pas de votre Buffon, de ce marquis de Tuffière qui, au lieu de nommer simplement le cheval, dit : « La plus belle conquête que l'homme ait jamais « faite est celle de ce noble et fougueux animal. » — Oui, reprit Rivarol en raillant, c'est comme ce sot de Jean-Baptiste Rousseau, qui s'avise de dire :

Des bords sacrés où naît l'aurore,
Aux bords enflammés du couchant....

au lieu de dire de l'est à l'ouest. »

Depuis Buffon, Rivarol et d'Alembert, le temps a fait justice de la périphrase ; mais la poésie est restée *.

Buffon craignait la satire. Quand Rivarol entra dans le monde, il chercha un nouveau chemin pour faire fortune ; il comprit qu'un homme de bonne volonté peut toujours prendre ici-bas une bonne place au soleil. Jusqu'à lui, plus d'un poëte avait vécu, comme le renard de La Fontaine, aux dépens de ceux qui l'écoutaient ; spéculer sur la flatterie, c'était un moyen vulgaire, indigne de Rivarol ; il aima mieux spéculer sur la satire. « Le monde, se dit-il alors, est une vaste arène, semée de bons et de méchants, de loups et d'agneaux ; je serai méchant, on

* Quoique Buffon n'aimât point les vers, il trouvait assez beaux ceux qui lui étaient adressés. « Toutes les personnes qui m'ont entendu lire la belle ode de M. Lebrun, écrivait-il à l'abbé Bexon, s'accordent à l'admirer. »

me craindra, on fera ma fortune; à chaque coup de griffe on me saluera à la ronde, à chaque coup de dent on me jetera un gâteau. » Ce système eut pour lui un plein succès. Ses premiers mots méchants furent répandus de proche en proche. Buffon accueillit Rivarol par mille marques de faveur. Il lui offrit un appartement dans son hôtel, un pavillon à son château. Rivarol se laissa faire. Quel était le plus coupable des deux?

Cette manière de loger Némésis ne fait pas beaucoup d'honneur à Buffon. On serait plus touché de le voir monter à quelque mansarde de poëte, se montrant grand seigneur avec la misère, comme il l'était avec la critique. Rivarol, tout enthousiaste qu'il fût devenu pour Buffon, ne flattait pas toutes les œuvres de ce grand homme; il disait de son fils : « C'est le plus mauvais chapitre de l'histoire naturelle de son père; entre le fils et le père, tout un monde passerait. »

Buffon ne quittait guère son Jardin des Plantes, dont il était comme le souverain, que pour aller, dans la belle saison, chercher les mêmes jouissances paisibles dans les beaux domaines de Montbar. Il était grand seigneur en tout, dans le style, dans le monde et jusque dans la vie privée. On sait qu'il ne travaillait qu'en habit de cérémonie et en manchettes. N'eût-on pas dit qu'il voulait s'élever au-dessus de la planète dont il allait décrire les lois? Ainsi paré, il se rendait au fond de ses jardins, dans un pavillon où il devenait inaccessible au monde entier. Sorti de ses heures de travail, il conservait le goût du faste et de la représentation. Il marchait en portant haut la tête. Le dimanche, on le voyait à l'église, accompagné d'un capucin, son commensal, qui cumulait la charge de confesseur de M. de Buffon et celle d'intendant de ses affaires domestiques. Assis avec pompe dans son banc seigneurial, il recevait volontiers l'encens, l'eau bénite et

les autres honneurs dus à son rang. Dans la semaine, Buffon dirigeait ses promenades vers les champs, où les travaux de terre appelaient la population rurale. Chemin faisant, il saluait de propos galants les femmes et les jeunes filles qu'il rencontrait sur son passage, la faucille à la main ou la gerbe sous le bras.

Il possédait une grande fortune, qu'il employait noblement. Les dépenses du Jardin du Roi absorbaient tous ses fonds, et le forçaient même à emprunter. L'ancien édifice était devenu insuffisant pour recevoir les richesses des trois règnes de la nature, que le grand nom de Buffon attirait de toutes parts au Jardin des Plantes. A chaque accroissement du cabinet d'Histoire naturelle, Buffon livrait une pièce de son logement; un jour, ce fut sa bibliothèque, un autre son salon, un autre sa chambre à coucher, si bien qu'il se trouva mis à la porte par lui-même. Buffon se vit alors dans la nécessité d'acquérir un hôtel voisin. Il avait fallu qu'Alexandre fît la conquête de l'Asie pour qu'Aristote pût rassembler les œuvres de la nature. Pour composer un plus grand herbier, Buffon n'eut besoin que de sa gloire.

Buffon, en personne, était l'âme du Jardin des Plantes. Daubenton disait : « Sans Buffon, je n'aurais pas passé, dans ce jardin, cinquante ans de bonheur. » Ces deux savants aimaient véritablement la nature. Seulement Buffon la considérait en vrai philosophe, en écrivain, en poëte, et Daubenton en classificateur. Buffon était myope. C'est surtout avec les yeux de l'esprit qu'il voyait. Les yeux lui semblaient des conducteurs trop grossiers pour arriver par leur seule entremise à la découverte de la vérité. L'analyse physique elle-même ne lui inspirait qu'une confiance médiocre. Un savant lui parlait d'une expérience qu'il projetait sur un diamant : « Je le ferai brûler dans un creuset d'or, disait-il. — Le meilleur creuset,

c'est l'esprit, » répondit Buffon. C'est en passant la nature à ce creuset suprême qu'il sut extraire les lois générales des êtres.

Comme Descartes, ce hardi penseur, qui ébranlait par la doctrine du libre examen tout l'édifice du catholicisme et qui faisait en même temps ses dévotions à la Vierge, Buffon se montra toujours un modèle de soumission aux usages religieux. A sa campagne, les jours fériés, il suivait assidûment les offices. Il craignait par-dessus tout les censures de l'Église. Ayant appris que ses idées sur la formation de la terre avaient ému les graves docteurs de la Sorbonne, Buffon se hâta de désavouer toutes les conséquences que l'irréligion pouvait tirer de ses ouvrages. Il essaya même d'accorder ses hypothèses avec le récit de création dans la *Genèse*. Un tel acte de christianisme désarma la Sorbonne. Elle retira cette main pleine de foudres qu'elle tenait déjà levée sur la tête du savant. On a mis en doute dans cette circonstance la bonne foi de Buffon. Peut-être l'auteur de la *Théorie de la terre* se souvint-il de l'histoire de Galilée.

Buffon avait près de cinquante ans quand il fut nommé à l'Académie française. Voici en quels termes Grimm rend compte de son discours de réception : « M. de Buffon ne s'est pas borné à nous rappeler que le chancelier Séguier était un grand homme, que le cardinal de Richelieu était un très-grand homme, que les rois Louis XIV et Louis XV étaient de très-grands hommes aussi ; que M. l'archevêque de Sens était aussi un grand homme, et qu'enfin tous les quarante étaient de grands hommes ; cet homme célèbre, dédaignant les éloges fades et pesants qui font ordinairement le sujet de ces sortes de discours, a jugé à propos de traiter une matière digne de sa plume et digne de l'Académie : ce sont des idées sur le style, et l'on a dit à ce sujet que l'Académie avait pris

un maître à écrire. » Suivant toujours la nature pour exemple : « Pourquoi, dit Buffon, dans son discours, les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? C'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel, dont elle ne s'écarte jamais : elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne : mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit frapper. »

L'auteur de l'*Histoire naturelle* était roi à Montbar ; mais c'était un roi sans sujets. Ce pays présente, en effet, l'image de la solitude. La cour d'Archimède II ne se composait guère que de voyageurs *. Parmi ces derniers, on cite Jean-Jacques Rousseau et Hérault de Séchelles. Jean-

* Buffon avait coutume d'emmener à Montbar quelques-unes des célébrités parisiennes; il voulait une cour, mais la vraie cour du monde intellectuel était à Ferney. Touzet amusait beaucoup Buffon. On lit dans un journal du temps :

« Un jeune peintre, appelé Touzet, élève de l'Académie, vient d'être attaché à M. de Buffon en qualité de ménagerie. Ce Touzet est célèbre à Paris depuis quelques années par le talent d'imiter et de contrefaire, qu'il possède au suprême degré. Non-seulement il contrefait toutes sortes de personnages et de caractères avec une perfection qui ne laisse rien à désirer, mais il imite encore à lui tout seul une collection de bruits et de phénomènes physiques. On le place au milieu d'un salon, derrière un paravent, et l'on entend tout un essaim de religieuses qui vont à matines : on les entend se lever, se réunir, descendre des corridors dans l'église, chanter l'office, faire la procession, rentrer dans le couvent et se disperser dans leurs cellules. On distingue l'âge, le caractère, l'humeur, les infirmités de chacune de ces nonnes; on se croit transporté au milieu d'un couvent. La matinée de village, le dimanche, est encore plus surprenante : on se trouve transporté dans l'intérieur d'un ménage rustique; on assiste au lever du ménager et de la ménagère, à leurs fonctions matinales : on les accompagne à l'écurie, à la basse-cour, dans la rue, à la messe; on entend le sermon; on les suit dans le presbytère; on devine le caractère du curé, de sa gouvernante, de

Jacques se mit à genoux et baisa le seuil de la porte. Rousseau était fait pour admirer Buffon ; les grands écrivains se touchent par des liens de famille. Hérault de Séchelles, alors jeune magistrat, attaché au parquet du parlement de Paris, alla aussi faire une visite à Buffon dans sa retraite de Montbar, dans ce sanctuaire de la science, ce berceau de l'histoire naturelle, comme disait le prince Henri. Avec une indépendance sauvage, il déchira le voile de l'hospitalité et fit pénétrer les yeux du public curieux dans les mystères du coin du feu, dans la pensée même de l'homme ou du savant. C'est à lui que Buffon aurait tenu ce propos compromettant : « J'ai toujours nommé le Créateur ; mais il n'y a qu'à ôter ce mot et mettre à la place la puissance de la nature. » Dieu seul sait ce que Buffon pensait sur lui-même ; mais nous ne voyons pas comment un mot mis à la place d'un autre pourrait rien changer à la croyance du genre humain.

Buffon aimait surtout Montbar parce qu'il y travaillait en toute liberté ; écoutons Vicq-d'Azyr : « A Montbar, au milieu d'un jardin orné, s'élève une tour antique ; c'est là que M. de Buffon a écrit l'histoire de la nature ; c'est de là que sa renommée s'est répandue dans l'univers. Il y venait au lever du soleil. La couleur du matin, les premiers chants des oiseaux, l'aspect varié des campagnes, tout ce qui frappait les sens, le rappelait à son modèle. Errant dans les allées, il précipitait, il modérait, il suspendait sa marche, tantôt la tête vers le ciel, dans le mouvement de l'inspiration, tantôt recueilli, prêt à créer. Il

son chien même, qui ne jappe pas comme un chien de paysan. Tout cela est d'une vérité surprenante. Ce Touzet observe les plus petites nuances avec une justesse qui confond. »

Touzet était toute une ménagerie, toute une nature pour Buffon, qui n'avait qu'à fermer les yeux pour se croire transporté au milieu de son cher Jardin des Plantes.

écrivait, il effaçait, il déclamait.... » Vicq-d'Azyr ne dit pas que la première personne que voyait Buffon c'était un valet de chambre armé d'un fer à papillotes et d'une boîte à poudre.

II

On a reproché au style de Buffon trop de pompe et de magnificence ; sa pensée était comme sa figure : il lui fallait des ornements. Mais cet éclat uniforme amène quelquefois la monotonie ; on aimerait à trouver çà et là plus de négligence et de simplicité. Ce défaut est surtout sensible dans les discours académiques, où Buffon, ne voulant pas déroger à l'usage, parlait pour ne rien dire. La beauté littéraire doit prendre modèle sur les femmes qui se contentent d'être belles par la beauté et non par la parure. « Peignez bien votre beau cygne, » écrivait Buffon lui-même à l'abbé Bexon. Dans la nature, les cygnes ne se peignent pas; ils n'en sont pas moins pour cela les oiseaux les plus blancs et les plus aimables du monde.

Rien ne relève la grâce naturelle comme une certaine nonchalance qui se laisse aller. La vraie coquetterie n'a pas de meilleure parure que le charme agaçant du demi-jour. La Muse du style est comme les bergères de Virgile : elle nous jette la pomme et s'enfuit derrière les saules, contente d'avoir été entrevue*.

Parmi les grands écrivains, Buffon est de ceux qu'on admire, il n'est pas autant de ceux qu'on aime. « Le style est l'homme même, » a dit Buffon, et je le regrette : car ce qui manque le plus à celui de l'historien naturaliste, c'est le sentiment. Parle-t-il de la construction du nid

* Et, comme Galatée, elle fuit vers les saules,
Voilant sous ses cheveux l'éclat de ses épaules.

des oiseaux, qu'il appelle un *travail chéri*, je ne sens palpiter ni les ailes ni le cœur d'une mère. Énumère-t-il les chiens de toutes les espèces, et, pour ainsi dire, de tous les états, il m'intéresse bien au chien de berger, mais il oublie le chien de l'aveugle. M. de Châteaubriand avance que Buffon chrétien eût été plus tendre ; je n'en crois rien : il n'avait pas la naïveté du cœur, et celle-là du moins est la religion naturelle. A une première lecture de *Paul et Virginie*, faite chez Mme Necker, Buffon déconcerta l'auteur de cet ouvrage par des bâillements indiscrets. Comme Bernardin de Saint-Pierre continuait de lire, le naturaliste demanda tout haut sa voiture, pour ne pas entendre de semblables niaiseries. C'est que Buffon ne comprenait rien à cette fraîcheur adorable des aubes amoureuses. « Voilà, dit alors une femme d'esprit, une bêtise qui ira loin. »

Buffon fut, comme Montesquieu, un écrivain grand seigneur, qui traversa la vie et les passions de la terre sans y déchirer son cœur. Il créa la solennité du style ; le peintre Lebrun ne fut jamais plus majestueux. On pardonne à Buffon cette solennité ambitieuse en faveur des idées qu'elle revêt. Montesquieu, écrivant l'*Esprit des Lois*, devait rechercher la clarté, la raison, la force. Buffon, écrivant l'*Histoire naturelle*, devait s'élever à l'éclat poétique. En effet, comme Jean-Jacques, il se sentait poëte en face des merveilles de la création. Le beau temps pour la prose française que le règne de Voltaire et de Montesquieu, de Jean-Jacques, de Buffon et de Diderot ! Dans ces cinq styles, on trouve tout ce qui fait le génie de notre langue ; c'est la gamme des passions, du sentiment et de la pensée.

Buffon n'était pas artiste à la manière des peintres ou des sculpteurs ; mais il comprenait aussi la beauté, sinon dans les arts, du moins dans la nature ; il a écrit quelque

part : « Les anciens ont fait de si belles statues, que, d'un commun accord, on les a regardées comme la représentation exacte du corps humain le plus parfait. Ces statues, qui n'étaient que des copies de l'homme, sont des *originaux*, parce que ces copies n'étaient pas faites d'après un seul individu, mais d'après l'espèce humaine entière bien observée. » N'est-ce pas là un hommage éclatant rendu à l'art par l'éloquent auteur de l'*Histoire naturelle?* Ainsi Dieu a éparpillé la beauté, l'artiste l'a réunie. Ce n'était d'ailleurs qu'une traduction éloquente des rêves de Platon.

Quoique retiré du monde, Buffon ne laissait pas que de prendre sa part d'amusement aux propos et aux médisances de son siècle. « On vous aura peut-être écrit, mandait-il à l'abbé Bexon, que Voltaire fait jouer chez lui toutes les pièces que les comédiens ont refusées. Il prouve que les comédiens ont eu raison. » Le jugement de Buffon n'était pas toujours d'une bienveillance excessive. « M. Marivaux, écrivait-il au même abbé Bexon, a donné une brochure qui fait le second tome de la vie de Marianne. Les petits esprits et les précieux en admireront les réflexions et le style. » Le marivaudage ne pouvait aller à la gravité un peu roide de l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Buffon se montrait du reste assez difficile en fait d'admiration. On lui demandait un jour combien il comptait de grands hommes; il répondit : « Cinq : Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et moi. »

La grande idée que Buffon avait de lui-même était justifiée par l'estime de ses contemporains. « Voltaire, dit La Harpe, faisait, il est vrai, plus de bruit que lui; il était plus craint et plus recherché, comme étant la voix de l'opinion de chaque jour; mais Buffon était beaucoup plus respecté, parce que cette même opinion n'avait jamais troublé sa gloire et n'avait jamais séparé sa personne

de son talent. » A Paris, il entretenait des relations avec la grande société ; il étendait les rameaux de sa correspondance jusqu'aux têtes couronnées. La puissance de son nom imposait à Frédéric le Grand et à la grande Catherine, qui se sont épuisés en avances pour l'attirer dans leurs États *. Buffon envoya à cette impératrice une partie de lui-même, son buste par Houdon. « Soixante et quatorze ans imprimés sur ce marbre, écrivait-il, ne pourront que le refroidir encore. » C'était un beau vieillard : ses traits, sa taille, sa démarche, son grand âge, dont il n'avait guère que les cheveux blancs, tout en lui était noble et souverain. Il portait son génie sur sa figure.

De tous les honneurs dont fut entourée la vieillesse de Buffon, celui qui flatta le plus son légitime orgueil fut l'érection de sa statue dans ce même Jardin des Plantes qu'il avait orné de ses présents et de ses lumières. Au reste, cette statue fut une concession de l'envie qui s'attache toujours aux grands hommes. On voulut calmer par cet hommage les ressentiments du prince des naturalistes, que des bruits de survivance avaient irrité. La statue s'éleva, mais les sentiments de basse jalousie se cachèrent sous le choix de l'épigraphe, comme l'aspic sous les fleurs amères. On grava au bas ces mots sans doute perfides : *Naturam amplectitur omnem.* Les jours suivants, un jeune espiègle, se faisant, dit-on, l'instrument de rivalités odieuses, vint écrire à plusieurs reprises au-dessous des mots consacrés cette explication maligne : *Qui trop embrasse, mal étreint.* Buffon éclata. L'épigraphe douteuse disparut et fut remplacée par cette autre plus convenable : *Majestati naturæ par ingenium.*

La joie que Buffon ressentit de cet hommage public alla

* Cette attention des têtes couronnées pour l'auteur de l'*Histoire naturelle* gagna jusqu'à Louis XV, qui l'a décoré du titre de comte.

jusqu'à l'enivrement. Vers le même temps, son fils lui éleva un autre monument plus modeste dans ses jardins de Montbar. Près de la tour, qui était d'une grande élévation, on avait placé une colonne avec cette inscription :

Excelsæ turri, humilis columna;
Parenti suo, filius Buffon, 1785.

Buffon, dans ses travaux, se faisait beaucoup aider. Il s'adjoignit Daubenton, Gueneau de Montbelliard et l'abbé Bexon. On voit que l'idée des collaborations littéraires n'appartient point à notre siècle. Il travaillait lui-même beaucoup. « Je passais, a-t-il dit à Hérault de Séchelles, douze à quatorze heures à l'étude : c'était tout mon plaisir. En vérité, je m'y livrais bien plus que je ne m'occupais de la gloire. La gloire vient après, si elle veut, et elle vient presque toujours. » Elle était déjà venue pour l'auteur des *Époques de la nature*.

Buffon mourut à Paris, un an avant la Révolution, le 7 avril 1788, à l'âge de quatre-vingt-un ans. La nature était veuve! « Un fait certain, dit La Harpe, c'est qu'il a voulu recevoir, à sa mort, les sacrements de l'Église, que, par un scandale alors presque passé en usage, nos philosophes se faisaient un devoir d'éloigner. » Buffon prétendit garder les convenances jusqu'à la fin.

Son fils fut surpris par le déluge de sang qui commençait à déborder sur la tombe de son père. Ce célèbre naturaliste, qui a écrit l'histoire des anciens déluges, n'avait pas prévu celui-là.

Ce fils de Buffon avait un peu voyagé. L'impératrice de Russie l'avait reçu et fêté dans ses États. Toutes les têtes couronnées lui témoignaient le désir de l'attacher à leur service. La Révolution ne lui reprocha d'autre crime que d'être le fils de son père. Ce que la vengeance de 93 poursuivait dans le comte de Buffon, c'était le titre de grand

seigneur. Traîné au supplice, ce pâle jeune homme comprenait à peine l'énigme de cette sanglante comédie. Doux et courbé comme un roseau, il baissait et relevait la tête sous le vent de la foule qui accourait à son passage. Quand il fut monté sur l'échafaud, il frissonna, il chancela et se tourna vers le peuple : « Citoyens, je suis le fils de Buffon ! » Le peuple garda le silence. « Qu'est-ce que cela me fait ? dit le bourreau ; quand tu serais le fils du pape ! — Je suis le fils de Buffon, l'auteur de l'*Histoire naturelle*, répéta fièrement la victime. — Je ne sais pas lire, murmura le bourreau. — Quel mal ai-je fait ? reprit une dernière fois ce pauvre jeune homme avec le sentiment d'une conscience pure. — Si ce n'est toi, c'est donc ton père ! Tu as d'ailleurs la tête d'un aristocrate ! » Ces gens de guillotine ne connaissent les hommes qu'à la tête.

Il n'y avait plus rien à dire. Le fils de de Buffon se couvrit de la gloire de son père comme d'un voile, et, sous ce voile sacré, il reçut le fatal couteau.

Le fils, le tombeau, la statue et l'héritage de Buffon, la Révolution dévora tout. Au même moment où l'héritier d'un nom immortel tombait sous le niveau brutal de la guillotine, le peuple rendait à un naturaliste étranger des honneurs publics. Le buste de Linnée, l'apprenti cordonnier, était placé au Jardin des Plantes, sous le cèdre du Liban. Les femmes, les enfants, les vieillards, venaient lui rendre hommage dans le nouveau temple de la nature. Sous cette espèce de culte rendu au savant suédois perçait encore la haine contre le naturaliste français ; on relevait la gloire de l'enfant du peuple pour mieux humilier celle du grand seigneur. Les nuages jetés sur la mémoire de Buffon se sont heureusement dissipés avec la tempête révolutionnaire.

L'auteur de l'*Histoire naturelle* témoigna toute sa vie une estime médiocre pour les classifications. C'étaient, à

son avis, des travaux fatigants et stériles, où la mémoire et l'esprit d'ordre s'exercent, à l'exclusion de qualités plus souveraines. On a cru que la rivalité qui existait entre lui et Linnée était la cause de cette opposition systématique contre ce qu'on nomme maintenant méthode en histoire naturelle. Nous croyons qu'il faut plutôt en accuser la tournure de son esprit. Buffon procédait par masses. Son coup d'œil hardi embrassait des plans généraux ; il lui fallait un grand espace qu'il eût à remplir de sa pensée. Il ne croyait pas qu'on pût tirer la nature au cordeau. Dresser l'acte notarié des richesses du globe, les étiqueter, les mettre en ordre, était une besogne secondaire qu'il laissait aux nomenclateurs. Les savants qui se livraient à cet inventaire étaient, selon lui, des *clercs d'étude*. Cuvier a, sans aucun doute, perfectionné les méthodes qui existaient avant lui ; mais il faut dire, à l'honneur de Buffon, que les naturalistes de bonne foi reconnaissent encore de nos jours l'insuffisance de ces travaux estimables. Toute classification est toujours plus ou moins artificielle, c'est-à-dire que l'ordre dans lequel on distribue les êtres organisés n'exprime jamais que d'une manière imparfaite leurs rapports naturels avec les divers embranchements de la série animale. La méthode, dont on parle tant de nos jours dans les livres de sciences, est une sorte de pierre philosophale, qui fume sans cesse dans le creuset des alchimistes de la nature, mais qui n'en sort jamais.

Buffon n'était pas l'homme des détails ; non-seulement il faisait écrire par d'autres l'*Histoire des oiseaux*, mais encore il se plaignait dans ses lettres de l'obligation où il était de « travailler sur des plumes. » Ailleurs, il se plaint de ces tristes oiseaux de marais *dont on ne sait que dire*. Ce qu'il fallait à Buffon, c'était un grand horizon d'idées. Il n'était jamais si à l'aise que sur le terrain des lois gé-

nérales de la nature. Là, son génie devinait. On a écrit, dans ces derniers temps, après Cuvier, que le véritable titre de Buffon était d'avoir fondé la partie historique et descriptive de la science; éloge ou blâme, cela n'est point exact : Buffon est sans doute un admirable historien des animaux, surtout pour le style; mais ce rare mérite n'est encore chez lui que secondaire : son premier, son véritable titre, c'est d'avoir été le philosophe de l'histoire naturelle. Soit qu'il découvre la grande loi de la distribution géographique des êtres, soit qu'il pose la question de la variabilité des espèces, soit qu'il déchiffre l'acte de naissance du globe terrestre, il s'élève partout au point le plus haut où les spéculations de l'homme puissent monter. Son histoire est la seule qui mérite, après celle de Bossuet, et à plus juste titre, le nom d'*Histoire universelle.* Le passé, le présent, l'avenir même de notre planète, il embrasse tout; aidé de la lumière du génie, il ose descendre dans ces profondeurs du temps, où tout autre flambeau que celui de la révélation avait jusque-là menacé de s'éteindre.

Un auteur moderne a dit : « Buffon devine, Cuvier démontre. » Cette assertion n'est pas juste. Si Cuvier continue quelqu'un, c'est plutôt Linnée que Buffon. L'école de Cuvier a beaucoup plus de précision, moins de hardiesse, moins de vues générales, que celle de son devancier : l'un est plutôt sculpteur; l'autre est architecte. Buffon taille et bâtit en grand; moins soucieux de l'ordre et de la perfection des détails que de la majesté de l'ensemble, il vise sans cesse aux effets de la perspective. Le véritable disciple de Buffon ne doit pas être cherché en France. Ce disciple est un fils de l'Allemagne, c'est Gœthe, qui à son génie de poëte bien connu mêlait un génie presque égal de naturaliste. « Je suis né, écrivait-il lui-même, en 1749, dans cette belle année où ont été publiés les trois

premiers volumes de l'œuvre de Buffon; j'attache du prix à cette coïncidence. »

L'ouvrage le plus imposant de Buffon est celui qui a pour titre les *Époques de la nature.* Ce fut, comme toujours, le plus déprécié à sa naissance. L'auteur aurait écrit, selon La Harpe, le roman de la physique; mais La Harpe ne fait point autorité dans ces choses-là. Le XIXe siècle est revenu sur l'œuvre de Buffon, et l'a jugée, pour ainsi dire, du haut des progrès de la science. Ce nouveau point de vue plus élevé a été favorable à Buffon. Les admirables travaux de Cuvier, en rendant à la lumière les populations éteintes du globe, ont beaucoup mieux précisé les âges du monde, mais ils n'ont pu faire oublier les découvertes hardies du prince des naturalistes. Quelle force d'intuition ne fallait-il pas pour deviner, en l'absence même des faits, ce que l'étude d'un demi-siècle n'a pas même encore révélé aux géologistes!

Buffon a porté le premier et au loin ses regards sur les âges antiques; c'est du sein du chaos incompris jusque-là, du sein des ténèbres qui couvraient alors l'histoire de notre monde, que sortit soudainement une lumière nouvelle. De l'état actuel du globe que nous habitons, il déduit l'état ancien. Son œil interroge les traces empreintes à la surface de la terre ou déposées dans l'intérieur, et de ce vaste théâtre d'événements l'esprit de Buffon s'élève à un spectacle d'idées. Ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire :

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé.

Buffon semble, au contraire, avoir assisté aux conseils du Créateur, tant il développe, dans un style admirable, le récit de l'origine du monde. Après les idées générales de l'auteur des *Époques*, il n'y avait plus qu'à voir; le

grand plan de la création était tracé. Appuyé sur les monuments souterrains de notre globe, Buffon ouvre à chaque instant et comme par éclairs des horizons infinis, que la science de notre siècle est encore loin d'avoir parcourus. Sans doute, l'ouvrage de Buffon contient une foule d'erreurs de faits, mais ce sont de ces détails que le temps détache sans nuire à l'ensemble de l'édifice. Le naturaliste écrivit ce grand testament littéraire dans un âge assez avancé; toutefois, comme dans l'œuvre de Dieu qu'il se proposait de réfléchir, on n'y trouve nulle part des traces de vieillesse.

Nous avons parlé des scrupules, ou, si l'on aime mieux, des craintes de Buffon relativement à la Sorbonne, que ses hypothèses hardies sur la formation du globe avaient émue. « J'espère, écrivait-il au digne abbé Leblanc, qu'il ne sera pas question de mettre mon livre à l'index, et, en vérité, j'ai tout fait pour ne pas le mériter et pour éviter les tracasseries théologiques, que je crains beaucoup plus que les critiques des physiciens et des géomètres. » La Sorbonne rentra, en effet, sous l'hermine une griffe qui n'aurait jamais dû en sortir. N'est-il pas douloureux de voir un génie comme celui de Buffon n'acquérir la liberté de pensée qu'au prix des soumissions les plus humiliantes? La *Genèse* est un beau livre sans doute; mais faut-il, pour complaire à certains préjugés religieux, effacer cet autre livre que la nature a écrit sur l'écorce du globe? faut-il fermer le livre du génie, dans lequel le doigt de Dieu trace à sa manière les caractères d'une révélation croissante? La nature est cette antique Isis qu'entourait un impénétrable mystère; elle aime les audacieux qui, de siècle en siècle, ont le courage de lever son voile.

Sans se soutenir à cette hauteur, en quelque sorte prophétique, dans la description des mœurs des animaux,

Buffon montre un talent d'écrivain qui n'eut jamais de modèle, et qui n'aura point d'imitateur. Sa manière tient un peu du fabuliste : il prête au lion la magnanimité; il fait le chat infidèle, faux, pervers, voleur, souple et flatteur comme les fripons. « Les animaux, dit Mme Necker, semblaient être plus éloignés de nous, et l'art de Buffon a été de les en approcher sans cesse. » L'historien de la nature, non content d'embellir la langue, agrandit tous les sujets qu'il traite par la singularité du tour.

Buffon est quelquefois plus solennel qu'éloquent; car, voulant trop poursuivre l'éloquence, il la dépasse. Nous ne dirions donc pas comme Vicq-d'Azir, dans son éloge de Buffon : « L'envie a voulu voir de la parure dans son style ; il n'y a que de la beauté. » Il y a de la beauté, mais il y a aussi de la parure. Il fallait bien que Buffon fût de son siècle.

On n'a pas attendu la mort de Buffon pour contester son génie. Voyez cette très-spirituelle page de Grimm, à propos de la réception de Saint-Lambert : « On lui a donné à la porte de l'Académie un encensoir, à condition qu'il en dirigerait les coups, non-seulement en arrière sur les fondateurs, mais encore en avant vers les principaux nez académiques. Le nouvel académicien a fait son service d'encensoir à merveille, et il n'y a point d'habitué de paroisse qui sache mieux lancer le sien vers le porteur du Saint-Sacrement. Indépendamment de l'illustre président de Montesquieu et du grand patriarche de Ferney, qui ont des droits assurément incontestables à notre hommage et à la reconnaissance de tous les siècles, l'abbé de Condillac et M. d'Alembert ont eu leur portion d'éloges à part. Je ne sais par quelle fatalité M. de Saint-Lambert a oublié M. de Buffon, qui ne laisse pas d'être aussi un des quarante; et je suis tenté de faire comme cet officier gascon qui, en revenant du palais où il avait monté la garde

pour une séance de Louis XIV au parlement, s'arrêta sur le pont Neuf, devant la statue de Henri IV, et dit à sa troupe : *Mes amis, saluons celui-ci, il en vaut bien un autre.* Si l'on reproche à M. de Buffon des systèmes insoutenables, on ne peut nier l'élévation de ses idées, la noblesse et le coloris de son style.

Il reste de ce grand écrivain plusieurs maximes qu'on répète sans cesse; ce ne sont ni les meilleures ni les plus vraies. « Le génie, a-t-il dit, n'est qu'une plus grande aptitude à la patience. » Voilà qui est faux : la patience ne donne ni la vue intérieure des choses, ni le sentiment des rapports ; tout cela est un don de la nature. Le génie est l'inspiration. N'est-ce pas pour recevoir la visite de cette fille du ciel que Buffon se faisait si beau avant d'entrer dans son cabinet de travail? A quoi bon les manchettes brodées, les vestes et les habits chamarrés d'or, si ce n'était pour faire honneur à cette amante invisible de son esprit? J'aime mieux ce mot moins célèbre : « Le bonheur vient de la douceur de l'âme. » Buffon avait en vue Mlle de Saint-Bénin, dont la vie heureuse était l'ouvrage de la grâce et de la bonté.

Buffon occupe dans le XVIII[e] siècle une place à part; philosophe par excellence, sous le règne de la philosophie, il a magnifiquement exposé les harmonies de Dieu et de l'univers. Moins spirituel que Voltaire, moins hardi que Jean-Jacques Rousseau, il égala Montesquieu dans l'art de penser et dans l'art d'écrire; selon Grimm, Montesquieu aurait eu « le style du génie, » et Buffon, « le génie du style. » Cette distinction est un peu pointilleuse; nous aimons mieux trouver entre ces deux grands hommes des rapports, ou, si l'on veut, des contrastes plus simples : l'un a saisi admirablement l'esprit des lois de la société, et l'autre l'esprit des lois de la nature. Leur langage sévère et un peu magistral a cette solennité qui con-

vient aux grands ordres de faits ; si Buffon a, comme on disait alors, sacrifié plus souvent aux Grâces que Montesquieu, c'est toujours en habit de cérémonie. « M. de Buffon, disait une femme, renonce quelquefois à l'esprit de son siècle, mais jamais à ses pompes. » Dans son style d'apparat, Buffon avait en effet des vues neuves et indépendantes, les unes favorables, les autres contraires à la philosophie de son temps. Cette comète qui enlève des parties du soleil, ces planètes vitrifiées et incandescentes qui se refroidissent par degrés les unes plutôt que les autres, à mesure que leur température s'adoucit, ces glaces croissantes des pôles, ces vastes mers qui se promènent de l'orient à l'occident, ces îles, débris surnageants des continents ensevelis, ces hautes chaînes de montagnes, arêtes osseuses de la surface du globe, tout cela fut sévèrement jugé par des esprits mathématiques, comme l'étaient d'Alembert et Condorcet. Ce grand XVIIIe siècle, qu'on se représente comme l'âge d'or des hypothèses, était, au contraire, géomètre par excellence ; il mesurait le bon sens, la poésie même, à l'échelle des calculs. Buffon, en cela, fut plutôt de notre temps que du sien ; car il avait l'imagination de la science. Quand la chaîne des événements lui manque, il la crée. Où la nature ne parle point, il interprète son silence. Poëte à sa façon, il n'est nulle part si à l'aise que dans le merveilleux des idées et des faits. Hume exprime quelque part son étonnement à la lecture de la cosmographie de Buffon ; ce sentiment de surprise fut celui de tous les hommes éclairés. Le XVIIIe siècle assistait, pour ainsi dire, à une seconde création du globe.

Toutes les idées de Buffon ne font plus autorité dans la science ; mais celles sur la dégénération des animaux et sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce, peuvent être considérées, selon

Cuvier lui-même, comme de véritables découvertes. Nous pourrions citer bien d'autres aperçus sur le mécanisme de l'univers, qui n'ont point vieilli. Mais sa principale gloire est d'avoir fondé la philosophie naturelle.

Pour le génie, prévoir c'est voir. Aussi Buffon a-t-il construit d'avance, sans même avoir tous les matériaux sous les yeux, le plan de l'histoire du globe terrestre. Après lui, les naturalistes ont rassemblé une multitude de faits jusqu'alors inconnus; ils ont recueilli les débris répandus dans les abîmes, ils ont déchiffré ces médailles d'un autre âge, pour révéler, à nous autres enfants de la terre, la chronologie du sol que nous foulons. Tout cela est immense, sans doute, et, si la science ne croit plus aux miracles, c'est qu'elle en fait : pure jalousie de métier ! Au milieu de ces prodiges, il ne faut pas oublier la main qui, la première, alluma le flambeau sur les ruines souterraines des anciens mondes. Nous ne devons pas, pour quelques erreurs inévitables, contester à Buffon le privilége d'avoir donné à la philosophie de l'histoire des animaux son véritable rang parmi les sciences exactes et spéculatives. Les naturalistes affectent de louer Buffon comme écrivain ; les écrivains aiment à vanter Buffon comme naturaliste. Cette tactique n'est point heureuse. L'alliance de la pensée et de la forme n'est nulle part si étroite que dans cet historien d'un ordre à part, à qui nous devons de connaître les œuvres et les desseins de Dieu dans le monde visible.

Comme Pascal, qui devina les mathématiques et y fut inventeur, tout en faisant les *Provinciales ;* comme le géomètre créateur, qui parvint, à travers ses calculs, à écrire le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, Buffon avait le génie de la science et celui du style. Quoique entré fort tard, à près de quarante ans, dans l'histoire naturelle, l'âge où son contemporain Jean-Jacques Rousseau entrait

dans les lettres, il eut le temps de parcourir le cercle de la vie et l'histoire de l'univers. Philosophe en même temps et au même degré que naturaliste, littérateur du premier ordre, il réunit en lui plusieurs mérites, dont un seul aurait suffi pour perpétuer sa mémoire. Penser, savoir, écrire, c'est tout l'homme ; ce fut Buffon.

Parmi tous les éloges inspirés par Buffon et son génie, voici le plus beau parce qu'il est le plus simple :

Sedaine, qui faisait parler les bêtes presque aussi naïvement que La Fontaine, a envoyé de leur part ce remercîment à Pajou, qui avait sculpté la figure de Buffon :

EN LA FORÊT DE MONTBAR,
DE LA PART DES ANIMAUX DU GLOBE TERRESTRE :

« Homme Pajou! nous te sommes bien obligés. Nous ne savions comment remercier l'homme Buffon de nous avoir peints ; et toi, avec ton instinct, ton ciseau et de la pierre, tu as rendu nos sentiments et sa figure ; tu as donné une idée de son intelligence aussi parfaitement qu'il a rendu la nôtre, avec sa réflexion et la plume d'un de nos camarades.

« Sais-tu qu'il ne faut pas être un sot pour exprimer la reconnaissance des bêtes ? Elle est pure, la nôtre ; elle n'est pas comme la vôtre, toujours gâtée par l'amour-propre. Quand nous recevons un bienfait, nous ne croyons pas l'avoir mérité.

« Nous ne disons pas cela pour toi : tu dois être, comme l'homme Buffon, bon et honnête. Vous auriez dû tous deux être des nôtres ; tu aurais été un lion, et lui un aigle. Adieu. »

Ce petit chef-d'œuvre, digne de l'antique, aurait dû être gravé sur le piédestal de la statue de Buffon.

IV

LESAGE.

La duchesse de Bouillon. — Les financiers. — Les comédiens.

(1668-1717.)

Voisenon, grand vicaire de l'évêque de Boulogne, avant d'être archiprêtre de la Comédie-Italienne, a beaucoup connu Lesage, qui avait après tous ses chefs-d'œuvre quitté Paris faute de pain. « Il était Bas-Breton, et avait une fierté d'âme qui ne lui permit jamais les souplesses nécessaires pour se tirer de l'indigence. C'est le premier sourd qu'on ait vu gai; sa gaieté même était caustique; il semblait se réjouir de son incommodité : il ne pouvait entendre qu'avec un cornet. « *Voilà mon bienfaiteur*, me disait-il en le tirant de sa poche. Je vais dans une maison, j'y trouve des visages nouveaux; j'espère qu'il s'y rencontrera quelques gens d'esprit, je fais usage de mon cornet; je vois que ce ne sont que des sots, aussitôt je le resserre, en disant : *Je te défie de m'ennuyer*. » Il avait deux fils et une fille. Le premier, connu sous le nom de Montmény, fut d'abord abbé; il était vertueux, rigide même; sa conduite et ses mœurs étaient irréprochables. Il sentit qu'il n'avait pas l'esprit de son état, il se fit comédien, et résigna à son frère le petit prieuré de Machecoux, valant six cents livres. Le frère devint secrétaire de l'évêque de Boulogne, et chanoine de la cathédrale. Il savait impertur-

bablement tout son théâtre de la Foire, et le chantait encore mieux que la préface. Son père lui pardonnait plutôt d'être un mauvais prêtre, qu'à son fils aîné d'être un excellent comédien. Il se réconcilia cependant avec celui-ci, et pleura de joie en le voyant jouer, d'une façon inimitable, le marquis dans la comédie de *Turcaret*. Enfin, la faim le contraignit de travailler pour la Foire. Il fit plus, il donna aux Marionnettes, conjointement avec Fuzelier, la parodie de *Romulus*, qui eut le plus grand succès *. Lesage ayant perdu Montmény, étant trop vieux pour travailler, trop haut pour demander, et trop honnête homme pour emprunter, se retira à Boulogne, chez son fils le chanoine, avec sa femme et sa fille, et venait presque tous les jours dîner chez moi, et m'amusait extrêmement. »

Pourquoi Voisenon, qui disait si bien, n'en a-t-il pas plus dit ? Pourquoi n'a-t-il pas transmis tout le trésor de malice humaine recueilli par Lesage, qui avait tant vécu de l'esprit français ? Une conversation écrite entre lui, qui prêchait en riant, et Lesage, qui riait si philosophiquement, ne vaudrait-elle pas mieux que le *Sultan Misapouf* ou le *Bal des bois?* Quel beau privilége et quelle bonne fortune que d'avoir souvent à dîner un homme comme Lesage !

Noblesse oblige. C'est surtout dans la république des lettres, où l'esprit a toujours ses trente-six quartiers, que cette maxime a été fièrement inscrite. On disait de-

* Ce petit triomphe fut obscurci par ce couplet de Le Grand :

Lesage et Fuzelier ont quitté du haut style
La beauté,
Et pour Polichinelle ont abandonné Gile,
La rareté;
Il ne leur manque plus qu'à montrer par la ville
La curiosité.

vant Piron : « Passez, monsieur le marquis, c'est un poëte. — Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang, » dit Piron. Et il passa avant le marquis. La noblesse littéraire a toujours été ainsi défendue pied à pied et l'épée à la main, quand il a fallu en venir aux armes. Combien qui ont des titres et qui se contentent de leurs noms! *Moi, dis-je, et c'est assez.* La duchesse de Bouillon tenait un bureau d'esprit; Lesage y est appelé pour lire *Turcaret.* Il oublie l'heure, et, quand il paraît à la porte du salon, la duchesse, impatientée, lui reproche avec hauteur d'avoir fait perdre une heure à la compagnie. « Madame, dit Lesage en relevant la tête, je vous ai fait perdre une heure, il est juste que je vous en fasse gagner deux : je n'aurai pas l'honneur de vous lire ma pièce. » En vain on le voulut retenir, il s'en alla fièrement. Chaque histoire de la vie des gens de lettres offre une pareille page. C'est qu'on n'est pas trempé aux sources vives de l'esprit sans avoir le respect de soi-même. Le poëte interprète et continue l'œuvre de Dieu; il ne doit jamais déposer son orgueil. « Mais ceux-là dont vous me parlez, me direz-vous, ne vivaient que de pensions faites par les grands seigneurs. » Je pourrais répondre que ni Piron ni Lesage ne savaient le nom de ceux qui les pensionnaient et qu'ils s'en inquiétaient peu, croyant n'avoir à remercier que des amis. J'aime mieux répondre que ces grands seigneurs qui pensionnaient les gens de lettres payaient tout simplement les frais du culte de l'esprit, comme les dévots payent à l'église les frais du culte de Dieu.

Lesage traversa la jeunesse orageuse des natures poétiquement douées. Il suivit les écoles de Bretagne et vint apporter à Paris le fruit encore vert de ses études; mais sa voix se perdit dans cette tour de Babel, et il lui fallut retourner dans son pays, où il passa six années dans les

fermes du roi, comptant beaucoup d'argent, mais sans y trouver la passion de l'argent. Il lui restait quelques débris de son patrimoine; il revint à Paris et étudia le droit ; il prit bientôt le titre d'avocat, mais il paraît qu'il ne plaida pas même sa cause, car il lui fallut vivre au jour le jour : heureusement qu'il n'avait pas le souci du lendemain, ce créancier débonnaire pour la jeunesse, qui passe toujours sa créance au surlendemain.

Lesage en était là, ne sachant à quel dieu se vouer, quand une femme passa sur son chemin, une grande dame qui avait perdu un vieux mari et qui voulait le pleurer avec un mari jeune. Voilà Lesage qui s'embarque à toutes voiles sur la mer agitée des passions; mais il avait oublié d'embarquer l'amour avec lui, ou plutôt l'amour fut noyé à la première tempête. C'est encore le privilége de cette noblesse de l'esprit, elle n'a pas d'argent et elle dédaigne l'argent. Lesage peut épouser une fortune en épousant une femme, mais son cœur n'est pas là; il revient sur le rivage, prêt à s'embarquer avec la première venue, si celle-là garde mieux son cœur. Qui le croirait? Ce fut rue de la Mortellerie que l'amour entraîna Lesage : il quitta la femme de qualité et de quantité pour la fille d'un menuisier qui n'avait que sa beauté et sa vertu. Il l'épousa bravement à Saint-Sulpice et se trouva très-heureux de ne devoir rien à personne, même à sa femme. Il avait confiance en son esprit. Cependant la quarantième année commençait à sillonner son front, et rien n'était encore sorti de là. Enfin le soleil allait se lever! par un hasard étrange, il fut joué en même temps à la cour et à Paris. La cour donna raison à *Don César Ursin*, une comédie imitée de Calderon, et donna tort à *Crispin rival de son maître*, un petit chef-d'œuvre que Molière a oublié de faire. De son côté, Paris applaudit à

outrance *Crispin rival de son maître* et siffla *Don César Ursin.* Il résulta de ces deux jugements beaucoup de bruit. Lesage sortit de là déjà célèbre. La même année il imprima *le Diable boiteux*, cette satire transparente de ses contemporains; un seul trait en dira tout le succès. Deux gentilshommes arrivent en même temps chez le libraire et demandent *le Diable boiteux.* « Messieurs, je n'en ai plus qu'un exemplaire. — C'est pour moi. — Non, c'est pour moi, car j'ai parlé avant vous. — Oui; mais j'étais dans la boutique que vous étiez encore à la porte. — Je tiens l'exemplaire et ne le lâcherai qu'en pièces. — Messieurs, dit le libraire, je ne permettrai pas qu'on déchire un pareil livre. — Eh bien, *le Diable boiteux* vaut bien un coup d'épée, nous allons nous battre. — C'est dit, s'écria l'adversaire; celui qui sera hors de combat sera hors d'état de lire *le Diable boiteux*, l'autre pourra donc l'emporter tout entier. » Et ils allèrent se battre sur le quai de la Tournelle. On ne connaît pas les suites de cette belle affaire, si ce n'est qu'elle consacra le succès du *Diable boiteux* et fit faire quelques éditions de plus.

Lesage avait trouvé sa voie : le roman et la comédie. Mais il n'avait, pour ainsi dire, dans *Crispin rival de son maître* et *le Diable boiteux*, que signé la préface de ses deux chefs-d'œuvre, *Turcaret* et *Gil Blas.* Molière n'était pas mort. Saluons cette renaissance. A l'heure où Campistron couche la tragédie dans le cercueil, la comédie reprend l'éclat inespéré des beaux jours. Non-seulement elle est encore l'orgueil de la scène française, mais elle s'incarne dans le roman. Aujourd'hui elle inscrit *Gil Blas* sur son livre d'or; demain elle revendiquera les *Scènes de la vie parisienne.*

Le roi Louis XVI disait qu'il avait fallu à Beaumarchais plus d'esprit pour faire jouer *le Mariage de Figaro* que

pour l'écrire ; on pouvait en dire autant de Lesage et *Turcaret*. Les agioteurs du temps, connus alors sous le nom de traitants et de maltôtiers, se mirent en campagne contre la pièce qui allait dévoiler leurs manœuvres. Ils craignaient ce coup de théâtre comme le coup de la mort; ils commencèrent par cabaler auprès du pouvoir; mais l'ancienne monarchie, il faut le reconnaître, a toujours eu la comédie en respect. Les financiers tentèrent une autre campagne; ils allaient beaucoup à la Comédie; ils avaient des intelligences dans la place, c'est-à-dire que plus d'un de ces messieurs payait le carrosse de plus d'une de ces dames. Ils s'imaginèrent qu'avec quelques poignées d'or on aurait raison de toute cette bohême. A cet effet, les comédiens et les comédiennes furent conviés à un souper olympien où on devait, au dessert, passer parmi les bonbons des bijoux et des écus d'or, tout en parlant de la pièce de Lesage. Le plus éloquent aurait dit, entre autres belles choses, qu'il était impossible qu'un corps illustre comme celui des financiers fût bafoué sur la scène française pour être agréable à un méchant auteur digne des tréteaux de la foire. Passe encore pour les médecins et les gens de loi : Molière, le grand Molière, en avait fait justice ; mais lui-même, quelque franches que fussent ses coudées, n'avait osé s'attaquer à un pareil colosse, parce qu'il avait trop d'esprit pour ne pas reconnaître que battre en brèche la finance, c'est battre en brèche la nation elle-même. Mais le Démosthène des financiers n'eut pas à prononcer son discours; les comédiens, sachant de quoi il était question, refusèrent de souper en pareille compagnie; les comédiennes soupèrent; mais, quand on vint à les prier de ne pas jouer dans la pièce de Lesage, elles parlèrent de leurs devoirs. « Et d'ailleurs, dit l'une d'elles, Mlle Quinault, je donnerais trente-six financiers pour un rôle. » Il restait à ces mes-

sieurs une dernière ressource, c'était d'obtenir de l'auteur qu'il retirât sa pièce. On alla donc à lui armé d'un blanc-seing qui achetait alors toutes les consciences. « Monsieur Lesage, lui dit l'ambassadeur, si vous voulez retirer votre comédie du Théâtre-Français, vous pourrez inscrire sous cette signature le chiffre de votre fortune, cent mille livres, par exemple. » Lesage avait accueilli très-gracieusement le plénipotentiaire. « Mon cher monsieur, lui dit-il après avoir soulevé la feuille de papier, qu'est-ce que cela en comparaison des applaudissements ou même des sifflets de ce bon public parisien? Vous pouvez juger, en regardant autour de vous, que je suis pauvre; mais cet enfant que vous voyez là-bas ne manque pas de lait dans son berceau. Avez-vous plus de lumière par votre fenêtre que je n'en ai par la mienne? Le soleil visite plus souvent la table où j'écris que la table où vous comptez votre argent, car je suis logé plus haut que vous; vous venez me voir en carrosse, mais vous venez me proposer un marché infâme; moi, je sors à pied, mais je ne vais jamais que là où m'appellent mon cœur ou mon esprit. Tout compte fait, je suis plus riche que vous et je refuse. »

On sait le reste. Les financiers ne s'en tinrent pas là, et *Turcaret* ne serait pas encore joué peut-être sans un ordre de Monseigneur du 13 octobre 1708, consigné sur le registre de la Comédie-Française.

Avant Lesage il n'y a que Molière; après Lesage il n'y a que Beaumarchais. Que dis-je, Beaumarchais! après Lesage il y a Lesage. Après *Turcaret*, c'est *Gil Blas*.

Lesage, non plus que Molière, ne se doutait pas qu'il eût au cœur le génie français. Il fut un grand écrivain sans le savoir, car en son temps on n'était un homme de génie qu'à la condition d'être tout à la fois Grec, Romain

et Français, ou de tomber dans les recherches du bel esprit. C'était le règne de Dacier, c'était le règne de Fontenelle : heureusement pour Lesage qu'il n'étudiait qu'en Espagne, un nouveau monde où déjà Corneille avait découvert des mines d'or; *Gil Blas* était puisé à pleines mains dans une mine d'argent. Cette mine d'argent était, selon Voltaire, le roman espagnol : *la Vida de l'escudero don Marcos de Obrigo*. Mais Voltaire n'avait lu ni le roman espagnol ni le roman français. Comment Voltaire ne savait-il pas que *Gil Blas* est une satire de mœurs contemporaines? Lesage s'est servi des romans espagnols comme un navigateur des cartes de géographie.

C'est surtout à la Comédie-Française et à la Comédie-Italienne que Lesage traduisit *Gil Blas* ; c'est par le cœur des comédiennes qu'il apprit à connaître la comédie humaine qui se joue dans son livre. Un philosophe contemporain, qui a beaucoup pratiqué les femmes, s'est toujours consolé aux jours de trahison en lisant *Gil Blas*. C'est, selon son expression, le médecin du cœur; et il conseille à tous ceux qui tombent dans les mélancolies de la passion *Gil Blas*, où ils retrouveront toujours le rire, ce soleil de l'esprit.

Le roman de Lesage, c'est l'histoire de la société étudiée par un regard clairvoyant, mais qui ne regarde pas en haut. Gil Blas est plus vrai que Werther et que René. Tant mieux pour la gloire de Lesage, qui a réussi le portrait; mais tant pis pour l'humanité, qui a posé devant Lesage. Tant pis surtout pour ceux qui cherchent dans *Gil Blas* un code ou un catéchisme. Lesage était un conteur, et non un moraliste. Mais qui est-ce qui conte comme Lesage.... hormis Voltaire?

V

VOISENON.

Voltaire. — Madame Favart. — Le prince de Conti. — Silhouettes littéraires.

(1708-1775.)

On rapporte qu'un conseil de famille fut tenu au château de Voisenon pour décider ce que ferait le dernier des Voisenon. On décida qu'il était trop querelleur pour être soldat, trop fou pour être financier, trop amoureux pour être magistrat : car, selon la remarque d'une vieille tante coiffée à la Maintenon, « il aurait trop donné dans la noblesse des robes. » Que lui restait-il à faire ? A dire la messe. On mit donc Voisenon au séminaire.

Au séminaire, Voisenon montra le chemin à Boufflers ; il écrivit des contes libertins qui ont plus tard enrichi le bagage de Mme Favart. Il sortit du séminaire pour aller déposer une carte de visite à la Comédie-Française. Cette carte de visite était une comédie qui avait pour titre *l'École du monde*, comme un siècle plus tard la comédie de M. le comte Waleski. Après la représentation, les comédiens renvoyèrent l'auteur à l'école ; mais les comédiennes le gardèrent dans la coulisse jusqu'au jour où l'évêque de Boulogne, jugeant qu'il avait bien assez gagné le ciel comme cela, l'appela pour conduire son diocèse, et le baptisa grand vicaire. Voisenon, qui était capable

de tout, se mit à faire des sermons comme il faisait des comédies. Mais, si les comédies furent trouvées tristes, les sermons furent trouvés gais. C'était un prêtre spirituel sans spiritualisme. On s'amusa beaucoup de ses sermons, mais il entraîna peu de monde au tribunal de la pénitence*, ce qui n'empêcha pas que peu de temps après le cardinal de Fleury ne lui offrît un évêché. « Comment voulez-vous, monseigneur, que je conduise un diocèse, quand j'ai tant de peine à me conduire moi-même ? » Le cardinal de Fleury, à qui on n'avait jamais refusé un évêché, voulut récompenser une si profonde connaissance de soi-même. Il donna à l'abbé de Voisenon une abbaye sans église, qui le dispensait de conduire ni lui ni les autres.

« Il y a des bêtises qu'un homme d'esprit achèterait. » C'est l'abbé de Voisenon qui a dit ce beau mot; or, ce qui lui a le plus manqué, à cet homme qui était tout esprit, c'était de ces bêtises qui donnent un corps à l'esprit, parce qu'elles sont la force humaine.

L'abbé de Voisenon a fait des opéras-comiques et des contes libertins. Il n'a pas dit la messe, mais il a écrit le bréviaire « du temple d'Amathonte. » Il était prêt à tout, même à faire son salut. Plus d'une fois son confesseur lui a remis ses péchés, mais cela lui coûtait cher ; un jour

* Voisenon confessait les femmes, mais point au confessionnal. Il écrivait de la marquise du Châtelet : « Elle n'avait rien de caché pour moi ; je restais souvent tête à tête avec elle jusqu'à cinq heures du matin, et il n'y avait que l'amitié la plus vraie qui faisait les frais de nos veilles. Elle me disait quelquefois qu'elle était entièrement détachée de Voltaire. Je ne répondais rien ; je tirais un des huit volumes (de la correspondance manuscrite de Voltaire avec elle), et je lisais quelques lettres. Je remarquais ses yeux humides de larmes ; je refermais le livre promptement en lui disant : « Vous n'êtes pas « guérie. » La dernière année de sa vie, je fis la même épreuve : elle les critiquait ; je fus convaincu que la cure était faite. Elle me confia que Saint-Lambert avait été son médecin. »

entre autres il lui fallut acheter son pardon moyennant mille écus pour le saint-siége, deux mille écus pour les pauvres et le bréviaire tous les matins! Mais, s'il faut en croire M. de Lauraguais, Mme Favart partagea avec Voisenon la dernière pénitence.

Il cachait une épée sous sa soutane. Il ne permettait pas aux duellistes de parler haut devant lui. Laplace raconte qu'il eut un duel avec un officier aux gardes qui avait voulu railler toute la séquelle des capucins. L'officier alla au rendez-vous comme à une partie de plaisir, disant qu'il ne ferait qu'une bouchée du petit abbé; mais le petit abbé le souffleta galamment du bout de son épée et le désarma avec une grâce parfaite.

Il était d'ailleurs très-facile à vivre, pourvu qu'on ne parlât pas mal devant lui de Dieu, de Voltaire et de Mme Favart.

Je crois qu'il ne connaissait pas Dieu, mais il connaissait un peu Voltaire et beaucoup Mme Favart.

Il débuta par une épître à Voltaire et un billet à Mme Favart. Voltaire lui prédit qu'il serait célèbre. « Avez-vous lu mon Temple de la gloire? lui écrivit-il. — J'y suis allé, répondit l'abbé de Voisenon, mais la Gloire n'y était pas. » L'abbé de Voisenon s'était trompé de porte : il était allé à la Comédie-Italienne; au lieu de la Gloire il avait trouvé l'Amour. Ce jour-là, l'Amour s'appelait Mme Favart.

Mme Favart lui prédit qu'il serait aimé sur l'air de *la Chercheuse d'esprit*. C'était lui-même un chercheur d'esprit dans l'amour.

Vaillant l'épée à la main, l'abbé de Voisenon n'était pas vaillant dans la bataille de la vie. Il passa sa vie à mourir. « Que faites-vous? lui demandait-on. — Je suis en train de mourir, » répondait-il invariablement. Piron

impatienté, lui dit un jour : « Il serait temps, à la fin, de vivre ou de mourir*. »

Si on ne le rencontrait guère à la messe, on le rencontrait beaucoup dans le monde, quelquefois à la cour, souvent à la comédie. Il avait l'art d'être toujours chez lui sans jamais avoir eu de maison. Je ne parle pas du château de Voisenon, qu'il regardait comme son sépulcre, et où il n'allait que dans ses jours de maladie, « pour être, disait-il, de plain-pied avec le tombeau de ses pères. » Il s'amusait à se faire des amis et des ennemis, sous prétexte d'écrire un livre sur l'amitié. Nul ne savait mieux ramener un ennemi. Il avait raillé le prince de Conti pour rire de sa colère : « Je ne le reverrai jamais, » dit le prince avec fureur. Mais le lendemain, Voisenon se présente à l'audience du prince. « Quoi! il ose venir me braver jusque chez moi! » Et il lui tourna le dos. » Ah! monseigneur, que je suis content! s'écria l'abbé de Voisenon. Je vois bien que vous ne me traitez pas en ennemi, puisque vous m'avez tourné le dos. » Et le prince lui tendit la main comme à un enfant gâté. « Mon cher abbé, il est impossible de vous en vouloir. »

Je ne chanterai pas les opéras de Voisenon, je ne conterai pas ses contes; mais, pour le montrer dans son esprit, je détacherai de son cabinet de portraits à la plume ces jolies silhouettes.

LE CHEVALIER DE MOUHI.

C'est, sans contredit, l'auteur le plus fécond du siècle. Il a vécu longtemps de ses ouvrages; et ce qu'il y a de plus

* L'abbé de Voisenon disait à propos du *De Profundis* de Piron : « Si dans l'autre monde on se connaît en vers, cet ouvrage pourrait l'empêcher d'entrer dans le ciel, comme son ode l'a empêché d'entrer à l'Académie. »

étonnant, c'est que ses libraires en vivaient aussi. Il me dit un jour que tous les soirs il était obligé de tromper son imagination pour parvenir à s'endormir. Ses lecteurs n'étaient pas si embarrassés. « J'ai une si grande multitude d'idées, ajouta-t-il, que, lorsque malheureusement je m'arrête à une, je ne ferme pas l'œil de la nuit ; mon secret est d'épier le moment où toutes les différentes idées se croisent ; je saisis cette incertitude, cet embarras du choix, et je m'endors. » Son dernier emploi fut de se placer dans la ruelle du lit du maréchal de Belle-Isle, et de l'exhorter à la mort. Le son de voix, l'emphase du style, les lieux communs, faisaient croire aux assistants, qui ne le voyaient pas, que c'était un capucin qui confessait le mourant. Le maréchal l'a traité en effet comme s'il eût été son confesseur : il ne lui a rien laissé.

SAINTE-FOIX.

M. de Sainte-Foix est un honnête homme, mais tenace dans ses sentiments, et très-raboteux dans la société. On ne croirait pas qu'on pût avoir un esprit aussi agréable, avec un extérieur aussi repoussant. Il a fait *l'Oracle* et *les Grâces* : c'est un encrier qui répand des roses.

MONTESQUIEU.

C'est un des hommes qui ont le plus honoré la France ; il ne ressemble point aux auteurs qui tournent sans cesse dans le même cercle, et qui passent leur vie à ne faire qu'un seul ouvrage sous vingt titres différents. *Le Temple de Gnide*, *les Lettres Persanes*, *la Décadence des Romains* et *l'Esprit des lois* sont tous les quatre d'un genre entièrement opposé. C'est le peintre des Grâces, un censeur fin et plaisant, un historien philosophe, et un législateur profond. Le président de Montesquieu fut de l'Académie française pour ses *Lettres Persanes*, à condition qu'il les désavouerait ; et *le Temple de Gnide* lui valut de bonnes fortunes, à condition qu'il les cacherait. Il aimait beaucoup les femmes, et connaissait beaucoup les hommes, par conséquent ne les estimait guère ; mais, comme il n'était pas sauvage, il les voyait, parce qu'il sentait que la société est un besoin. Il était si bon père, qu'il

croyait de bonne foi que son fils valait mieux que lui. Il était ami doux et solide; sa conversation était rompue comme ses ouvrages. Il avait de la gaieté et de la réflexion; il savait raisonner, et en même temps bien causer. Il était extrêmement distrait. Il partit un matin de Fontainebleau, et fit aller son carrosse devant lui, afin de le suivre à pied pendant une heure, pour faire de l'exercice. Il alla ainsi à pied jusqu'à Villejuif, croyant n'être qu'à Chailly. Son livre de *l'Esprit des Lois* est traduit dans toutes les langues, et sera par tout pays un ouvrage classique, malgré les clameurs des dévots, les critiques de la Sorbonne, de Fréron, et même de M. Dupin. *La Gazette ecclésiastique* se crut obligée, par charité, de le censurer lourdement. Le président eut la hardiesse de lui répondre par une apologie qui est un modèle d'éloquence et de fines plaisanteries. L'auteur janséniste, se voyant confondu, dit que le président était athée. Il mourut cependant dans des sentiments très-chrétiens, en disant que la morale de l'Évangile était une chose excellente, et le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes. Malgré cela, les experts assurent qu'il est damné.

BOURDALOUE.

Il parut à Paris avec tant d'éclat, que Louis XIV voulut l'entendre. Le roi en fut si content, qu'il l'envoya à Montpellier; et la station qu'il y prêcha convertit plus de protestants que les exécutions de Basville. Le roi lui dit un jour : « Mon père, vous devez être content de moi; Mme de Montespan est à Clagny. — Oui, sire, répondit Bourdaloue; mais Dieu serait plus satisfait si Clagny était à cent lieues de Versailles. » Mme de Maintenon voulut le choisir pour directeur. Il n'y consentit qu'à condition qu'il ne lui donnerait qu'un jour par an. C'est ainsi qu'il traitait en grand homme une fonction dont tant d'autres ne font qu'un métier. Le P. d'Arcy, jésuite, disait : « Quand le P. Bourdaloue prêchait à Rouen, les artisans quittaient leurs boutiques, les marchands leur commerce, les avocats le palais, et les médecins leurs malades; j'y prêchai l'année d'après, je remis tout dans l'ordre. » Une dame de la cour, se confessant au P. Bourdaloue, lui demanda s'il y avait bien du mal d'aller aux

spectacles et de lire des romans : « C'est à vous à me le dire, madame, » répondit le père.

MASSILLON.

Massillon, né en Provence, fut un des plus grands ornements de l'Oratoire. Après le premier avent qu'il prêcha à Versailles, le roi lui dit : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dont j'ai été fort content ; mais toutes les fois que vous m'avez prêché, j'ai été fort mécontent de moi-même. » En 1717, il fut fait évêque de Clermont. Le petit carême qu'il prêcha devant Louis XV est regardé comme un chef-d'œuvre. Il cessa d'être prédicateur sitôt qu'il fut successeur des apôtres.

L'ABBÉ TRUBLET.

Il est de Saint-Malo ; il a passé trente années de sa vie à écouter et à transcrire. C'est pour ainsi dire le chiffonnier de la littérature. Il a gratté pendant vingt ans à la porte de l'Académie française. A la fin on la lui a ouverte. « Frappez, et l'on vous ouvrira. » Il a été longtemps attaché au cardinal de Tencin, qui ne lui a servi de rien, parce que l'abbé ne lui était pas utile à grand'chose. Il s'est fait ensuite dévot en M. de Fontenelle, dont il savait les moindres anecdotes. Le talent principal de l'abbé Trublet est la mémoire. Dans le temps qu'il donna ses *Mélanges*, il demanda à un homme de lettres si l'on croyait que l'on fût en état de travailler tous les jours à cet ouvrage. « Cela dépend des gens que l'on voit, » lui répondit-on.

MARMONTEL.

Marmontel, homme qui a plus d'esprit que de talent, est né à Bor, en Limousin ; il débuta par des odes, couronnées par les Jeux Floraux. Il vint à Paris, et fut précepteur chez des gens de finance ; ces messieurs l'admirèrent avec étonnement, et le récompensèrent d'avoir soin de leurs enfants. Il commença par donner la tragédie de *Denys le tyran*, qui eut

autant de succès qu'une bonne pièce. *Aristomène* parut après avec autant d'applaudissements. Je démêlai, malgré ses triomphes, que l'auteur était absolument incapable de faire une bonne pièce, et qu'il n'avait aucune connaissance de l'art dramatique : l'événement m'a justifié; il a toujours été de chute en chute. On jugea qu'il avait du talent pour composer des opéras. Il donna la *Guirlande*, *Acanthe* et *Céphise*, et *la Mort d'Hercule*, qui firent regretter Cahusac. Il s'avisa de faire des contes, où il y avait des femmes faciles et des filles instruites; il les nomma *Contes moraux*. Enfin il eut à l'Académie la place qu'il désirait, prononça un mauvais discours de réception. Il faut avouer cependant que c'est un sujet très-académique.

GRESSET.

Gresset commença par être jésuite; il quitta l'ordre, et fit son entrée dans le monde. Il y débuta par sa comédie du *Méchant*, et fut de l'Académie française. Quelques années après il se retira à Amiens, et se maria. Il fit imprimer une capucinade, pour marquer son repentir d'avoir fait des pièces de théâtre; peut-être, quand il sera rongé par la rouille de la province, il reviendra à Paris, et voudra composer des comédies, pour peindre un monde qu'il ne connaîtra plus. Il sera sifflé; cela sera une belle fin.

L'ABBÉ DE GRÉCOURT.

L'abbé de Grécourt aimait passionnément une belle chapelière de la place Maubert. Cette chapelière avait l'honneur d'être janséniste forcenée; elle prenait si vivement à cœur le parti de la grâce triomphante, de la grâce efficace, et même de la grâce nécessitante, que sa conscience la pressa d'accorder ses faveurs à l'abbé, à condition qu'il composerait quelques pièces de vers contre la bulle et les jésuites. L'abbé fit son poëme de *Philotanus*, et toucha tous les jours sa part d'auteur. La belle chapelière levait les mains et les yeux au ciel, et s'applaudissait d'avoir gagné cette âme au parti. Mais quelques années après l'abbé se prit de goût pour la femme d'un cordonnier, qui détestait le jansénisme, parce que la maison de Saint-Magloire avait ôté sa pratique à son mari.

Elle exigea que l'abbé tournerait en ridicule les Arnaud, les Saint-Cyran et les Pâris. On a trouvé dans les papiers de Grécourt les fragments de ce poëme. On a de lui beaucoup de contes orduriers et quelques jolies fables. C'était un homme qui avait un mauvais ton, crapuleux, et aimant encore plus le vin que les chapelières et les femmes de cordonnier.

DESTOUCHES.

Destouches, né à Tours, crut avoir l'âme martiale, et se trouva au fameux siége de Barcelone. M. de Puisieux, qu'il vit en Suisse, démêla, par sa grande sagacité, qu'il avait du talent pour les négociations, et le fit secrétaire d'ambassade. Ce fut pour répondre à l'idée que ce ministre avait conçue de lui qu'il composa sa première pièce, *le Curieux impertinent;* M. le régent l'envoya en Angleterre, chargé des affaires de France. Il y demeura sept ans, et y épousa une jeune Anglaise. Il se retira dans sa terre de Fort-Oizeaux, près de Melun, y composa toutes ses pièces, venait à Paris les communiquer à la famille des Quinaut, qui les lui faisait refaire presque en entier, lui fournissant des traits dont il manquait absolument, et en ôtant des choses de mauvais goût, dont il était rempli. Il s'en retournait la veille de la première représentation. Il était d'une pesanteur et d'un ennui détestables, mais fort honnête homme. Il a fini ses jours dans sa campagne, après avoir fait une *Réfutation de Bayle*, que les partisans de ce dernier auraient bien désiré qui fût imprimée. Il avait composé un recueil de huit cents épigrammes; c'en eût été une cruelle que de le faire paraître.

HUME.

M. Hume, fort connu par son *Histoire d'Angleterre*, est venu en France en qualité de secrétaire d'ambassade. Tous les encyclopédistes, et les femmes tenant à leur secte, lui ont marqué le même empressement qu'on en marqua, il y a plusieurs années, au rhinocéros qui vint à la foire. On ne parlait que de M. Hume; il répondait rarement, et souvent on voyait que c'était bien fait. Il faut cependant convenir que c'est un historien vraiment philosophe, qui pense pro-

fondément, et qui, en écrivant l'histoire, écrit en même temps l'histoire de l'esprit humain. Mais s'il connaît les hommes, il ne connaît pas le monde.

BAYLE.

Pierre Bayle, le plus célèbre critique du XVIIe siècle, fit paraître dès sa jeunesse une ardente passion pour les belles-lettres et pour les sciences. De protestant, il se fit catholique, et de catholique, il redevint protestant. Ces vicissitudes donnèrent lieu de penser qu'il était croyant. Quelqu'un qui ne l'est pas ne change pas de religion. Ce n'était point l'intérêt qui dirigeait ses démarches. Il perdit la chaire de philosophie qu'il avait à Sedan lorsqu'il était catholique. Il est vrai qu'il en obtint une autre à Rotterdam; il en fut encore privé par les intrigues du ministre Jurieu, qui le haïssait parce qu'il n'était pas haï de sa femme. Il valait bien mieux lui faire avoir deux chaires au lieu d'une, afin de ne lui pas laisser le temps de professer Mme Jurieu.

On a beaucoup dit que Voisenon avait fait les opéras-comiques de Favart. « Favart inventait la fable, et Voisenon habillait la poupée. » Je le veux bien. Si on le leur demandait aujourd'hui, ils répondraient peut-être : *Ni l'un ni l'autre*, comme dans l'épigramme de Racine.

Mais il y a une œuvre que Voisenon peut revendiquer aujourd'hui après un siècle. Cette œuvre, c'est ce mot qui peint deux hommes et deux rois. « Henri IV fut un grand roi, Louis XIV fut le roi d'un beau règne. » Tacite n'eût pas mieux dit.

Après plus d'un demi-siècle de folies, Mme Favart étant morte, il jugea que le temps était venu de se faire enterrer. Il partit pour le château de Voisenon, où il se fit apporter un cercueil de plomb. « Voilà donc, dit-il avec plus de philosophie que de religion, voilà donc ma dernière redingote. » Et se tournant vers son

laquais, qui était devenu presque aussi riche que lui : « J'espère qu'il ne te prendra pas envie de me voler celle-là. »

Le cercueil était ouvert, mais la mort n'était pas encore là. Voisenon fit connaissance avec quelques voisins de campagne, même avec son curé. Il chassait, jouait au trictrac et lisait Voltaire, disant qu'il lisait son bréviaire. Quoique ce fût toujours un gai vivant, les paysans criaient au fantôme ; lui-même disait : « J'ai l'air d'un revenant de la famille. » Quelquefois il se mettait au lit, croyant ne plus se relever. « Adieu, mes amis, c'en est fait ; venez demain à mon enterrement. » Le lendemain, on venait en habits de deuil et on trouvait Voisenon à table, occupé à griser son médecin. Un jour, il était tout à fait mort ; le médecin l'abandonna. Les domestiques effrayés coururent au village chercher le viatique. L'abbé de Voisenon sonne ; on ne répond pas. Il s'effraye ; il devient furieux, il a une crise terrible, après quoi il se lève, s'habille, prend son fusil, et le voilà parti pour la chasse. Sur son chemin, il rencontre le viatique et tout le village en procession. Il se met à genoux, comme un bon chrétien, et poursuit sa chasse. Pendant qu'il tue un lièvre, le prêtre arrive au château pour administrer le moribond. On le cherche partout, même dans son cercueil ; son valet de chambre effrayé le poursuit en pleine campagne. Il finit par le joindre tout essoufflé. « Ah ! monsieur l'abbé, vous n'en ferez jamais d'autres. Vous ne savez donc pas que M. le curé vous attend pour vous donner l'extrême-onction ? »

Sa dernière heure vint pourtant ; mais ce ne fut pas l'heure de la pénitence. Le curé l'exhortait à se réconcilier avec Dieu en lui montrant le crucifix. « Rupture entière, monsieur le curé, dit le sacrilége abbé ; je vous rends lettres et portraits. » Les lettres, c'était le bréviaire ; le

portrait, c'était le crucifix ! O Voltaire ! voilà quel fut le 71[e] volume de tes œuvres !

On chanta ainsi l'oraison funèbre de Voisenon :

L'académicien Voisenon
A rendu son âme légère,
Et va dans le sacré vallon
Composer un nouveau bréviaire
A l'usage de l'Opéra.
Près de l'Amour il obtiendra
L'emploi de premier secrétaire;
Et Vénus le pensionnera
Pour être aumônier de Cythère.

Voltaire, qui avait été son parrain au Parnasse, ne le laissa point partir pour l'autre monde sans lui faire son épitaphe.

Ici gît, ou plutôt frétille,
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends pas dire adieu;
Car je m'en vais en même lieu,
Comme cadet de la famille.

En effet, Voltaire avait déjà un pied dans la tombe. Ils s'en allaient tous gaiement. Ils avaient fait rire l'enfer : ils espéraient continuer par là à débiter des contes en prose et en vers. Ils ne désespéraient pas de souper chez Satan en compagnie de Ninon, pendant que tous les blasphémateurs du dieu Voltaire, Fréron, Desfontaines et les autres, grimaceraient dans les flammes de leurs libelles.

VI

L'ABBÉ PRÉVOST.

Manon Lescaut a-t-elle existé?

(1697-1763.)

Au temps de l'abbé Prévost, les abbés étaient d'aimables païens, qui vivaient saintement hors de l'Église. Ils comprenaient autrement qu'aujourd'hui le sens de l'Écriture. Ils allaient à la cour, au bal, à l'Opéra; ils se masquaient et couraient les aventures; ils priaient Dieu après souper et n'appréciaient que le ciel du lit. Ils ne pâlissaient pas alors à faire des journaux et des mandements : on connaît la réponse de Piron à l'archevêque de de Paris.

L'abbé Prévost eut la bonne foi pour lui, soit qu'il fût avec les bénédictins ou avec les soldats, soit qu'il priât Dieu ou sa maîtresse. Il représente tour à tour Desgrieux ou Tiberge; ces deux caractères de son roman ne répondent-ils pas aux deux natures qui se combattaient sans relâche dans ce cœur si grand et si faible? Desgrieux et Tiberge, c'est l'action et la réaction, la folie qui s'échappe, la raison qui la retient. Le romancier n'a pu exprimer les contradictions de son cœur et de sa vie qu'en se peignant sous ces deux figures qui contrastent.

On a tenté de faire un parallèle de Marion de Lorme et de Manon Lescaut : on a dit que Marion de Lorme était

l'image que l'abbé Prévost avait voulu peindre; on s'est trompé. Marion de Lorme savait toujours ce qu'elle faisait, Manon Lescaut jamais : la première écoutait sa vanité, la seconde n'écoutait que son caprice; l'amante de Cinq-Mars cherchait la grandeur, l'amante de Desgrieux allait sans chercher à tous les horizons de l'amour. Manon Lescaut est plus près de Virginie que de Marion. Au XVIIIe siècle, la grande et riche nature des tropiques était pour les poëtes ce que l'Orient est pour nous, une zone idéale où l'on promène les plus chères rêveries. Bernardin de Saint-Pierre fait naître son héroïne dans un paysage pareil à celui où l'abbé Prévost fait mourir la sienne. Ces deux romans se tiennent par la même poésie de l'amour et du paysage. Virginie, qui meurt dans toute sa pureté, est pourtant la sœur de Manon Lescaut, qui meurt sous sa couronne de roses profanées, mais qui se sauve à force d'amour.

Quelle physionomie poétique, romanesque, singulière, que celle de l'abbé Prévost, qui fut trois fois jésuite, deux fois soldat, longtemps exilé, toujours amoureux, soit dans les marais de la Hollande, soit dans les brumes de l'Angleterre, soit dans la cellule du cloître ou dans les cabarets de Paris! Plus de cœur que de tête, plus de poésie que d'esprit, plus de rêves que de réflexions, voilà le caractère de ces belles imaginations qui s'épanouissent dans toute leur séve et dans tout leur éclat, fleurs écloses en belle saison, qui ont eu dans leurs chaudes matinées la rosée, le rayon et l'orage.

Pour l'abbé Prévost, la vie fut un roman et un voyage. Dans son histoire, une étude digne de tenter un esprit poétique, que d'épisodes charmants! que de contrastes pittoresques, soit que le héros, un beau matin d'avril, pendant que l'oiseau chante, s'échappe du couvent pour aller revêtir l'uniforme du mousquetaire; soit qu'il re-

vienne, le cœur brisé par une folle passion, frapper aux portes du monastère, désormais son tombeau, le tombeau le plus triste, celui du cœur !

Tous les hommes poursuivent ici-bas une chimère : la fortune, l'amour, la poésie, syrènes qui n'ont pas vieilli depuis l'âge d'or, et qui nous appellent toujours aux dangers du rivage. L'abbé Prévost y a-t-il songé? Manon, sa chère Manon, est la figure de sa chimère ; c'est la vision enchantée qui vient toujours passer sous ses yeux, soit qu'il chante au corps de garde, soit qu'il rêve à sa fonction mondaine ou qu'il prie dans sa cellule. Sa chimère est faite d'amour et de poésie ; qu'on lui permette de la suivre, de l'aimer, de la perdre, de l'aimer encore, il n'en demande pas davantage. Que lui importent la gloire et la fortune? Manon ! voilà son rêve, voilà sa vie. Oui, Desgrieux, c'est lui, c'est lui qui poursuit cette image charmante qui, comme l'image du bonheur, lui échappe s'il la saisit.

Manon Lescaut a-t-elle existé? est-ce une vision du poëte? est-ce un souvenir de l'amant? Quelle belle histoire que celle qui raconterait comment les livres immortels se sont faits ! les premières inspirations et leurs éblouissements, les routes choisies, les heures ardentes du travail, les fatigues et les désespoirs, l'ardeur renaissante ; enfin les dernières pages où l'homme de génie répand son âme !

L'abbé Prévost a écrit son livre à Londres pendant son exil, à l'âge où l'on se souvient, à l'âge où l'on ne rêve plus qu'avec le passé. Manon Lescaut est un souvenir, un souvenir du pays, mais surtout un souvenir du cœur. La preuve? direz-vous. La preuve est à chaque page du livre ; la preuve, c'est la vérité du récit et la vérité de la passion. Un rêveur n'arrive jamais là. Gœthe a écrit *Werther* avec un souvenir de vingt ans ; l'abbé Prévost a

mis toute sa jeunesse dans Manon Lescaut. Les plus beaux romans sont faits par la destinée, par le hasard, par Dieu lui-même. La preuve est aussi à chaque page de la vie de l'abbé Prévost, qui va sans cesse de Tiberge à Desgrieux et de Desgrieux à Tiberge. Mais voyez son histoire.

François Prévost d'Exiles est né en avril 1697, à Hesdin, dans l'Artois; son père, procureur du roi au bailliage, fut son premier maître. Il étudia bientôt sous les jésuites d'Hesdin, qui furent heureux d'avoir à leurs leçons un jeune esprit naïf et doux, plein de zèle pour la science et pour la religion. Quand l'écolier eut quinze ans, son père l'envoya finir ses études à Paris au collége d'Harcourt. Dans ce premier voyage, il rencontra une jeune fille dont on ne sait pas le nom; peut-être était-ce tout simplement cette jolie Manon, si fraîche, si aimable, si vive déjà aux débuts du roman. Vous n'avez point oublié le charmant tableau de cette première rencontre. Le procureur du roi au bailliage voulait faire de son fils un abbé; les parents de Manon l'envoyaient à Amiens pour y être religieuse. Mais voilà que le futur abbé rencontre la future religieuse. Ce sont bien là les jeux de la destinée. L'écolier s'avança timidement vers celle qui était déjà la maîtresse de son cœur; elle voulut bien remettre au lendemain son entrée au couvent, afin d'avoir le plaisir de souper avec celui qui parlait si bien de la tyrannie des parents et du bonheur d'aimer. Quelle fut la première suite de cette rencontre? Les deux jeunes gens se contentèrent-ils de souper ensemble à l'hôtellerie? La scène de cabaret rapportée plus loin indique peut-être ce qui dut se passer à cette première entrevue. Quoi qu'il en soit, Prévost arriva sans trop de retard au collége d'Harcourt; mais la jolie fille arriva-t-elle au couvent?

Les jésuites, émerveillés de l'intelligence de Prévost,

de sa douceur, du charme de sa figure, le caressèrent et le décidèrent au noviciat. Son cœur battait vaguement au souvenir de Manon. Cette image si fraîche et si souriante lui apparaissait à la porte du monde. Mais il n'avait encore que le sentiment des saintes voluptés. Dieu parlait plus haut que Manon. Cependant un matin, à peine avait-il seize ans, Prévost, tristement accoudé sur un in-folio, entend la vitre qui résonne aux battements d'ailes d'un oiseau. C'était une hirondelle qui se trompait de fenêtre pour bâtir son nid.

Il n'en fallut pas davantage pour changer la vie du studieux écolier ; il ouvrit la fenêtre : au-dessus des toits, il vit le ciel, le soleil, un bouquet d'arbres que le vent agitait. Il se remit à étudier ; mais le lieu où il était lui parut tout d'un coup si triste, si sombre, si désolé, qu'il s'enfuit comme s'il eût perdu la tête. Quand il se vit dans la rue, il se demanda où il allait, avec un peu d'effroi, en songeant à la sévère figure de son père. Il se dit qu'il n'oserait jamais le revoir ; il n'osa même pas lui écrire. Chercha-t-il Manon dans ce dédale des passions humaines qui s'appelle Paris ? Il ne l'a pas dit ; il est permis de douter qu'il ait été fidèle au souvenir de ce premier amour.

On voit que chez Prévost le roman de la vie commence de bonne heure. On n'a pas de détail sur cette page de sa jeunesse. On sait seulement, qu'après quelques jours de poétique vagabondage dans Paris, il s'enrôla comme simple volontaire, espérant faire son chemin dans l'armée. Il se conduisit vaillamment, mais ne fit pas fortune. Il assista aux dernières batailles de Louis XIV. Il vit finir la guerre, sans espoir de gagner un grade ; ne voulant pas, dans son ardeur pétulante, rester soldat durant la paix, il courut s'enfermer à La Flèche, chez les Pères jésuites. Il voulait renoncer aux séductions et aux vanités du monde.

Touché des remontrances de son père, croyant entendre Dieu qui parlait à son cœur, il jura de vivre désormais dans l'austère solitude d'un cloître.

Tant que l'hiver dura, il se complut dans cette vie de travail et de contemplation. Les tristesses de novembre, les neiges de janvier, achevèrent de le fortifier dans ses sages résolutions ; il voulait savourer longtemps les austères voluptés, les lis sans parfum qu'on cueille au pied de la croix. Mais revint le printemps. « Je suis perdu, » pensa Prévost au premier rayon de soleil qui tomba sur son front. Il alla se confesser au directeur : « Mon père, voilà encore mon cœur qui s'ouvre aux séductions du monde. Sauvez-moi, empêchez-moi d'entendre toutes ces joies trompeuses qui m'appellent à ma perte. Je veux vivre avec vous, vivre pour Dieu, dans les voies sacrées où vous marchez. »

Après cette confession, Prévost s'engagea par serment dans l'ordre des Pères jésuites. Durant quelques jours, une ferveur renaissante enflamma son cœur et son esprit; il composa une ode en faveur de saint François Xavier; mais l'ode fut à peine rimée, que cette belle ferveur s'évanouit. L'image de Manon était revenue flotter sous ses yeux, comme une fée qui promet mille enchantements; il avait entendu dans son cœur la voix de cette sirène perdue dans les écueils. Elle lui criait : « Viens! viens! viens! » Elle lui tendait les bras, et elle chantait, et elle lui disait encore : « Viens! » Il se jetait à genoux, il appuyait son front sur le marbre de l'autel; il voulait éteindre sa lèvre sur la croix; mais qu'avait-il rencontré, le rêveur profane? la lèvre fraîche et parfumée de Manon. « Non, s'écrià-t-il, non, je ne suis pas né pour prier, mais pour aimer; l'ombre du cloître est un manteau de plomb trop lourd pour mes épaules. O mon Dieu! accordez-moi un peu de soleil et un peu d'amour : ce n'est

point un suaire qu'il faut sur mon cœur, c'est un cœur qui bat. » Et, disant ces mots, il voyait s'avancer vers lui, dans toute la grâce et dans tout l'attrait de ses seize ans, cette fraîche beauté qui avait soupé avec lui à Amiens. « Je la retrouverai, » dit-il en tendant les bras. Disant ces mots, il s'avança dans la cour de l'abbaye. Voyant la porte ouverte, il partit sans avertir personne. Une seconde fois il quitta Dieu pour le monde.

Il avait appris pendant sa première campagne que Manon ne suivait pas mieux que lui le vœu de ses parents; un soldat d'Amiens lui avait dit que cette jolie fille était à Paris, vivant sur les revenus de sa beauté. Prévost courut à Paris. Il chercha Manon partout, il ne la trouva pas. Que n'eût-il pas donné pour la revoir! dût-il la reperdre aussitôt, cette charmante créature toute de séduction et de perversité, qu'il avait embellie encore dans sa poétique imagination.

Il reprit du service; mais cette fois, grâce à quelque protection, il partit pour la guerre avec un grade. Ce fut la période de sa vie la plus romanesque, la plus aventureuse, la plus singulière. On a conservé quelques pages et quelques lettres de lui sur sa vie de soldat. « Quatre années se passèrent à ce métier des armes; vif et sensible au plaisir, j'avouerai, dans les termes de M. de Cambrai, que la sagesse demandait bien des précautions qui m'échappèrent. Je laisse à juger quels devaient être, depuis l'âge de vingt à vingt-cinq ans, le cœur et les sentiments d'un homme qui a composé le *Clèveland* à trente-cinq ou trente-six ans. »

Longtemps, en vain, il chercha Manon; Manon, son idéal, celle qui doit charmer ses yeux et parler à son âme. Ne pouvant la trouver, il tente de se tromper lui-même: celle-ci n'a que les yeux, celle-là n'a que la bouche; l'une sourit comme Manon, l'autre en a tous les dehors;

mais il a beau s'aveugler et s'étourdir, son cœur ne veut pas les reconnaître, tous ces méchants portraits qui ne rappellent la figure aimée que pour la faire regretter davantage. En vain il veut abuser son cœur : on n'abuse pas la vraie passion.

Un jour il n'y pensait plus, tant il était emporté par le courant des folles aventures : il soupait au cabaret en joyeuse compagnie; dans la salle voisine on soupait plus bruyamment encore; il écoute les éclats de rire, les gais propos, les refrains grivois; il se lève de table, s'approche de la porte, et jette un regard surpris sur ce spectacle animé. Parmi les trois ou quatre femmes qui trinquaient et chantaient, il en voit une plus belle et non moins folle que les autres : « C'est elle! » s'écrie-t-il pâle et chancelant. Il entre résolûment, l'épée à la main, prêt à tout. Les hommes étaient ivres au point qu'ils ne s'occupèrent pas de lui. « C'est toi, c'est vous! » dit-il en s'arrêtant devant celle qu'il cherchait depuis si longtemps. La belle fille se mit à rire aux éclats. « J'en connais plus d'un, répondit-elle; mais pour vous, je ne vous connais pas. — Ah! tu ne me connais pas? dit-il en l'entraînant dans le fond de la salle. Et pourtant je t'ai aimée plus que ma vie, je t'ai aimée au pied de la croix, au champ de bataille, partout où j'ai porté mon cœur! Ah! tu ne me reconnais pas, et moi je pleure en te retrouvant. — Vous pleurez, murmura-t-elle, de l'air d'une femme qui n'est pas habituée aux larmes. A présent, poursuivit-elle tristement, je vous connais, vous n'êtes plus un enfant aujourd'hui : une épée et des moustaches! — Je ne vous quitte pas, dit-il en l'appuyant sur son cœur, je vous suivrai partout, fût-ce au bout du monde; mais vous ne demeurez pas si loin. Où demeurez-vous? » Elle baissa la tête et répondit d'une voix tendre : « Où vous voudrez. »

Prévost pensa qu'elle n'était plus comme il l'avait

rêvée : « Mais qu'importe ce qu'elle est? je la retrouve et je l'aime. » Il l'emmena sans obstacle. Il passa plus d'une année avec elle dans tous les enchantements, dans toutes les angoisses d'un pareil amour. Il lui fallait veiller sur sa maîtresse l'épée à la main. Elle l'aimait, mais elle ne répondait pas d'elle, car elle avait pris l'habitude de vivre sans autre souci que le plaisir. Le pauvre Prévost la surprit plus d'une fois sur le point de le sacrifier à ses amis. Il eut beau faire, elle lui échappa; sans doute il l'ennuyait par trop d'amour. Les maîtresses sont des oiseaux qui, un beau matin, s'envolent par la fenêtre pour aller chanter ailleurs. En voyant la cage déserte, Prévost tendit les bras avec douleur. « Adieu! dit-il en pleurant; adieu, cruelle! je n'ai plus qu'à mourir! » Ce fut alors qu'il alla chez les bénédictins de Saint-Maur. « Ce triste dénoûment me conduisit au tombeau : c'est ce nom que je donne à l'ordre respectable où j'allai m'ensevelir, et où je demeurai quelque temps si bien mort, que mes amis et mes parents ignorèrent ce que j'étais devenu. » Ne croyez pas qu'il oubliât sa maîtresse dans son refuge. Cette sirène, qui l'avait entraîné dans plus d'un naufrage, chantait toujours pour ce cœur faible, habité par le souvenir. Les pieuses lectures, les sévères austérités, les extases de la prière, ne pouvaient le détacher de cette image adorée.

Il n'avait que vingt-quatre ans ; il se tint ferme jusqu'à trente à la planche de salut du cloître. Il écrivait alors : « Je connais la faiblesse de mon cœur, il faut que je veille sans cesse. Je n'aperçois que trop de quoi je redeviendrais capable, si je perdais un moment de vue la grande règle, ou même si je regardais avec la moindre complaisance certaine image qui ne se présente que trop souvent à mon esprit, et qui n'aurait encore que trop de forces pour me séduire, quoiqu'elle soit à demi effacée. Qu'il en

coûte à combattre pour la victoire, quand on a trouvé longtemps de la douceur à se laisser vaincre! »

Pour abuser encore son cœur, il se jeta dans les disputes théologiques et dans les ardeurs de l'étude. Il passa dans toutes les maisons de l'ordre : à Saint-Ouen de Rouen, à l'abbaye du Bec, à Saint-Germer, à Évreux, enfin à Paris, où il prêcha avec une vogue prodigieuse. A Saint-Germain des Prés, pour se distraire un peu et s'échapper encore, du moins par le souvenir, il commença son premier roman, les *Mémoires d'un homme de qualité*. Ses condisciples savaient qu'il avait traversé une jeunesse orageuse; tous venaient à lui dans les veillées du cloître, le suppliant de leur raconter quelques-unes des histoires de sa vie mondaine. C'était un plaisir trop doux, qu'il ne refusait ni à lui ni aux autres; il fut réprimandé. Ne voulant pas s'avouer qu'il voulait sortir encore une fois de la cellule, l'abbé Prévost demanda sa translation dans une branche moins rigide de l'ordre; il voulait un peu de liberté, sinon la liberté pleine et entière. Comptant sur sa demande, il s'échappa un matin par provision de Saint-Germain des Prés; le bref qu'il attendait ne fut pas fulminé : craignant les suites de cette troisième désertion, qui était plus sérieuse que les autres, il s'enfuit en Angleterre, et de là en Hollande, résolu de vivre désormais où il plairait à Dieu, confiant dans son esprit et dans son étoile.

Revit-il sa maîtresse avant de partir? Il ne l'a point dit. On doit croire que non. D'après une de ses lettres, il rencontra, près du Havre, une bande de filles de joie qu'on allait embarquer pour l'Amérique; ce tableau le reporta, malgré lui, à ses amours de cabaret. « Hélas! s'écrie-t-il, nous en avons aimé plus d'une que les vents contraires jettent là-bas sur ces rivages perdus. »

Arrivé à Londres, il se hâta d'achever les *Mémoires*

d'un homme de qualité, qui lui donnèrent de quoi vivre durant quelque temps. Le succès surpassa toutes ses espérances. Pour donner plus de prix à une seconde édition de ce livre, il songea à y joindre, en forme d'épisodes, quelque nouvelle histoire ; il chercha un sujet, un héros, une héroïne, une intrigue, un dénoûment. L'image de sa chère maîtresse n'était, comme il l'a dit, qu'à demi effacée ; plus il s'en éloignait et plus elle s'embellissait de teintes poétiques : le souvenir a des prismes sans nombre et ne garde que le côté charmant des tableaux de l'amour. C'était une héroïne toute trouvée, un portrait adoré qu'il allait peindre avec amour encore. Pour un héros, il n'avait qu'à se peindre lui-même. Un peu d'imagination pour colorer la vérité, et voilà le roman. La scène qu'il avait vue au Havre l'avait frappé ; sa pensée y revenait sans cesse, comme s'il y avait eu là quelque figure qui ne lui fût point étrangère : quel dénoûment terrible et poétique ! Prévost n'écrivit-il pas son roman, dominé par tous ces souvenirs ? On a beau feuilleter ses livres, son journal, ses lettres ; on a beau consulter les Mémoires du temps, on s'arrête sans rien décider sur ce point délicat.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il prit son œuvre au sérieux ; il y mit son cœur et ses larmes ; le livre achevé, il ne l'oublia pas comme les autres ; il l'aimait et le consultait en ses jours de tristesse, comme nous consultons un ami qui sait notre plus cher secret. Entre autres preuves de cet amour de l'écrivain pour son œuvre, on peut voir la critique que l'abbé Prévost fit lui-même de *Manon Lescaut* dans son journal *le Pour et le Contre*. « Ce n'est partout que peintures et sentiments, mais des peintures vraies et des sentiments naturels. Je ne dis rien du style, c'est la nature même qui parle. »

Paris a cela de triste que, dans les hasards de ses mille

rues, on rencontre mille fois la figure qu'on fuit, et jamais la figure aimée. Que de fois, en vain, on a poursuivi dans le désert bruyant et enfumé de la grande ville le souvenir vivant d'un amour de printemps!

Dans la préface d'un livre curieux, *Suite de l'histoire de Manon Lescaut et du chevalier Desgrieux* * (car on a osé continuer ce chef-d'œuvre, lui ou un autre, peut-être La Clos), on raconte que l'abbé Prévost, à son retour à Paris, après six ans d'exil, après le succès de *Manon Lescaut*, rencontra sur le pont Neuf, par un grand vent d'automne, sa première maîtresse, celle peut-être qu'il avait pieusement enterrée dans les savanes de l'Amérique. L'abbé Prévost avait une dame à son bras, sans doute une passion plus calme. Tout d'un coup la première maîtresse passe vivement sans le reconnaître. Mal vêtue, surtout pour la saison, elle avait toutes les peines du monde à se défendre des coups de vent. L'abbé Prévost la reconnut rien qu'à la voir marcher, quoique les années fussent venues plus vite encore pour elle que pour lui; pâle et défaite, ayant subi, comme il dit quelque part, les ravages du temps et de l'amour, elle était toujours jolie, du moins aux yeux de son amant. Dès qu'il reconnut sa chère maîtresse, il fit un pas vers elle avec un battement de cœur terrible. « Qu'avez-vous donc? » lui demanda la dame qui lui donnait le bras. Depuis un instant il avait oublié celle-ci. Il s'arrêta avec désespoir, jetant un regard désolé sur cette volage, charmante et malheureuse fille qui fuyait avec le vent pour aller il ne savait où, ni elle non plus, peut-être. Que n'eût-il pas donné pour se jeter dans ses bras et savoir d'elle-même si elle s'était souvenue de lui dans cette longue absence!

* Petit volume très-rare, qui mérite d'être réimprimé en petit texte, comme curiosité, à la suite de *Manon Lescaut*.

Pourquoi n'eut-il pas ce jour-là la force ou le courage de sa passion ? Sans doute il n'osa pas faire ainsi un tableau de genre devant tous les passants du pont Neuf. Peut-être craignait-il de désoler celle qu'il avait au bras ; peut-être l'heure de la sagesse avait-elle enfin sonné pour celui qui avait si longtemps combattu ; peut-être enfin ne voulait-il retrouver sa chère maîtresse, la première et la plus aimée, que pour la reperdre aussitôt, après lui avoir encore une fois ouvert son cœur ; pareil à ceux qui vont revoir le pays natal avec d'amères délices, mais qui n'y veulent pas demeurer.

Pourquoi ne pas s'arrêter à cette physionomie si poétique d'un pareil portrait littéraire ? Pourquoi chercher l'abbé Prévost ailleurs qu'en cette œuvre immortelle ? Tout l'abbé Prévost est là, tout son génie, tout son cœur. A quoi bon le suivre dans ses autres romans et dans ses autres années ? Ce serait le peindre moins aimable, écrivant toujours, mais sans amour et sans rêverie. Pourquoi vous dire qu'il tomba frappé d'apoplexie en traversant la forêt de Chantilly, comme un bon bourgeois qui a pris du ventre ? Pourtant sa destinée fut étrange jusqu'à la fin : un médecin de village lui donna un coup de scalpel par amour de la science : l'abbé Prévost, qui n'était qu'en léthargie, se réveilla pour assister à sa mort.

VII

LA JEUNESSE DE VOLTAIRE.

Ninon de Lenclos. — Pimpette du Noyer. — La marquise du Châtelet. — Saint-Lambert. — La marquise de Boufflers.

(1694-1744.)

I

Dans tous les siècles, un homme apparaît qui s'élève au-dessus de tous, et qui parle plus haut que ceux qui parlent ; sur le chaos des idées de son temps il répand la lumière de l'esprit humain; recueillant tous les bruits qui se font autour de lui, il les domine par sa voix, il les reproduit avec éloquence, il est le plus écouté. Au XVIIIe siècle, cet homme, c'est Voltaire ; car les idées de Voltaire étaient en germe chez tous les penseurs. Voyez Bayle, voyez Fontenelle, voyez Fénelon lui-même. Le plus souvent, le génie n'est qu'un écho bien disposé.

François-Marie Arouet de Voltaire est né à Châtenay, campagne de Paris, le 20 février 1694. Son père, François Arouet, avait été notaire au Châtelet; sa mère, Marguerite d'Aumart, descendait d'une famille noble du Poitou. Il vint au monde mourant, comme Fontenelle, qui vécut cent ans : il vécut quatre-vingt-quatre ans. On l'ondoya; ce ne fut qu'en novembre qu'il put être baptisé. Il eut pour parrain un abbé sans abbaye et sans foi,

l'abbé de Châteauneuf, ami de sa mère et amant de Ninon de l'Enclos; aussi a-t-on dit que l'esprit et l'irréligion l'accueillirent au berceau. L'abbé, prenant au sérieux son titre de parrain, voulut diriger la jeune intelligence de son filleul; il lui apprit à lire dans les contes de La Fontaine et autres catéchismes de l'esprit. Ninon lui demandant un jour des nouvelles de l'enfant: « Ma chère amie, répondit-il, mon filleul a un double baptême, mais il n'y paraît guère; à peine âgé de trois ans, il sait toute la *Moïsade* par cœur. » Ainsi Voltaire, grâce à celui qui avait répondu de sa croyance devant l'Église, apprenait à lire dans ce poëme impie. Ninon voulut que cet enfant, qui promettait tant, lui fût présenté. Elle baisa ses blonds cheveux de ses lèvres fanées et profanées; elle lui prédit qu'il serait le démon du XVIIIe siècle. Ce ne fut pas la seule prédiction que l'enfant inspira. Peu d'années après, au collége des jésuites, le P. Le Jay, frappé de la hardiesse de ses idées, lui dit qu'il serait l'étendard (d'autres ont dit le coryphée) du déisme en France. Ninon ne perdit pas de vue cet enfant qui devait tenir le sceptre de l'esprit aussi longtemps qu'elle avait tenu le sceptre de la galanterie: à sa mort, elle lui laissa deux cents pistoles pour acheter des livres.

Chez les jésuites, Voltaire n'eut donc pas le temps de devenir poëte; l'esprit était venu trop tôt répandre ses rayons éblouissants; la poésie, qui demande pour éclore la rosée des nocturnes rêveries, ne devait pas s'épanouir encore pour lui. Mais Voltaire fut-il jamais poëte? s'éleva-t-il assez haut pour dérober aux rivages célestes cette rose d'amour dont le poëte secoue le parfum idéal?

La cour se faisait vieille et dévote comme le roi. Mme de Maintenon voulait enchaîner la France dans ses rosaires de buis; tous les courtisans, tous les dignitaires, tous les esclaves titrés se couvraient la face du masque

de Tartufe. Le XVIIIe siècle est sorti de là. Des princes, des grands seigneurs, des prêtres et des poëtes protestaient, par d'élégantes orgies, contre les grandes mines austères de la cour. Comme ils étaient débauchés avec délicatesse, irréligieux avec gaieté, blasphémateurs avec grâce, frondeurs avec esprit; comme ils avaient à leur tête des philosophes tels que le prince de Conti, le duc de Vendôme, le grand prieur, le duc de Sully, le marquis de La Fare, l'abbé de Chaulieu, il fut du bel air d'être admis dans leur cercle. L'abbé de Châteauneuf, qui voulait faire de son filleul un honnête homme, ne manqua point de l'y conduire au sortir du collége. Voltaire avait seize ans; jusque-là peut-être n'était-il irréligieux qu'à demi : car, malgré les leçons de son parrain, il avait trouvé chez les jésuites un bon parfum de candeur chrétienne; mais, une fois dans cette école de gaieté licencieuse et de volupté sans frein, pouvait-il vivre avec cette virginité du cœur qui préserve la jeunesse jusqu'au jour de la raison ?

Arouet ne fut point admis comme un poëte dans cette brillante compagnie. Il y prit les allures d'un grand seigneur. Que lui manquait-il pour cela ? Il avait de l'esprit, de la figure, de l'argent; il ne lui manquait qu'un nom : il prit le nom de Voltaire. Il osa être familier avec tout le monde, comptant déjà sur l'esprit qui sauve tout. Ainsi, dès son début dans le cercle des voluptueux, il dit au prince de Conti, qui lui avait lu des vers : « Monseigneur, vous serez un grand poëte; il faut que je vous fasse donner une pension par le roi. » Au milieu des dissipations mondaines, il ne perdait pas de vue l'horizon poétique. Il ébauchait la tragédie d'*Œdipe* et rimait une ode pour concourir devant l'Académie française. Au XVIIIe siècle, la tragédie et la pièce de concours étaient, pour ainsi dire, l'antichambre de la poésie; il fallait avant tout passer

par là. Voltaire, vous le devinez, n'obtint pas le prix de l'Académie : ce n'était point là un poëte taillé pour devenir lauréat; il avait trop de hardiesse dans l'esprit. Il faut dire que le sujet du concours était la décoration du chœur de Notre-Dame. Un sujet religieux et par-devant l'Académie! voilà pour Voltaire de quoi surprendre tout le monde aujourd'hui.

Cependant son père le crut perdu en apprenant qu'il faisait des vers et voyait bonne compagnie. Le pauvre homme était en même temps désolé par le jansénisme opiniâtre de son fils aîné. Il disait souvent : « J'ai pour fils deux fous, l'un en vers, l'autre en prose. » Il exila le fou en vers à La Haye, à l'ambassade française. L'ambassadeur, le marquis de Châteauneuf, ne se montra pas si facile à vivre que son cadet l'abbé de Châteauneuf. Il tenta de ramener Voltaire à la prose, mais le jeune poëte ne se laissa pas dompter; non-seulement il fit des vers, mais, ce qui était aggravant, il fit des vers amoureux. « Je n'espère plus rien de votre fils, écrivait l'ambassadeur à l'ancien notaire, le voilà fou deux fois : amoureux et poëte. » Voltaire s'était éperdument épris de Pimpette du Noyer, la seconde fille de cette trop célèbre aventurière qui vivait à La Haye de libelles et d'intrigues, qui s'y était réfugiée en protestante, mais pour y trouver la liberté de conduite plutôt que la liberté de conscience. L'ambassadeur défendit l'amour à Voltaire, le poëte persista; le marquis de Châteauneuf lui ordonna de retourner en France. Voltaire partit en essayant d'enlever Pimpette du Noyer; mais Mme du Noyer, qui comptait sur les beaux yeux de sa fille pour aller dans le monde, écrivit un libelle contre Voltaire et garda Pimpette à vue.

La renommée ne permet guère aux peintres de nous donner le portrait des poëtes avant que les ravages du

temps aient passé sur leur figure. La peinture nous représente Homère vieux, aveugle et mendiant ; depuis Homère jusqu'à Milton, voyons-nous dans la poétique galerie une seule tête dans la saveur de la jeunesse et dans la grâce de l'amour ? Tous les poëtes nous apparaissent couronnés de lauriers et de cyprès. N'aurions-nous pas bien du charme à les voir couronnés de roses de Syra et du myrte antique ? Les cheveux blancs sont vénérables, mais les cheveux blonds sont plus doux au cœur ; la vieillesse est noble et grave, mais la jeunesse est si belle en ses folies ! Comme a dit un moraliste contemporain, on ne connaît bien un homme d'autrefois que si on en possède au moins deux portraits. En pensant à Voltaire, la première image qui s'anime en notre mémoire est celle d'un poëte de quatre-vingts ans, affublé d'une perruque, armé d'un sourire diabolique et d'un regard flamboyant. C'est que le Voltaire des peintres et des sculpteurs était *le vieillard cacochyme chargé de quatre-vingts hivers*. Pourtant Voltaire, à vingt ans, vaut mieux que Voltaire à quatre-vingts ; il n'est pas couvert de gloire, mais il est bien plus glorieux, il est jeune ! D'ailleurs que lui manque-t-il pour appeler la gloire ? il a de l'esprit à faire peur, il est amoureux, il est poëte et il n'a pas encore fait la *Henriade !* Pour moi, mon plaisir a été bien vif quand, la première fois, j'ai découvert un portrait de Voltaire à vingt ans. Quelle grâce déjà savante ! quel esprit déjà moqueur ! Ce front renferme un monde ; mais cette bouche, avant de parler, a encore tant de baisers pour les Pimpettes ! Que ces cheveux blonds de l'insouciant amoureux de Mlle de Livry sont plus doux à voir que ce front qui sera tout à l'heure dépouillé par le génie ! Ceux qui connaissent le mieux leur Voltaire ne le connaissent pas jeune. Pour toute notre génération, Voltaire n'est que le patriarche de Ferney, semant à pleines

mains la raison et la vérité, le scandale et l'irréligion. Peindre ainsi Voltaire, n'est-ce pas peindre un homme dans une heure de souffrance, de colère ou d'égarement?

II

La célébrité accueillit Voltaire dès les premières années de sa jeunesse. On peut écrire sa vie en feuilletant les mémoires et les compilations du temps. Dès 1713, Voltaire, qui s'appelle encore Arouet, occupe trente pages dans les *Lettres galantes* de Mme du Noyer. D'abord, c'est une lettre de Paris dont je reproduis quelques lignes: « Ce qui m'étonne, c'est que vous n'ayez pas démêlé, parmi les personnes de la suite de M. le marquis de Châteauneuf, un jeune homme qui fait grand bruit par ses poésies; elles sont même fort recherchées, surtout par ceux qui aiment la satire, qui est le fort de ce nouveau poëte, dont je m'attendais bien que vous me parleriez, ne croyant pas qu'un homme d'esprit et un Français pût se dérober à votre connaissance. Celui-ci s'appelle Arouet: c'est le fils d'un trésorier de la chambre des comptes. »

A cette lettre, Mme du Noyer répond par celle-ci: « Votre M. Arouet ne m'a pas échappé, quoiqu'il n'ait fait que très-peu de séjour dans ce pays. La qualité de poëte convient très-bien avec celle d'amant dans laquelle M. Arouet a brillé en Hollande, et qui a causé son départ. Il s'était avisé d'en conter à une jeune personne de condition, qui avait une mère difficile à tromper, et que de pareille intrigue n'accommodait nullement; et ce fut sur les plaintes de cette mère qu'on jugea à propos de renvoyer notre amoureux d'où il était venu, et que, par prévision, on prit des mesures pour lui ôter les moyens de continuer à voir sa belle, mesures qu'il sut rendre vaines,

comme vous pourrez le voir par quatorze de ses lettres que je vous envoie : car, puisque l'on est si curieux de ses vers à Paris, on ne le sera peut-être pas moins de sa prose. Vous m'en direz votre sentiment. »

Suivent les quatorze lettres de Voltaire. C'est tout un roman, du moins un roman comme cela se passait il y a un siècle. Rendez-vous, déguisement, surprise, séparation, larmes, serments, rien n'y manque, pas même le coup de théâtre prévu. Dans ces lettres, Voltaire est bien de cet âge exalté où l'on voudrait acheter, aux dépens de toutes les peines d'Amadis, le plaisir de s'en plaindre avec autant d'éloquence. Dans la première lettre, le page du marquis de Châteauneuf est prisonnier d'amour. Sans doute, Mme du Noyer, pour rehausser l'éclat de sa vertu, a été se plaindre à l'ambassadeur des tentatives téméraires d'Arouet pour séduire sa fille. Comme Mme du Noyer est une méchante femme, et, qui pis est, une femme qui écrit, l'ambassadeur, craignant sa colère, s'est hâté de lui faire justice. Il a mis son page aux arrêts, en décidant qu'il retournerait en France sous peu de jours. Jusque-là le poëte n'était peut-être qu'amoureux à demi : un rêve, une fantaisie, un caprice, un de ces feux follets de l'amour qui annoncent le soleil levant; mais, à peine emprisonné, voilà Arouet éperdument amoureux de la belle Pimpette du Noyer. C'était à peine de l'amour, c'est déjà de la passion : le cœur bondit et les larmes coulent. Il demande à grands cris, pour charmer les ennuis de sa solitude, le portrait de sa maîtresse; que dis-je? le portrait! il demande sa maîtresse elle-même. Mais, comme il est gardé à vue, il ne sait à qui confier son message. Dans la seconde lettre, il s'écrie avec passion : « Je suis ici prisonnier au nom du roi; mais on est maître de m'ôter la vie, et non l'amour que j'ai pour vous! Oui, mon adorable maîtresse, je vous verrai ce soir, dussé-je porter

ma tête sur un échafaud! Gardez-vous de madame votre mère comme de l'ennemi le plus cruel que vous ayez; que dis-je? gardez-vous de tout le monde. Tenez-vous prête : dès que la lune paraîtra, je sortirai de l'hôtel incognito, je prendrai un carrosse, nous irons comme le vent à Schevelin; j'apporterai de l'encre et du papier, nous ferons nos lettres; mais, si vous m'aimez, consolez-vous; rappelez toute votre présence d'esprit; contraignez-vous devant madame votre mère; tâchez d'avoir votre portrait, et comptez que l'apprêt des plus grands supplices ne m'empêchera pas de vous servir. Non, rien n'est capable de me détacher de vous. Tenez-vous prête dès quatre heures, je vous attendrai proche de votre rue. Adieu, il n'est rien à quoi je ne m'expose pour vous. Adieu, mon cher cœur. »

Dans les lettres suivantes, Voltaire, qui s'est jusque-là montré timide, s'enhardit en amoureux de bonne lignée, qui a entendu le duc de Richelieu parler de ses hauts faits. Ce n'est point assez d'avoir vu Pimpette au clair de la lune, il veut la voir à minuit : « Vous ne pouvez pas venir ici; il m'est impossible d'aller en plein jour chez vous; je sortirai par une fenêtre à minuit, si tu as quelque endroit où je puisse te voir, si tu peux à cette heure quitter le lit de ta mère. Mande-moi si tu viendras à ta porte cette nuit; j'ai des choses d'une conséquence extrême à vous dire. Adieu, mon aimable maîtresse. » Ce n'est point encore assez d'avoir vu ou plutôt d'avoir appuyé sur son cœur le front rougissant de Pimpette; Arouet rêve qu'il lui serait bien plus doux encore d'attirer sa maîtresse dans l'hôtel où il est prisonnier. Vous voyez que le roman se complique; en effet, voici le chapitre des déguisements : « Si vous voulez changer nos malheurs en plaisirs, il ne tiendra qu'à vous. Envoyez Lisbette sur les trois heures; je la chargerai pour vous

d'un paquet qui contiendra des habillements d'homme; vous vous accommoderez chez elle; et, si vous avez assez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre prisonnier qui vous adore, vous vous donnerez la peine de venir sur la brune à l'hôtel. A quelle cruelle extrémité sommes-nous réduits, ma chère! Est-ce à vous à me venir trouver? Voilà cependant l'unique moyen de nous voir. Vous m'aimez; ainsi j'espère vous voir aujourd'hui dans mon petit appartement. Le bonheur d'être votre esclave me fera oublier que je suis prisonnier du roi. Comme on connaît mes habits et que par conséquent on pourrait vous reconnaître, je vous enverrai un manteau qui cachera votre justaucorps et votre visage. Mon cher cœur, songez que ces circonstances-ci sont bien critiques. »

Pimpette, pour le moins aussi romanesque, sinon aussi amoureuse que son amant, se hasarda à ce curieux déguisement, sur quoi le lendemain cette lettre de Voltaire : « Je ne sais si je dois vous appeler monsieur ou mademoiselle. Si vous êtes adorable en cornette, ma foi vous êtes un aimable cavalier, et notre portier, qui n'est point amoureux de vous, vous a trouvé un très-joli garçon. La première fois que vous viendrez, il vous recevra à merveille. Vous aviez pourtant la mine aussi terrible qu'aimable, et je crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue, afin qu'il ne vous manquât plus rien d'un jeune homme. Après tout, tout jeune homme que vous êtes, vous êtes sage comme une fille.

Je vous ai vu, belle que j'aime,
En cavalier déguisé dans ce jour;
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour et vous, vous êtes du même âge,
Et Vénus a moins de beauté;
Mais malgré ce double avantage,

J'ai reconnu bientôt la vérité :
Pimpette, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

« Il n'est point de dieu qui ne dût vous prendre pour modèle. On compte nous surprendre ce soir; mais ce que l'amour garde est bien gardé : je sauterai par les fenêtres, c'est le chemin des amants, et je viendrai sur la brune à la porte de madame votre mère. »

Cette entrevue fut découverte : au lieu de deux gardes, Voltaire en eut quatre. De son côté, Mme du Noyer mit Pimpette sous clef; mais, en dépit de tous les geôliers du monde, des amoureux de bonne volonté ne parviennent-ils pas à se voir? Arouet et Pimpette eussent trompé l'univers. Ils se revirent encore, mais ce fut pour la dernière fois. A La Haye, des rendez-vous nocturnes ne sont pas si doux qu'à Venise ou à Séville : Pimpette s'enrhuma; bon gré mal gré il lui fallut rester au lit. Voltaire n'avait plus que deux jours à passer en Hollande, il écrivit lettre sur lettre; mais il lui fallut partir sans dire adieu à sa divine Pimpette. Le lundi au soir, 16 décembre 1713, il écrivit avant de monter en voiture : « Adieu, mon adorable : si on pouvait écrire des baisers, je vous en enverrais une infinité par le courrier; au lieu de vous baiser les mains, je baise vos précieuses lettres où je lis ma félicité. » Trois jours après, il écrivait du fond d'un yacht qui le conduisait de Rotterdam à Gand : « Nous avons un beau temps et un bon vent, et par-dessus cela de bon vin, de bons pâtés, de bons jambons et de bons lits. Nous ne sommes que nous deux, M. de M*** et moi, dans un grand yacht; il s'occupe à écrire, à manger, à boire et à dormir, et moi à penser à vous; je ne vois pas et je vous jure que je ne m'aperçois pas que je suis dans la compagnie d'un bon pâté et d'un homme d'esprit. Ma chère Pimpette me manque; mais je me flatte qu'elle ne me

manquera pas toujours, puisque je ne voyage que pour vous faire voyager vous-même. »

Dans la lettre suivante, Voltaire raconte son arrivée à Paris, où il débarqua la veille de Noël : « A peine suis-je arrivé à Paris, que j'ai appris que M. L*** avait écrit à mon père contre moi une lettre sanglante; qu'il lui avait envoyé les lettres que madame votre mère lui avait écrites, et qu'enfin mon père a une lettre de cachet pour me faire enfermer. Je n'ose me montrer; j'ai fait parler à mon père; tout ce qu'on a pu obtenir de lui a été de me faire embarquer pour les îles; mais on n'a pu le faire changer de résolution sur son testament qu'il a fait, dans lequel il me déshérite. Ce n'est pas tout : depuis plus de trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles; je ne sais si vous vivez et si vous ne vivez point bien malheureusement; je crains que vous ne m'ayez écrit à l'adresse de mon père, et que votre lettre n'ait été ouverte par lui. »

Voltaire caressa beaucoup ses amis les jésuites pour les déterminer à enlever sa maîtresse à la religion protestante, c'est-à-dire à l'arracher de la Hollande pour le bon plaisir du poëte amoureux. Il dressa si bien ses batteries, il mit si à propos tout son monde en campagne, qu'il s'en fallut de bien peu que ce dessein tout catholique ne réussît. Il continue à écrire : « Si vous avez assez d'inhumanité pour me faire perdre le fruit de tous mes malheurs et pour vous obstiner à rester en Hollande, je vous promets bien sûrement que je me tuerai à la première nouvelle que j'en aurai. Je me suis mis, perdant la tête, en pension chez un procureur, afin d'apprendre le métier de robin auquel mon père me destine; me voilà fixé à Paris pour longtemps; vous n'avez qu'un moyen pour y venir, car est-il possible que j'y vive sans vous? L'évêque d'Évreux, en Normandie, est votre cousin; écrivez-lui, insistez surtout sur l'article de la religion; dites-lui que

le roi souhaite la conversion des huguenots, et que, étant ministre du Seigneur et votre parent, il doit, par toutes sortes de raisons, favoriser votre retour. Écrivez-moi à M. de Saint-Fort, chez M. Alain, procureur au Châtelet, près les degrés de la place Maubert. »

Enfin nous arrivons à la catastrophe. Vous croyez peut-être que Pimpette se convertit à la religion catholique pour les beaux yeux d'Arouet? Hélas! Pimpette était femme; Arouet était loin : le dirai-je? elle trouva plus simple de s'en faire conter par un autre. Ce n'était point le poëte que la belle avait aimé, c'était le page de l'ambassadeur de France; or, le page qui succéda à Voltaire chez le marquis de Châteauneuf lui succéda dans le cœur de Pimpette. La pauvre Mme du Noyer eut bientôt à enregistrer parmi ses *Lettres galantes* celles de cet autre page à sa fille.

III

Mais Voltaire n'avait pas seulement l'amour en tête; il lui fallait désarmer son père, outré comme un père de roman. Il ne l'avait pas vu depuis son retour. Soit pour l'apaiser, soit de bonne foi, il lui fit dire que, voulant partir pour l'Amérique, il demandait pour toute grâce qu'il lui fût permis d'embrasser les genoux paternels. M. Arouet pardonna avec attendrissement. « Mais vous suivrez le chemin qu'ont suivi vos ancêtres; de ce pas vous allez prendre place chez Me Alain. » C'était un procureur de la rue Perdue. Le croira-t-on? Voltaire, déjà surnommé le familier des princes, se laissa installer dans cette boutique de mauvais style. Il y trouva un ami, Thiriot, non pas un ami du jour et du lendemain, mais un ami de toute la vie. Voltaire, heureusement, ne s'étiola pas dans le grimoire du procureur. Il passa de là, en com-

pagnie de M. de Caumartin, autre ami de son père, au château de Saint-Ange, où il devait faire choix d'un état. Au château de Saint-Ange, il trouva un vieillard passionné pour Henri IV, qui lui inspira l'idée et même les idées de la *Henriade*. Il revint donc à Paris plus poëte que jamais.

Une mésaventure le poussa plus avant dans la poésie : on le conduisit un jour à la Bastille sans lui dire pourquoi. Or, que faire à la Bastille, si ce n'est des vers ? Tout conspirait contre ce pauvre M. Arouet, qui voulait à toute force que l'esprit de son fils se tournât vers l'esprit des lois. Voltaire avait été mis à la Bastille pour une satire qui n'était pas de lui : *J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans*. Il se consola de cette injustice en chantant les amours et les conquêtes de Henri IV. A la Bastille, il commença la *Henriade*, à la Bastille il termina *Œdipe*. Le duc d'Orléans lui rendit bientôt la liberté. Le marquis de Nocé, le célèbre roué, amena Voltaire au Palais-Royal, à la sortie de la Bastille, pour le présenter au prince. En attendant son tour d'être introduit, Voltaire s'impatientait : un orage des plus bruyants vint à éclater ; le poëte, levant les yeux au ciel, s'écria devant une foule de personnages : « Quand ce serait un régent qui gouvernerait là-haut, les choses n'iraient pas plus mal. » Le marquis de Nocé raconta le mot en présentant Voltaire : « Monseigneur, voici le jeune Arouet que vous venez de tirer de la Bastille et que vous allez y renvoyer. » Le marquis savait bien à qui il parlait. Le régent se mit à rire aux éclats et offrit une gratification, sur quoi Voltaire lui dit : « Je remercie Votre Altesse Royale de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. »

Il présenta *Œdipe* à la Comédie-Française. Grâce à de hautes protections, cette tragédie fut jouée ; grâce au ta-

lent et à la jeunesse du poëte, elle eut un vif succès. M. Arouet tout en larmes, au sortir d'une représentation, permit enfin à son fils d'être poëte; mieux vaut tard que jamais. Déjà Voltaire s'habituait à rire de tout, même de sa gloire; ainsi à une représentation il parut sur le théâtre, portant la queue du grand prêtre. La maréchale de Villars demanda quel était ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce. Apprenant que c'était l'auteur lui-même, elle l'appela dans sa loge et lui donna sa main à baiser. « Voilà, dit le duc de Richelieu à Voltaire en le présentant, deux beaux yeux auxquels vous avez fait répandre bien des larmes. — Ils s'en vengeront sur d'autres, » répondit Voltaire. Les beaux yeux se vengèrent sur lui. Il prit l'amour au sérieux, c'était la seconde fois qu'il aimait; mais Pimpette du Noyer avait à peine passé dans son cœur : il n'avait pas eu le temps de soupirer, il ne prit pas le temps de regretter. Les choses ne se passèrent pas ainsi avec la belle maréchale : il espéra toujours. On daigna accueillir ses rimes et ses soupirs, mais ce fut tout. Cependant il avait vingt-quatre ans, il était déjà célèbre; un portrait de Largillière nous le représente plein de grâce et d'esprit : bouche moqueuse, profil distingué, airs de gentilhomme, front lumineux, main fine ornée d'une fine manchette. En vérité, la maréchale était bien vertueuse : résister à Voltaire, et sous la Régence! Pendant plus d'une année, Voltaire ne vécut que pour elle. « Elle m'a fait perdre bien du temps, » disait-il plus tard. C'était de l'ingratitude. Aimer, quand on a vingt-quatre ans, est-ce du temps perdu?

Il continuait à vivre parmi les grands seigneurs. Son intimité avec quelques ennemis du régent, entre autres le duc de Richelieu et le baron de Gortz, l'avait fait exiler de Paris. Il y revint avec une tragédie, *Artémire*, qui tomba ou à peu près. Cela devait être : à Paris, c'est le

flux et le reflux. Il se laissa consoler par Mlle Lecouvreur, ce modèle des grandes comédiennes. Il voulut aimer encore sur un autre théâtre : il accompagna Mme de Rupelmonde en Hollande. A son passage à Bruxelles, il visita J.-B. Rousseau. Ils s'embrassèrent comme des frères en poésie ; mais, par malheur pour l'amitié, ils se lurent des vers. J.-B. Rousseau commença. Voltaire, après avoir entendu son *Ode à la Postérité*, dit en souriant : « Mon ami, voilà une lettre qui n'arrivera pas à son adresse. » Et, disant cela, il prit un manuscrit et lut au poëte exilé une épître à Mme de Rupelmonde. J.-B. Rousseau, qui se réfugiait alors dans la dévotion, accusa Voltaire d'impiété. Là-dessus ils se séparèrent ennemis, en prose et en vers, jusqu'à la mort.

On voit que la vie de Voltaire est toute semée de saillies. Je cherche à les fuir, mais en vain, car elles marquent chaque pas qu'il a fait. L'esprit a, pour ainsi dire, jalonné son chemin. L'esprit, quel qu'il soit, même celui de Voltaire, fatigue quand il tient trop de place. J'aime l'esprit qui arme la raison, mais j'aime aussi l'esprit du cœur. Qui n'aimerait à voir cette jeunesse de Voltaire attendrie et rêveuse çà et là ? N'a-t-il donc jamais vu le ciel avec une pensée pieuse ? La nature ne lui a-t-elle jamais montré un pan de sa robe ? Sa maîtresse, n'importe laquelle, n'a-t-elle jamais répandu une larme dans son sourire ? Mais il faut pardonner à Voltaire cet esprit qui l'a envahi de la tête au cœur : célèbre à vingt ans, qu'avait-il, sinon son esprit, pour combattre des ennemis sans nombre ? Vous savez qu'il fut toujours, sur le champ de bataille de la pensée, à peu près seul de son parti. On ne se défend pas avec son cœur.

IV

Voltaire, voulant publier la *Henriade*, rassembla chez le président de Maisons un cercle de curieux littéraires choisis dans le grand monde. On lui fut sévère à ce point qu'il perdit patience et jeta au feu son manuscrit. Il en coûta au président Hénault une belle paire de manchettes pour sauver le poëme des flammes. Le poëte se résigna à revoir son manuscrit. Pendant qu'il y retouchait d'une main plus sûre, l'abbé Desfontaines, on ne sait sur quelle copie, fit imprimer le poëme sous le titre de *la Ligue*. L'abbé affamé ne s'était pas contenté de toucher un salaire de deux imprimeurs; il avait osé ajouter des vers de sa façon. Le poëme parut avec éclat; tout défiguré qu'il fût, il valut tant d'éloges à Voltaire, que le poëte pardonna à l'abbé. Voltaire à son tour voulut faire imprimer son œuvre : mais les prêtres, lui reprochant d'avoir embelli et ranimé les erreurs du semi-pélagianisme, se mirent en campagne pour que le privilége d'imprimer lui fût refusé. Pour déjouer ces cabales, Voltaire dédia son poëme au roi, mais le roi ne voulut point de la dédicace. Dès ce jour la guerre fut déclarée.

Jusque-là Voltaire n'avait été irréligieux qu'à la façon aimable et insouciante de ses maîtres, l'abbé de Châteauneuf et l'abbé de Chaulieu. Il ne se contenta plus de rire avec esprit des hypocrites, il se mit à rire avec colère : « Quoi! s'écria-t-il, me voilà destiné à combattre des honnêtes gens qui comptent parmi eux l'abbé Desfontaines! » On voit d'où part la vraie lutte. L'abbé Desfontaines, délivré de prison par Voltaire, tailla sa plume contre lui pour la défense de l'Église. Voltaire pouvait-il se taire? Avec le meilleur souvenir pour les jésuites,

Voltaire pouvait-il s'humilier devant la majesté de l'abbé Desfontaines, leur représentant? La lutte devait s'engager sur d'autres champs de bataille. Le poëte devait-il s'incliner devant la gloire du régent qui l'avait récompensé pour une saillie, ou devant la puissance du roi qui avait refusé sa dédicace? Voltaire sera donc en lutte contre l'Église et contre la cour. Il reste une troisième puissance qui le protége et qui va peut-être comprimer ses élans vers la liberté. Mais non, la noblesse elle-même va perdre Voltaire. Voyez :

Un jour, à dîner chez le duc de Sully, il se mit à combattre sans façon, selon sa coutume, une opinion du chevalier de Rohan-Chabot. Comme l'esprit et la raison étaient du côté de Voltaire, le chevalier dit d'un ton fier et dédaigneux : « Quel est donc ce jeune homme qui parle si haut? — C'est, répondit le poëte, un homme qui ne traîne pas un grand nom. Je suis le premier du mien, vous êtes le dernier du vôtre. » Le surlendemain, Voltaire dînant encore chez le duc de Sully, on vient l'avertir qu'il est attendu à la porte de l'hôtel. Il y va. Un homme qu'il ne connaît pas l'appelle du fond de sa voiture; il s'avance ; l'inconnu le saisit par le devant de l'habit; au même instant un valet le frappe de cinq à six coups de bâton, après quoi le chevalier de Rohan-Chabot, posté à quelques pas de là, s'écrie : *C'est assez!* Ce mot n'était-il pas l'injure la plus sanglante? Voltaire, indigné, rentre à l'hôtel, raconte sa fatale aventure et supplie le duc de Sully d'être de moitié dans sa vengeance. Le duc s'y refuse. « Eh bien! dit Voltaire, que l'outrage retombe sur vous! » Là-dessus, il va droit chez lui et biffe de la *Henriade* le nom de Sully. Sachant bien que les tribunaux ne voudraient pas venger un poëte contre un homme de cour, il jura de se faire justice lui-même. Il s'enferma et apprit à la fois l'escrime pour se battre, et l'anglais pour

vivre hors de France après le duel. C'était là le dessein d'un homme de tête et d'un homme de cœur. Une fois qu'il sut tenir l'épée, il défia son déloyal ennemi dans des termes si méprisants, que le chevalier n'osa point refuser le combat. Ils convinrent de se battre le lendemain; mais, dans l'intervalle, la famille du chevalier montra au premier ministre un quatrain du poëte où il y avait à la fois une épigramme contre Son Excellence et une déclaration d'amour à sa maîtresse. Voltaire fut durant la nuit conduit à la Bastille. On prendrait à moins du goût pour la démocratie. Ainsi, à trente ans, Voltaire se trouvait seul, sans amis, sans défenseurs, sans argent, emprisonné en attendant l'exil, seul contre la cour qui n'était rien, contre la noblesse qui était peu de chose, contre les jésuites qui étaient tout! Un esprit lâche et sans force eût demandé grâce et se fût converti. Voltaire se laissa punir pour avoir le droit de se venger.

Après six mois de Bastille, il lui fut permis de sortir, mais par la porte de l'exil. Il alla en Angleterre, « le pays de la liberté de penser et d'écrire. » A peine à Londres, le souvenir de l'outrage le força de venir en secret à Paris dans l'espoir de rencontrer enfin face à face son adversaire. Près d'être découvert, il repartit pour Londres sans être vengé. « Du moins la gloire me vengera : ce nom qu'il a voulu avilir ira éternellement briller en face du sien. »

En Angleterre, Voltaire se laissa aller à la philosophie de Shaftesbury, rimée par Pope et commentée par Bolingbroke. Voltaire n'avait encore été irréligieux que par saillies; il s'était moqué des mystères du catholicisme avec l'esprit et l'insouciance des épicuriens du Temple. En Angleterre, dans l'école fondée par Newton, il rechercha la vérité, il recueillit toutes les armes qu'il brisa plus tard contre l'Église. De Londres, il vit son pays es-

clave des préjugés, le peuple esclave des nobles, les nobles esclaves des courtisans, les courtisans esclaves de la maîtresse du roi, le roi et sa maîtresse esclaves des jésuites. « Il jura, dit Condorcet, de se rendre, par les seules forces de son génie, le bienfaiteur de tout un peuple en l'arrachant à ses erreurs. » Condorcet ennoblit le dessein de Voltaire, qui était avant tout soucieux de se venger au nom de la vérité, coûte que coûte à la vérité.

Comme distraction à ses études philosophiques, il publia la *Henriade*, sans le secours de l'abbé Desfontaines. Cette édition, d'un prix exagéré, commença la fortune de Voltaire. Toute la cour d'Angleterre avait souscrit, sans doute pour la dédicace à la reine. « Il est dans ma destinée, comme dans celle de mon héros, d'être protégé par une reine d'Angleterre. » Voltaire passa trois années à Londres; il y étudia les poëtes et les philosophes, y conçut la tragédie de *Brutus*, y esquissa les *Lettres anglaises* et y nota l'*Histoire de Charles XII*, sur le récit d'un serviteur de ce monarque aventureux. Il revint en France en secret, mais résolu de retourner à la Bastille plutôt que de ne pas revoir son pays. Il se cacha dans un faubourg éloigné, vit quelques amis fidèles, et se mit en œuvre de devenir riche pour devenir fort. Quand un poëte poursuit la fortune, il n'est pas plus rebuté que le premier venu. La fortune aime autant les gens d'esprit que les sots. Voltaire, en moins de trois ans, devint six fois millionnaire. Il faut dire qu'il fut hardi et heureux; il commença par aventurer le produit de l'édition de la *Henriade* dans la loterie que le contrôleur général avait établie pour liquider les dettes de la ville; c'était la rouge et la noire : Voltaire quadrupla ses écus. Ce n'était point assez pour un homme de sa trempe. Il risqua encore tout ce qu'il avait dans le commerce de Cadix et dans les blés de Barbarie; enfin, pour dernière opération financière,

il prit un intérêt dans les vivres de l'armée d'Italie ; après quoi il réunit ses millions et les plaça tant bien que mal. Il eut jusqu'à quatre cent mille livres de revenu ; et, quoique mal payé en maint endroit, après avoir beaucoup perdu, bâti une ville, donné d'une main royale, et dépensé d'une main souvent prodigue, il avait encore à la fin de sa vie plus de deux cent mille livres de rente, tant perpétuelles que viagères. Vous voyez que le poëte ne bâtit pas seulement des châteaux en Espagne. Si quelques-uns meurent de misère, quelques autres meurent vingt fois trop riches. En face de Malfilâtre, de Gilbert et de Jean-Jacques, qui ont vécu d'aumônes, ne voyez-vous pas passer Fontenelle avec ses quatre-vingt mille livres de revenu, Gentil-Bernard avec plus de la moitié, Voltaire plus du double ? Et remarquez que dans ce noble métier il n'y a pas une banqueroute à enregistrer.

V

Voltaire commençait à vivre à Paris sans inquiétude quand mourut Mlle Lecouvreur, qu'il avait aimée passionnément. Comme la sépulture était refusée à cette illustre comédienne, le poëte indigné fit à ce propos cette célèbre élégie où respire toute la hardiesse anglaise. Les prêtres, qui n'avaient plus, de par les parlements, que les comédiens à excommunier, se remirent en campagne contre Voltaire, « irrités, dit Condorcet, qu'un poëte osât leur disputer la moitié de leur empire. » Voltaire, ne voulant pas retourner une troisième fois à la Bastille, se réfugia à Rouen sous le nom et dans l'équipage d'un seigneur anglais. Il fit imprimer en secret l'*Histoire de Charles XII* et les *Lettres anglaises*. Quand l'orage fut dissipé, il rentra à Paris, décidé à tenter encore les victoi-

res périlleuses du théâtre, espérant que les spectateurs, une fois de son parti, le défendraient contre le fanatisme. Il fit jouer *Brutus* sans trop d'obstacles. On ne comprit qu'à moitié qu'il se faisait la sauvegarde des droits du peuple; la pièce n'eut qu'un demi-succès, malgré la seconde scène et malgré le cinquième acte. Après la représentation, Fontenelle dit à Voltaire : « Je ne vous crois point propre à la tragédie; votre style est trop fort, trop pompeux, trop brillant. — Je vais de ce pas relire vos pastorales, » répondit Voltaire.

Il avait presque achevé *la Mort de César*; mais il n'osait risquer sur le théâtre une tragédie en trois actes et sans femmes. Il fit jouer *Ériphile*, qui tomba sans bruit. En homme qui reprend courage dans la défaite, Voltaire s'enferma, saisit le sujet de *Zaïre*, acheva la tragédie en dix-huit jours et la fit représenter dans la saison. Elle fut accueillie avec un enthousiasme éclatant; le succès devint prodigieux; il fut décidé que c'était « à jamais la tragédie des âmes pures et des cœurs tendres. » Il ne se donna pas le temps de jouir de son succès; il fit représenter coup sur coup deux autres tragédies, qui tombèrent l'une sur l'autre sous deux saillies du parterre. On sait que *Marianne* n'a pu continuer après cette observation toute simple d'un spectateur : « La reine boit! » On sait aussi qu'*Adélaïde Duguesclin* eut le même sort, grâce à cette réponse du parterre à un mot de Vendôme : « Es-tu content, Coucy? — *Couci-couci.* » Toute la salle donna raison au mauvais plaisant.

Voltaire menait une vie très-agitée; il ne savourait qu'à demi les ivresses du triomphe, il oubliait bien vite les ennuis de la chute. Il avait repris goût au grand monde; fêté partout, surtout chez les femmes, il passait ses plus belles heures à recevoir des compliments et à en faire. Ne croyez pas qu'il veillât alors devant la lampe

inspiratrice ; il veillait pour souper et pour jouer au pharaon, où il perdait galamment jusqu'à douze mille livres par soirée.

En rêvant le matin sur son oreiller, il bâtit le *Temple du Goût*. Comme il se permettait, selon sa coutume, d'avoir raison dans son jugement sur les poëtes des deux siècles, il souleva contre lui des haines littéraires sans nombre : car en littérature, comme en toutes choses, il y a toujours un parti qui tient à avoir tort. La petite tempête soufflée par les beaux esprits devint si violente, que Voltaire, le croirait-on ? fut menacé d'une lettre de cachet s'il ne s'exilait pas de bonne volonté. Il comprit alors mieux que jamais ces paroles du Normand Fontenelle : « Si j'avais les mains pleines de vérités, je me garderais bien de les ouvrir. » Il se sauva près du Palais-Royal, chez une amie qui voulut bien le cacher dans son alcôve et dans sa vertu.

Des orages de toute sortes vinrent fondre sur lui. Un libraire infidèle répandit une édition des *Lettres anglaises* devenues *Lettres philosophiques*. Voltaire prit la fuite pendant que son livre, condamné à sa place, était brûlé par la main du bourreau. On était au beau temps des fureurs religieuses ; les miracles étaient revenus avec le diacre Paris et le R. P. Girard ; on se faisait crucifier pour l'amour de Dieu, comme si Dieu pouvait accueillir cette parodie impie d'un divin mystère. « Je reviendrai bientôt à Paris, avait dit Voltaire en partant, car les jésuites jouent de leur reste. » Il revint bientôt, en effet, et, s'enhardissant peu à peu, il laissa imprimer l'*Épître à Uranie*. Nouvelle bourrasque, nouvelle lettre de cachet ; ce que voyant, Voltaire déclara que l'épître était de l'abbé de Chaulieu, qui venait de mourir à propos. Du reste, cette épître ne faisait pas de tort à l'abbé de Chaulieu, ni comme poëte ni comme chrétien. A peine Voltaire respi-

rait-il, que, dans son ardeur de combattre, et voulant tourner ailleurs ses armes, il publia *la Mort de César*. Cette fois, sa publication fut mise à l'index de par la cour. Il persuada aux courtisans, devenus ses amis pour la plupart, que la pièce n'était pas le moins du monde républicaine; la cour, sollicitée, ferma les yeux.

Quand Voltaire ne combattait pas avec la plume, il combattait avec la parole. Accueilli et recherché par les hommes d'État et par les grands seigneurs, par curiosité et par crainte, sinon par curiosité et par admiration, il gardait presque toujours son franc parler. Un jour, chez le garde des sceaux, on parlait d'un homme arrêté pour avoir fabriqué une lettre de cachet. Voltaire demanda ce qu'on faisait à ces faussaires d'un nouveau genre. « On les pend. — C'est toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en signent de vraies. »

Voltaire, ennuyé de vivre toujours à la porte de la Bastille ou sur le chemin de l'exil, fatigué du jeu où il perdait beaucoup d'argent, dégoûté de la plupart des cercles frivoles où il entendait trop parler du génie de Crébillon et de l'esprit de Fontenelle, résolut de se retirer du monde, non pas comme saint Antoine, mais comme un poëte bien inspiré : il se retira dans un château avec une belle maîtresse, décidé à vivre comme Adam après le péché, c'est-à-dire à mordre, dans les solitudes, au fruit de la science et au fruit de l'amour, l'amertume de l'un faisant passer l'amertume de l'autre.

VI

Mme du Châtelet était, au XVIIIe siècle, la femme libre par excellence; comme certaines dames de notre temps, elle s'était affranchie des devoirs du mariage; mais les

maris d'alors étaient plus faciles à vivre que ceux d'aujourd'hui. M. le marquis du Châtelet vivait en communauté avec la marquise du Châtelet et M. de Voltaire, son amant. Pourquoi Voltaire aimait-il Mme du Châtelet? C'était moins une amoureuse qu'une femme savante. Elle était obligée, sur la table de l'amour, de conter un conte, quand le rôti manquait. Or, le rôti manquait toujours. Voltaire et Mme du Châtelet étaient deux natures inquiètes et turbulentes, toujours près de prendre feu, toujours armées pour la controverse, toujours ardentes pour le bruit et pour l'éclat. Mme du Châtelet n'était pas meilleure catholique que Voltaire; elle avait gaillardement inscrit sur son blason cette sentence profane du poëte : *Puisque le bonheur est le but, qui l'attrape a fait son salut.* Comme Voltaire, elle avait la passion des sciences et des petits soupers, des beaux-arts et du jeu, de la philosophie et de la parure. Ils se virent, ils s'aimèrent. M. du Châtelet ne s'en plaignit pas : c'était un autre philosophe.

Ils se retirèrent donc tous les trois au château de Cirey, sur les confins de la Champagne et de la Lorraine. Ne croyez pas qu'ils passèrent leur temps, comme des poëtes ou comme des amants, à roucouler des élégies ou des madrigaux sous les vertes arcades du parc. Cirey ne fut pas tout à fait le paradis terrestre, comme l'appelait Voltaire. « J'ai le bonheur d'être dans un paradis terrestre où il y a une Ève et où je n'ai pas le désavantage d'être Adam. » Mme du Châtelet, qui déjà savait le latin, se mit à apprendre trois ou quatre langues vivantes. Elle traduisit Newton, analysa Leibnitz et concourut pour le prix de l'Académie des sciences. Voltaire ne voulut pas rester en arrière; il se fit savant, presque aussi savant que sa maîtresse. L'Académie des sciences avait proposé pour sujet de prix la nature et la propagation du feu. Voltaire et Mme du Châtelet voulurent être du concours;

ils furent vaincus par Euler; mais leurs pièces furent insérées dans le recueil des prix. Ils reparurent bientôt devant l'Académie comme adversaires dans la dispute sur la mesure des forces vives. Voltaire défendait Newton contre Leibnitz, Mme du Châtelet Leibnitz contre Newton. L'Académie donna raison à Voltaire, mais Voltaire donna raison à Mme du Châtelet.

N'est-ce pas un spectacle curieux et triste que ces deux amants, ne trouvant rien de plus beau que de se disputer sur des points de physique et de métaphysique, quand le ciel leur souriait et leur parlait d'amour par la voix des roses et des oiseaux, dans un château qui était presque un jardin d'Armide? Leur amour n'avait rien du charme pastoral : tendre çà et là, il était le plus souvent plein de bourrasques; dans leur jalousie ou leur colère, ils allaient, le dirai-je? jusqu'à se battre.... comme se battent les amants. Voltaire, tout Voltaire qu'il fût, finissait toujours par succomber; la bourrasque passée, les amants pleuraient comme des enfants taquins. M. du Châtelet survenait et les raccommodait avec effusion. Un jour que Mme du Châtelet cachait ses larmes, il lui dit : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que Voltaire nous trompe. »

A Cirey, Voltaire se fatigua un peu de l'amour et de la science; il revint aux lettres avec plus d'ardeur. *Alzire*, *Zulime*, *Mahomet*, *Mérope* et *l'Enfant Prodigue* sont les fruits de sa retraite. Ce fut aussi à Cirey qu'il acheva les *Discours sur l'Homme* et la *Pucelle*. Sa retraite, du reste, n'était rien moins que calme et silencieuse : car, outre les colères charmantes de Mme du Châtelet, il avait à subir des persécutions sans nombre. Cirey ne le mettait pas toujours à l'abri de ses ennemis. Il fut contraint de passer dans les Pays-Bas à deux reprises. La persécution avait fini par lui complaire; on l'avait habitué à la lutte et au bruit. De là ses pamphlets contre ses ennemis et contre

lui-même; de là ses lettres sans nombre répandues partout, soit pour attaquer, soit pour se défendre. L'ennemi que Voltaire redoutait le plus, c'était l'oubli.

Alors, son voyage habituel était de Cirey en Flandre. « La nymphe de Cirey, » la blonde Émilie, cette Ève savante dont les yeux bleus versaient tant d'ardeur au cœur de Voltaire, allait plaider, armée de requêtes, compulsions et contredits, devant la justice de Bruxelles sur un testament de M. Trichâteau, son oncle. La justice de Bruxelles fut sept ou huit ans à examiner les pièces ; il fallut donc, durant sept ou huit ans, passer de l'amour ou de la philosophie aux ennuis d'un procès ruineux. Voilà pourquoi Voltaire resta si longtemps en Flandre. Il s'était résigné de bonne grâce pour sa maîtresse. Cependant il dit quelque part qu'il est un peu triste de passer le déclin de sa jeunesse à plaider sur le testament de M. Trichâteau. Du reste, il ne perdait pas son temps à Bruxelles : Mme du Châtelet était souvent en voyage. Ils allaient souvent ensemble apprendre aux grands seigneurs flamands les folies du monde parisien, les jeux, les soupers, les fêtes. Voltaire a laissé le souvenir d'une fête par lui donnée à la marquise du Châtelet, à la princesse de Chimay et à la duchesse d'Aremberg. Il donna cette fête non pas comme un poëte qui fait des bouquets et des feux d'artifice en vers. « Voyez comme je tranchai du grand seigneur, s'écrie-t-il : je ne servis pas un seul vers de ma façon. »

A Bruxelles, il répara, sur la tombe de Jean-Baptiste Rousseau, ses injustices envers lui. Dans une lettre au libraire du poëte exilé, il déclara, tout en souscrivant à ses œuvres, qu'il regrettait de n'avoir pu se réconcilier avec un homme digne d'être aimé. Ce fut de Bruxelles qu'il envoya une écritoire au roi de Prusse, avec ces mots : « C'est Soliman qui envoie un sabre à Scanderberg. »

Il alla plusieurs fois à la Haye pour ses livres. La Hollande de Rembrandt n'a eu pour lui nulle saveur et nul souvenir. La prairie de Paul Potter, le bouquet de bois de Ruysdaël et le gué de Berghem ne l'ont pas arrêté rêvant et charmé. Il écrit à Maupertuis : « Quand nous partîmes tous deux de Clèves, et que vous prîtes à droite et moi à gauche, je crus être au jugement dernier, où Dieu sépare ses élus des damnés. *Divus Fredericus* vous dit : « Asseyez-vous à ma droite dans le paradis de Ber-« lin ; » et à moi : « Allez, maudit, en Hollande ! » Je suis donc dans cet enfer flegmatique, loin du feu divin où vous êtes. Pour Dieu ! faites-moi la charité de quelques étincelles dans les eaux croupissantes où je snis morfondu ! »

Il n'était jamais longtemps sans venir, dans « la grande capitale des Bagatelles, assister au brigandage littéraire. » Paris le fatiguait bientôt. « Ce tourbillon du monde est cent fois plus pernicieux que ceux de Descartes. » Cependant, à Paris, il recherchait toujours la solitude, tantôt comme poëte, tantôt comme proscrit. Ainsi, quand Émilie planait à l'hôtel de Richelieu, il s'isolait rue Cloche-perche, à l'hôtel de Brie.

Dirai-je que Voltaire, après avoir déclaré lui-même qu'il était le rival d'Homère et de Sophocle, consentit en 1746 à frapper, pour la troisième fois, à la porte de l'Académie, pour remplacer le président Bouhier? Les ovations mondaines l'assaillirent durant quelques mois. Après la représentation de *Mérope*, il fut demandé par les spectateurs ; ayant été reconnu dans une loge où était la maréchale de Villars et sa belle-fille, le parterre pria celle-ci ou plutôt lui ordonna d'embrasser Voltaire, ce qui fut exécuté de fort bonne grâce.

Après ce triomphe, le plus doux et le plus beau qu'il ait remporté, son esprit tomba dans les intrigues de cour.

Il voulut avoir ses entrées à Versailles, ne fût-ce que par la petite porte. Il commença par avoir ses entrées à Étioles, sous le manteau de Mme du Châtelet. Mme de Pompadour l'accueillit en femme d'esprit qui aime les livres ouverts. Voltaire devint pour la saison son maître en l'art de penser. De la galanterie il passa avec elle à la politique. Avec un peu de patience, Voltaire fût devenu ministre. Il devint donc un homme politique : il fut dépêché en ambassade vers le roi de Prusse ; il écrivit pour la paix à l'impératrice de Russie ; il fut sur le point de trahir les secrets de ses amis les Anglais. Pour obtenir une première audience du roi, il alla droit au camp de Fribourg avec une épître à la main. Le roi ne comprit pas que Voltaire était meilleur à gagner qu'une ville allemande ; il l'accueillit comme un poëte sans conséquence. Voltaire ne se rebuta pas. Le premier ministre et le second ministre, Mme de Pompadour et le marquis d'Argenson étaient pour lui : avec de si hauts protecteurs, où ne devait-il pas arriver ? il arriva tout essoufflé à une place de gentilhomme de la chambre et à un brevet d'historiographe de France !

Cela lui coûta cher : il consentit à faire un ballet ridicule, *la Princesse de Navarre*, pour les fêtes de Versailles, à l'arrivée de l'infante d'Espagne. Il fit encore, outre le poëme de *Fontenoy*, lourd inventaire d'une poétique bataille, le *Temple de la Gloire*. Que dire de cette parodie du poëme de Métastase, si n'est qu'elle fut applaudie à outrance à Versailles pour ce beau vers : *Chantons le plus grand roi du monde!* Enivré de ce triomphe, il essaya de se faire courtisan. Heureusement cela ne lui réussit pas. Après la représentation, il s'approcha de la loge du roi, et, de l'air sans façon d'un grand poëte qui parle à un roi, il lui dit : « Trajan est-il content ? » Le roi, qui n'aimait pas les gens d'esprit, Voltaire moins que les autres,

ne répondit rien. Le lendemain, Voltaire vendit sa charge de gentilhomme pour redevenir libre *.

Voltaire à la cour! Est-ce bien là notre Voltaire d'hier, notre Voltaire de demain? C'est toujours Voltaire avec son esprit qui rit de tout, même de la grandeur de Louis XV, même de la vertu de Mme de Pompadour. Il disait comme Piron : « Puisque les titres sont connus, je prends mon rang, » et il passait le premier. Il ne tenait qu'à lui de rester à la cour; il ne lui fallait pour cela qu'un peu moins de génie. Le cardinal de Bernis lui montrait le chemin.

Ce fut un événement pour Versailles que Voltaire à la cour. Jusque-là on y avait vu les poëtes riant sous cape, mais prosternés. Voltaire, qui ne croyait qu'à lui, puisqu'il était né pour tout détruire, Voltaire, qui s'appuyait sur la fortune, sinon sur la renommée, marchait la tête haute, en homme qui connaît sa force. « Les rois sont toujours les demi-dieux, lui dit Mme de Pompadour qui voulait le métamorphoser en courtisan. — Madame la marquise, répondit Voltaire, c'est un poëte qui a créé les demi-dieux. »

De nouvelles bourrasques religieuses venant à éclater, Voltaire fit imprimer *Mahomet*, qui avait été défendu au théâtre, et, pour se moquer des prêtres, le dédia au pape Benoît XIV. Le pape, qui comprenait Voltaire, lui donna des éloges, des médailles et des bénédictions, avec quoi le philosophe retourna à Cirey.

Les hôtes du château de Cirey allaient de temps en temps faire leur cour au roi Stanislas. Lunéville était

* M. de Chateaubriand se trompe ou nous veut tromper, en disant que, pour une charge à la cour, Voltaire eût abandonné ses idées. S'il eût été un vrai courtisan, il ne se fût point offensé du silence du roi, il eût continué à brûler de l'encens, quelque figure que le dieu eût montrée. Voltaire était né libre; il faut interpréter ses contradictions avec l'esprit du XVIII[e] siècle.

alors le Versailles de la Lorraine : la marquise de Boufflers était la Pompadour du lieu ; elle avait choisi ses courtisans dans les lettres : elle comptait parmi ses poëtes Saint-Lambert et le comte de Tressan ; c'étaient deux mauvais poëtes, mais deux courtisans pleins de grâce et d'esprit. Mme du Châtelet, malgré toute sa philosophie, se laissa prendre aux madrigaux de Saint-Lambert. Mme du Châtelet avait quarante-deux ans : le soleil des beaux jours allait se coucher pour elle ; comment ne pas chercher un peu de lumière encore, quand le dernier rayon s'affaiblit et s'éteint ? comment ne pas dire adieu à l'amour, quand il s'envole pour jamais ? comment ne pas saluer le rivage, quand on prend la pleine mer, le jour de l'exil ? Il est si doux de s'aveugler, de croire au rajeunissement de son cœur, de s'imaginer qu'une verte saison va refleurir dans l'âme ! Mme du Châtelet rejeta toutes les guenilles de la philosophie, pour saisir d'une main imprudente l'écharpe de flamme de la volupté. Elle paya cet amour de sa vie. Elle donna un enfant à M. du Châtelet.... ou à Voltaire.... ou à Saint-Lambert. Le pauvre Voltaire était-il donc passé à l'état d'ami ? Un ami et un amant, sans compter le mari, cela n'était pas trop pour une femme philosophe qui annotait Leibnitz. Elle poussa la philosophie jusqu'au bout. Voltaire écrit de Lunéville, le 4 décembre 1719, au comte d'Argental : « Mme du Châtelet, cette nuit, en griffonnant son Newton, s'est sentie mal à son aise ; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier et de recevoir une petite fille, qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers, s'est mise au lit, et tout cela dort comme un ciron à l'heure que je vous parle. » Le même jour, Voltaire écrit ainsi à l'abbé de Voisenon : « Mon cher abbé Greluchon (ce sobriquet n'est-il pas tout un portrait de Voisenon ?) saura que cette nuit Mme du Châtelet, étant à son secré-

taire selon sa louable coutume, a dit : « Mais je sens « quelque chose! » ce quelque chose était une petite fille, qui est venue au monde sur-le-champ. On l'a mise sur un livre de géométrie qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. »

Il se repentit, six jours après, d'avoir pris ce ton des contes de Voltaire : Mme du Châtelet mourut. Il la pleura de toutes ses larmes, quoiqu'une bague à secret, où le portrait de Saint-Lambert avait remplacé le sien, qui avait remplacé celui du duc de Richelieu, qui avait remplacé.... lui eût tout appris. Ce bon M. du Châtelet était présent à cette découverte, pleurant comme Voltaire de toutes ses larmes. « Monsieur le marquis, lui dit le poëte, voilà une chose dont nous ne devons nous vanter ni l'un ni l'autre. »

Il y avait vingt ans que Voltaire vivait avec Mme du Châtelet dans la philosophie de l'amour ou dans l'amour de la philosophie. Ils avaient approfondi ensemble tous les systèmes; ils avaient chanté les atomes crochus; ils avaient voyagé dans le même tourbillon. En un mot, ils s'étaient inquiétés de tout, hormis du lendemain!

Le lendemain, Voltaire pleurait, et la marquise du Châtelet, couchée sur un brancard couvert de fleurs, était exposée dans la salle de spectacle où quelques jours auparavant elle jouait la comédie.

Comédie de la vie! comédie de la mort! Voltaire ne savait que la première.

Voltaire, inconsolable, voulut consoler M. du Châtelet; il l'accompagna à Cirey. « Mon cher Voisenon, quel jour malheureux! J'irai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais. Je n'abandonne pas M. du Châtelet. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli, et où j'espérais mourir dans les bras de votre amie. » A Cirey, il écrit à M. d'Argental que le château est devenu pour lui un horrible désert. Cependant les

lieux qu'elle habitait lui sont chers; il aura une sombre joie à retrouver les traces de son séjour à Paris. Il s'écrie qu'il n'a pas perdu une maîtresse, mais une moitié de lui-même, une âme sœur de la sienne. C'était le génie de Leibnitz avec de la sensibilité, un homme de génie et une femme de cœur. Il ne se consolera pas, il veut la suivre jusque chez les morts, celle qui lui fut infidèle.

Il revient à Paris, pâle comme un trappiste. Est-ce bien là Voltaire qui riait toujours? On le plaint, on se moque de lui. Patience, il va rire encore; il va faire un sacrifice à *celui qui console*. Combien pleurera-t-il de temps, cet homme si désespéré qui appelait la mort à grands cris? Un peu moins de six semaines!

Saint-Lambert pleura quinze jours; le mari seul pleura longtemps.

Mais c'en était fait de la jeunesse de Voltaire. Il l'avait conduite jusqu'à cinquante-cinq ans, avec des intérimaires il est vrai. Il fit une fin, il se maria à la philosophie, mais ce ne fut pas encore un mariage de raison*.

* Il faut une grande toile pour peindre cette grande figure de Voltaire. Il faut tout un volume pour dire cette vie et cette pensée. J'ai tenté cette œuvre difficile sous ce titre : LE ROI VOLTAIRE — *ses ancêtres — ses femmes — sa cour — ses ministres — ses guerres — son peuple — son Dieu — son apothéose — sa dynastie.*

VIII

LA JEUNESSE DE JEAN-JACQUES.

Mlle Goton. — Mme de Warens. — Mme Basile. — Mlle Galley.

(1712-1778.)

N'est-il pas curieux de traverser à vol d'oiseau la jeunesse de ceux qui deviennent des hommes? de cueillir avec Bonaparte, en attendant Marengo, le Code civil et Sainte-Hélène, les cerises dont Mlle du Colombier s'est fait des pendants d'oreilles? de secouer avec Jean-Jacques, en attendant la *Nouvelle Héloïse* et la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, le cerisier sous lequel Mlle Galley ouvrait ses lèvres de dix-sept ans?

Entrons donc, et de plain-pied, dans les *juvenilia* de Jean-Jacques.

Le même jour qui vit naître Jean-Jacques vit mourir sa mère; comme Voltaire, il était né mourant; son père, horloger comme tous les Génevois, était un bon citoyen qui aimait les belles filles et qui ne se préoccupait pas beaucoup de ses enfants. Jean-Jacques avait un frère qui disparut de la maison paternelle et qui ne fut jamais retrouvé parce qu'on ne le chercha jamais. Quant à Jean-Jacques, son père lui-même lui ouvrit, par son exemple, le chemin de la jeunesse vagabonde. Jean-Jacques commença à lire dans Plutarque. Ce fut sa seule école sé-

rieuse. Non, la vraie école de Jean-Jacques, ce fut la femme; et on peut dire qu'il s'est toujours souvenu de son maître d'école. La femme tient toute la place dans sa vie et dans ses livres, même quand elle n'y est pas. Depuis le poëte du *Cantique des Cantiques*, qui donc, à part le Tasse, un autre fou de génie, qui donc a imprégné son style d'un plus vif sentiment de volupté? C'est le panthéisme de l'amour, qui étreint du même bras l'idéal et la vérité. Donc Jean-Jacques apprit la vie en vivant. Il étudia peu parce qu'il courut beaucoup, allant d'un métier à un autre, de Mlle Lambercier à Mlle de Vulson, de celle-ci à Mlle Goton. Enfin Jean-Jacques passa à l'école de Mme de Warens. Il avait lu beaucoup de romans *; il voulut faire le sien.

Cependant Jean-Jacques, qui ne voulait rien faire si ce n'est des romans, n'avait pas de quoi vivre en se croisant les bras; il raconte tout haut, sur son enfance, quelques polissonneries qui feraient rebrousser chemin à la plume la plus décidée. Mais la plume de Jean-Jacques pouvait tout écrire. L'horreur du travail lui donna des habitudes de lazzarone. Espérant trouver du pain en changeant de religion, il se présenta chez un bon curé qui n'était pas éloquent, mais qui lisait son bréviaire en buvant du vin de Bourgogne. Jean-Jacques se laissa convertir au vin de Bourgogne. « Monsieur le curé, dit-il après la première bouteille, je commence à croire à la présence réelle. » Le bon curé pensa qu'il lui faudrait trop de temps et trop de vin de Frangi pour lui faire croire à

* « Mon père et moi, dit Jean-Jacques dans les *Confessions*, nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume, et nous passions les nuits, lisant tour à tour. Quelquefois mon père, entendant le matin les hirondelles, disait tout honteux : « Allons nous coucher. « Je suis plus enfant que toi. » Plus enfant que Jean-Jacques! plus enfant que celui-là qui disait : « Il y a toujours eu de l'enfant en moi, « et je sens que je mourrai enfant! »

la grâce efficace. Il envoya Jean-Jacques à Mme de Warens, sa plus ardente néophyte. Voilà Jean-Jacques en route pour Annecy. En arrivant, il ne savait plus pourquoi il était venu. Il rencontra Mme de Warens qui allait aux vêpres; il croyait voir une dévote tout encapuchonnée de noir et de gris; que voit-il? une femme charmante qui lui sourit avec des dents de perles, avec des lèvres de pourpre, avec des yeux d'azur. C'en est fait de Mlle Goton : Rousseau tombe éperdument amoureux de Mme de Warens.

Mme de Warens, c'est la vraie femme à Jean-Jacques; c'est le même enthousiasme, la même folie, le même amour du bien et du mal, le même désordre de tête et de cœur.

Cependant Mme de Warens, qui trouvait Jean-Jacques trop jeune pour s'occuper de sa conversion, l'envoya, pour cette œuvre, à l'hospice des catéchumènes de Turin, où la cérémonie de son baptême se fit en grande pompe. Après l'abjuration, après des amitiés socratiques où le jeune Alcibiade ne trouva pas son compte, les frères de l'hospice lui donnèrent vingt francs et le mirent à la porte. Il avait espéré que le bruit de sa conversion le rendrait célèbre et ferait sa fortune; mais il retomba du haut de son orgueil.

Il était toujours amoureux de Mme de Warens, mais il s'enflamma pour Mme Bazile. Il se jeta à ses pieds. Elle l'attendait là, espérant bien qu'il ne s'arrêterait pas en si bon chemin; mais Jean-Jacques ne fit pas un pas de plus, parce qu'il ne savait pas le chemin. Jean-Jacques, qui n'était pas encore philosophe, s'imaginait que toutes les femmes étaient les maîtresses d'école de l'amour, et qu'elles enseignaient l'alphabet de la volupté à leurs soupirants. Mais fut-il jamais assez philosophe pour savoir qu'une femme ne se donne qu'à celui qui la prend?

M. Bazile fit envoler les amours à leur première chanson. Cependant Rousseau ne payait pas son hôtesse; cette femme eut assez de crédit pour le placer comme laquais chez la comtesse de Vercellis, une Mme de Sévigné manuscrite. Je ne dirai pas l'histoire du ruban, parce que ce n'était pas un ruban; peut-être la pauvre fille accusée mourut-elle de douleur ou de chagrin; mais Jean-Jacques garda sa bonne réputation et passa, toujours en qualité de laquais, de la maison Vercellis à la maison de Solar, où il devint éperdument amoureux de Mlle de Breil, laquelle eut un jour la bonté de lui demander à boire. Jean-Jacques, tout hors de lui, répandit sur sa robe la moitié du verre; ils rougirent tous deux de cette galanterie, mais ce fut toute l'histoire. Rousseau, d'ailleurs, y gagna quelque chose, ce fut de ne plus servir à table. On le mit aux écritures; mais il fallut bientôt le mettre à la porte, cet enfant prodigue pour qui on ne tua jamais le veau gras.

Jean-Jacques, né libre et fier, ne passa ses meilleurs jours que dans la servitude, tantôt laquais d'une grande maison, tantôt serviteur de sa servante. Il avait d'ailleurs un secret penchant pour la domesticité fainéante qui fait ses quatre repas et n'a souci que de bien vivre. Seulement il aurait voulu choisir ses maîtres. « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique, lui disait Bernardin de Saint-Pierre. — Oh! si Fénelon vivait, s'écria Rousseau avec enthousiasme, je chercherais à être son laquais pour m'éviter d'être son valet de chambre. » Jean-Jacques était plutôt un mendiant espagnol qu'un républicain de Genève.

Il retourna chez Mme de Warens, dans le jardin de cette Armide revenue des combats, qui cherchait à perpétuer sa jeunesse dans la jeunesse de ses amoureux.

Un matin il sort avant le jour pour saluer l'aurore; au

lieu d'une aurore il en voit deux, c'est-à-dire qu'il vit deux demoiselles de seize à dix-sept ans à cheval devant un ruisseau, ne sachant comment passer outre. Rousseau pense que c'est sa destinée qui passe par là. Le voilà qui se met dans l'eau et fait passer les demoiselles. « Où allez-vous? dit Jean-Jacques, soudainement amoureux de l'une ou de l'autre, il ne sait laquelle des deux. — Où nous allons? là-bas à la métairie, si vous voulez venir avec nous. » Et voilà Rousseau qui poursuit l'aventure, monté en croupe derrière la plus jeune, ne sachant pas comment on se conduit en croupe. « Telle femme qui lira ceci me souffletterait volontiers, » dit-il dans ses *Confessions*. Il passa à la métairie la plus poétique, la plus fraîche, la plus souriante journée du monde. C'était dans la saison des cerises. Il se contenta d'en cueillir pour les jeunes filles, et non d'en semer sur leurs joues à pleines lèvres. « Mlle Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien, et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein. » Et il se disait : « Ah! si mes lèvres étaient des cerises, comme je les leur jetterais! » Eh! oui, tes lèvres étaient des cerises, et il fallait les leur jeter*.

Ces belles coureuses de champs, qui cherchaient, comme Jean-Jacques, le fruit défendu, lui ont apparu comme les visions de sa jeunesse. Il ne les a jamais revues**. O philosophe! Ces deux belles matineuses ont été deux muses qui ont répandu pour jamais les magies

* Quel tableau pour Eizen, Greuze et Fragonard, qui l'ont tous peint avant de lire *les Confessions!* Gavarni et Baron n'ont pas réussi ce tableau comme Jean-Jacques lui-même. Gavarni est trop de son temps, et Baron, qui est un peu du temps de Jean-Jacques, n'a pas osé aborder de face le sein de Mlle Galley : il a tourné la difficulté en lui faisant tourner le dos.

** Orlando et Rosalinde se sont assis sous ces branches chargées de pourpre odorante dans la forêt de *Comme il vous plaira*.

amoureuses dans son imagination. Il allait ce jour-là de l'une à l'autre, s'enivrant au sourire de celle-ci comme au regard de celle-là, trouvant la première plus belle et la seconde plus jolie, voulant vivre avec l'une et voulant mourir avec l'autre. O Jean-Jacques! Jean-Jacques! le plus fragile entre les plus fragiles! que n'es-tu toujours resté sur ce cerisier de la science? C'était là le contrat social qu'il fallait signer.

De ces fraîches aubes de l'amour, Rousseau retomba à une autre demoiselle Goton, femme de chambre de Mme de Warens, près de laquelle il passa toute une nuit sans lui chanter la chanson *Réveillez-vous, belle endormie.*

Il voyagea beaucoup, mais comme un oiseau effarouché qui revient toujours au nid. Le nid, c'était la maison de Mme de Warens.

Cependant, jusque-là Jean-Jacques n'était qu'un amoureux platonique. Mme de Warens, qui était une femme savante, l'initia au culte de Vénus Aphrodite. Mme de Warens n'y regardait pas de si près; elle avait déjà fait cela pour Claude Anet, celui qui taillait chez elle l'if et le chèvrefeuille. Ils furent tous les trois heureux, comme si l'un était le mari et l'autre l'amant. Sera-t-il beaucoup pardonné à Mme de Warens, qui n'a pas beaucoup aimé, mais qui s'est confessée par la bouche de Jean-Jacques? Claude Anet mourut; Rousseau, qui n'était heureux qu'à demi, le devint tout à fait. Il s'établit aux Charmettes avec Mme de Warens, comme il se fût établi chez lui; mais n'avait-il pas déjà pris l'habitude de vivre aux dépens de son prochain, comme si la terre du bon Dieu était une hôtellerie toujours ouverte, bonne table et bon lit?

Ah! les Charmettes! les Charmettes! Qui n'a traversé une fois dans sa jeunesse ce paradis retrouvé, ce paradis

perdu? Qui n'a soulevé, en pleurant d'amour, la chevelure d'Armide? Qui n'a doucement cueilli la pervenche aux pieds de Mme de Warens?

Quoique aux Charmettes, Rousseau désira aller ailleurs; l'homme est ainsi fait : Dieu lui a mis le ciel sur la terre, et il ne sait pas s'y acclimater. Rousseau courut un peu le pays, ouvrant des parenthèses dans son amour le plus sérieux; par exemple, il trouva une autre femme savante, Mme de Larnage, un tome second au livre de la volupté, ce qui ne l'empècha pas de s'affoler de Mlle de Larnage. Déjà malade imaginaire de cette maladie qui l'a tué après avoir tué l'amitié dans son cœur, il était parti pour aller se faire guérir à Montpellier d'un polype qu'il n'avait pas. C'était le commencement de l'abîme. Quand les médecins l'eurent renvoyé aux Charmettes, c'en était fait de son bonheur. Au lieu de le retrouver sur le seuil, il y trouva un perruquier qui coiffait et décoiffait Mme de Warens. « Et moi? » lui dit Rousseau. Mme de Warens lui rappela Claude Anet. *Nous nous aimions tous trois : que nous étions heureux!* Mais Jean-Jacques monta sur son orgueil. *Choisis, si tu l'oses!* Et elle choisit le perruquier.

Rousseau, inconsolable, partit pour Lyon, où il fut placé chez le frère du fameux abbé de Mably, comme gouverneur des enfants et comme sommelier. Le gouverneur ne fit pas grand'chose des enfants, mais il fit beaucoup d'honneur au vin; il en volait de temps en temps une fine bouteille qu'il buvait en secret : car il faut lui rendre cette justice, qu'il n'apprit pas à boire à ses élèves.

Après quoi il retourna une dernière fois aux Charmettes. « Je venais rechercher le passé, qui n'y était plus. » Jean-Jacques ne voulut pas vivre en étranger dans la maison dont il avait été l'enfant, près de ce cœur infidèle dont les battements avaient marqué les belles

heures de sa jeunesse. Il partit pour Paris, où il devint amoureux comme toujours. Jean-Jacques sembla suivre le conseil de Mme de Montmorin à son fils. « Je ne vous recommande qu'une chose, c'est d'être amoureux de toutes les femmes. »

Mais nous sommes au bout de la préface, préface légère d'un livre grave, porte dérobée d'un monument orgueilleux et grandiose, poésie pittoresque et familière d'un philosophe altier qui disait que l'homme est un animal raisonnable, et qui le voulait prouver par toutes les folies de sa vie; qui était républicain, et qui fuyait son pays, gouverné par une république, pour vivre dans un royaume despotique; qui écrivait un admirable livre sur l'éducation, et qui mettait tous ses enfants à l'hôpital; qui était né artiste, et qui voulait, comme Lycurgue et comme Platon, bannir les arts de son pays*; qui cherchait son chemin en contemplant le ciel aux routes infinies, et qui, comme l'astrologue, se laissait choir dans un puits; qui prêchait l'amour des hommes, et qui ne cherchait que la solitude; qui savait que la gloire ne vaut pas un bleuet cueilli dans les blés, et qui ne travaillait que pour son orgueil; qui cherchait la vérité, et qui ne vivait que du mensonge**; qui écrivait contre les

* Hobbes et Jean-Jacques sont aux deux bouts du monde par leur philosophie, l'un avec sa foi en la nature primitive, l'autre avec sa croyance en la civilisation. Ni l'un ni l'autre n'ont tort, mais ni l'un ni l'autre n'ont raison.

** Voisenon a mieux dit que moi les contradictions de Jean-Jacques. « Jean-Jacques est un fou à part; c'est un encyclopédiste qui a fait une secte différente de sa secte fondamentale, comme Ali en a fait une différente de celle de Mahomet; c'est un martyr de l'amour-propre mal entendu. Il a trouvé son vrai talent, qui est celui des inconséquences, des paradoxes et des contradictions. Il est né protestant, il s'est fait catholique; il est redevenu protestant et a dit du mal de Jésus-Christ. Il a soutenu que les lettres et les sciences corrompaient le cœur de l'homme, il s'y est totalement livré; il a avancé

femmes, et qui déchirait à leurs pieds les plus belles pages de son livre.

Si Jean-Jacques n'eût pas répandu sur l'histoire de sa jeunesse toutes les féeries de l'imagination colorant la vérité, toutes les grâces charmeresses et toutes les éloquences passionnées d'un style imprégné de sentences alpestres, cette histoire serait bonne pour les antichambres. Telle qu'elle est, elle séduit tous les grands esprits. Le style n'est pas l'homme; mais le style fait le livre.

La jeunesse de Jean-Jacques, c'est là tout son roman. Les romans qu'il n'a pas vécu ne sont pas si dangereux que le croyait ce beau déclamateur. C'est du roman de sa vie qu'il aurait dû dire : « Toute fille qui ouvrira ce livre sera perdue. » Quant à la *Nouvelle Héloïse*, elle ne perdra que les filles des professeurs de rhétorique. Il n'y pas de nouvelle Héloïse, il y a l'ancienne Héloïse, dont un seul cri trahit plus les grandeurs éternelles de la passion que tous les bavardages de cette précieuse ridicule qui s'appelle Julie d'Étanges.

qu'il n'y avait pas de musique en France, il a fait un opéra en musique très-française. Singe de Diogène, il a fait étalage de son aversion pour les grands seigneurs, et s'est retiré chez le maréchal de Luxembourg; il a écrit une lettre contre l'archevêque de Paris et s'est fait décréter par le parlement. Il a frondé le gouvernement monarchique et s'est fait chasser de la la république; enfin, il s'est réfugié en Angleterre, où il mourra de dépit, si on lui joue le tour de ne le pas tourmenter. »

IX

DIDEROT*.

D'Alembert. — Grimm. — Galiani. — Helvétius.

(1713. — 1784.)

I

Voulez-vous que je vous présente au philosophe Denis, Denis Diderot, bibliothécaire de Sa Majesté l'impératrice de toutes les Russies, de l'Académie française.... de Stockholm, Saint-Pétersbourg et de Berlin ; un de ceux qui ont fait un trône du 41e fauteuil, cyclope de l'*Encyclopédie*, amant de sa femme, amant de sa maîtresse, amant de toutes les femmes, ami de Voltaire, ami de Jean-Jacques, ami de tout le monde et ennemi de Diderot, puisqu'il a déclaré la guerre à Dieu ?

Passons le pont Royal, laissons-nous guider par le clocher de Saint-Germain des Prés, montons la rue des Saints-Pères, voici la rue Taranne. Voyez-vous au coin de la rue Saint-Benoît cette maison qui est faite comme

* Dans cette étude sur Diderot, j'ai marché à l'aventure et j'ai perdu mon temps sur les marges du chemin. C'était la méthode de Diderot d'aller au hasard de la plume. Il y a deux manières d'écrire : penser et faire penser ; le compas de d'Alembert et les détours lumineux de Diderot ; les Romains de David et les ébauches radieuses de Prud'hon. Je suis de l'école de Diderot et de Prudhon.

toutes les autres, une œuvre de maçon où l'architecte ni les sculpteurs n'ont point rêvé? Montons quatre étages; c'est un chemin sacré, tous les grands hommes du XVIIIe siècle, tous les princes du Nord ont passé par là. Il est dix heures, frappons. Le philosophe est seul : car, pour discuter plus librement avec Dieu, il a envoyé sa femme et sa fille à la messe.

On vient, c'est lui, car il vient de renverser un fauteuil. La porte s'ouvre.

« Bonjour, Diderot; comme vous êtes beau et vaillant ce matin! Tous vos cheveux sont en révolte.

— Ne m'en parlez pas. Je ne me connais plus chez moi. Maman Geoffrin s'est imaginé hier, pendant que j'étais au salon.... Avez-vous vu la *Baigneuse* d'Allégrain? un chef-d'œuvre que je ne veux plus revoir, car j'en deviendrais amoureux.... Donc maman Geoffrin s'est imaginé hier de déménager tous les haillons de mon réduit, jusqu'à ma vieille robe de chambre qu'elle a jetée dans la hotte d'un chiffonnier aussi gaiement que si c'eût été mon dernier livre de philosophie. Voilà pourquoi vous me voyez tout nu. Que voulez-vous que je fasse de cette douillette de soie violette? je ne serais plus un homme là dedans. Ma pauvre vieille robe de chambre! Elle était faite à moi, j'étais fait à elle. Je la sentais doucement sur moi, comme ce vent de l'Adriatique qu'on appelle le manteau des pauvres. J'étais pittoresque et beau dans cette chère guenille; dans la nouvelle, je ne serais qu'un mannequin. Entrez, messieurs; je vais fermer la fenêtre et vous faire du feu. Vous savez que pour moi il n'y a qu'une saison, la belle saison. Je suis né dans un pays où la température est si variable qu'il faut ouvrir la fenêtre dès que le feu est allumé.

— Rassurez-vous, Diderot, nous n'aurons pas froid si vous parlez; d'ailleurs nous ne sommes pas de ceux

qui lisent l'almanach le matin pour savoir si l'hiver est venu. J'aî l'honneur de vous présenter....

— Oui, monsieur, je vous connais; je ne vous ai jamais vu; je ne veux pas savoir d'autre nom; vous vous nommez Lajeunesse; vous vous moquez des philosophes; car vous lisez à livre ouvert dans toutes les belles passions. Je n'habite plus ce pays-là, mais je ne suis pas encore un étranger pour les jeunes gens; car moi aussi j'ai eu vingt ans; à quarante ans j'avais encore vingt ans. Entre nous, je crois même que je les ai toujours. La preuve, c'est que Laïs vient me voir et qu'elle ne me coûte rien, elle qui coûte si cher aux autres. J'ai Laïs, mais Laïs ne m'a pas. Je ne sais où est le vent aujourd'hui. Vous savez que ma tête est sur mes épaules comme un coq d'église au haut du clocher. Elle va un peu à tous les vents. Je vis aux quatre points cardinaux. Ah! ma pauvre vieille robe de chambre! Elle m'était bonne comme une patrie; avec elle je n'avais peur ni de la maladresse de ma servante, ni de ma maladresse qui en vaut bien une autre; je ne craignais ni les éclats du feu, ni le verre qui se brise dans les mains. La pauvreté a ses franchises, l'opulence a ses esclavages. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre. Il va falloir me soumettre à la nouvelle. »

II

Et Diderot entre tout ému, avec une frayeur comique, dans cette prison de soie, toute constellée de broderies, que Mme Geoffrin lui avait donnée.

« N'ai-je pas l'air d'un roi fainéant? dit-il en se regardant dans un miroir rococo qui avait déplacé une vieille glace de Venise; est-ce que cela ne jure pas avec ma

tête d'orateur romain? J'ai encore l'air plus bête; car vous savez que je suis bête comme le génie, sans compter que maman Geoffrin a oublié les pantoufles, car vous voyez que je marche encore dans ma misère ancienne, ce qui me fait bien plaisir. Asseyez-vous, messieurs; voilà le feu qui s'allume.... Ah! mon Dieu! c'est une lettre de Catherine II qui brûle là-bas. Ce que c'est que d'avoir voulu mettre un peu d'ordre dans mon désordre! aussi, je ne m'y reconnais plus; il me faudra bien six semaines pour remettre tout à sa place, c'est-à-dire pour me refaire un Capharnaüm. Rien n'était. Dieu créa le monde en six jours, et on veut que je me repose le septième! J'aimais bien mieux mon chaos; j'y trouvais la lumière. Maintenant que tout est en ordre, je n'ai plus qu'à me croiser les bras.

— Mon cher Diderot, vous êtes si éloquent, que je n'y comprends rien; que s'est-il donc passé?

— Voici l'histoire. Maman Geoffrin, qui donne des culottes à tous les gens de lettres, a voulu m'habiller et me meubler. Je n'allais pas tout nu et je ne me couchais pas sur la paille; mais enfin elle trouvait que la philosophie du XVIIIe siècle ne devait pas s'habiller en calmande et se meubler avec du sapin : ce qui vous explique cette métamorphose soudaine en soie, en damas, en velours, en bois de rose, en bronzes et en dorures. J'avais des livres, j'ai maintenant une bibliothèque comme si j'étais à l'ermitage chez ma sœur Catherine II. Vous vous rappelez, mon ami, mes chaises de paille, ma table de chêne, mes estampes enfumées clouées sans cadres sur cette tapisserie de Bergham qui ne valait pas une toile d'araignée; cette planche de sapin courbée sous le génie d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Cicéron; ces plâtres d'après l'antique, ces statuettes de Falconnet, ce bas-relief d'Allégrain; quoi encore? une pendule qui

ne disait jamais l'heure. Tout cela était en harmonie ; la misère a sa couleur, douce aux yeux; aujourd'hui, mon regard est tout offusqué par ce luxe insolent qui a l'air de ne pas vouloir s'asseoir chez moi. Voyez! ne dirait-on pas qu'il fait des façons? Il faut sur toutes ces belles choses de maman Geoffrin six mois de fumée et de poussière. »

III

Diderot se lève et va ouvrir une belle armoire en marqueterie où sa fille a rangé les livres les plus précieux.

« N'est-ce pas que c'est beau, cette armoire? mes livres y sont si bien que j'aurai toujours peur de les déranger. Et puis cela me prendrait trop de temps. J'écrirai des à-peu-près, car ma mémoire n'est pas toujours là et on dira que j'ai perdu la tête. Ne se croirait-on pas chez une petite-maîtresse, en voyant cette pendule de bronze doré que Cochin a dessinée pour Versailles, en voyant toutes ces insolences du luxe, ces fauteuils en tapisserie des Gobelins qui sont presque des tableaux de Boucher, ce bureau en bois de rose, cet encrier en saxe qui a l'air d'un joujou, ces chenets biscornus où je n'ose appuyer mes pieds, cette Vénus acroupie qui va me faire passer pour un financier? Ah! maman Geoffrin, qu'avez-vous fait? O Diogène! si tu voyais ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe, comme tu rirais! O Aristippe! ce manteau fastueux fut payé bien cher! Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, et de la vie libre, ferme, indépendante du cynique déguenillé! J'ai quitté le tonneau où je régnais, pour servir sous un tyran.

— Mon cher Diderot, je ne croyais pas qu'une robe de

chambre, une chaise de paille et une table de sapin pussent inspirer une pareille oraison funèbre.

— Mais voyez donc comme je suis mal à mon aise dans cette étoffe rebelle! J'ai peur de m'asseoir, j'ai peur de me chauffer, j'ai peur d'écrire. Quand j'avais ma vieille robe de chambre, un livre était-il couvert de poussière, un des pans s'offrait à l'essuyer; l'encre épaissie refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc; mes états de service étaient tracés sur elle comme des sillons laborieux en longues raies noires. C'est égal, je me console en pensant que je suis presque dans un musée. C'est encore maman Geoffrin qui m'a donné tous ces tableaux-là : par exemple, c'est moi-même qui me suis donné cette belle tête de Rubens, la tête de sa femme, je ne sais plus laquelle; mais Rubens a été assez heureux pour avoir deux femmes et pour n'en avoir qu'une. J'oubliais de vous montrer mon Vernet; c'est Vernet qui me l'a donné. Je veux garder ce témoignage de mon amitié jusqu'au dernier enfant de mes petits-enfants. Comme ces montagnes sont vaporeuses! Comme cet arbre est pittoresque! Comme toute cette scène est vraie! Cela vous représente un navire échoué après la tempête. C'est notre histoire à tous. Nous nous embarquons sur la mer des passions par un beau ciel lumineux, sans voir poindre l'orage à l'horizon; l'orage éclate, nous sommes jetés sur les récifs, nous nous sauvons à la nage et le navire coule à fond. Dans la vie de tout homme qui a rêvé les lointains voyages vers l'inconnu, le navire coule à fond et il se sauve à la nage. N'oubliez pas cela, mon jeune ami, et apprenez à nager, car ces mers-là sont implacables. Trop heureux encore si vous n'êtes pas noyé dans la traversée. Ah! la traversée! cela passe comme un songe! Sénèque m'avait pourtant dit de compter mes jours. J'ai donné sans compter. Le vent d'orage a battu

la gerbe avant la moisson. C'est trop baguenaudé ! Ne croyez pas à mon luxe, car je n'y crois pas moi-même. Voyez-vous ce simple tapis de lisières qui révolte vos yeux ? je jure que je conserverai ce tapis, comme le paysan, transféré de sa chaumière dans le palais de son souverain, conserve ses sabots. Le matin, lorsque j'entrerai ici couvert de la somptueuse écarlate, je verrai mon tapis de lisières qui me rappellera ma pauvreté édifiante et qui arrêtera l'orgueil à la porte de mon cœur. »

Ainsi parle Diderot, l'œil enflammé, mais toujours tendre, le front lumineux, la narine soulevée, la lèvre ardente. Il est beau ainsi ; si ses amis, les sculpteurs et les peintres, ni Falconnet, ni Greuze, n'ont pu réussir ni son buste ni son portrait, c'est qu'ils n'ont pas su le voir à ses heures tumultueuses, quand l'âme passait comme le soleil sur cette figure expansive ; ils l'ont représenté au repos, mais quand la passion n'agitait plus le philosophe ; Diderot n'était plus là.

IV

Je ne raconte pas la vie de Diderot*, non plus que je n'ai raconté celle de Jean-Jacques. Tous les deux ont

* Voisenon, qui voyait souvent Diderot dans le mauvais monde, l'a crayonné dans sa galerie avec plus d'esprit que de vérité : « Son premier ouvrage est l'*Histoire des bijoux indiscrets;* le comte de Caylus lui avait montré un manuscrit tiré de la Bibliothèque du roi : le comte de Caylus, rempli de son sujet, s'était surpassé, et en avait fait un roman assez gai. Diderot n'en fit qu'une histoire froide, longue et triste. Se sentant trop sérieux pour être un auteur libre, il essaya une petite brochure intitulée *les Pensées philosophiques*, réimprimée sous le titre d'*Étrennes aux esprits forts*. Il donna une *Histoire de Grèce*, qui n'a pas eu un lecteur; des *Principes de philosophie*, qui n'ont pas fait un philosophe ; et un *Dictionnaire de médecine*, qui n'a guéri personne ; enfin, il a donné le jour aux propositions de l'*Encyclopédie*. Diderot fait de la philosophie un métier, et

écrit leurs confessions, Diderot sans le savoir, à chaque page, en homme qui pense tout haut, en philosophe qui habite une maison de verre; Jean-Jacques dans un livre immortel comme le tonneau de Diogène.

Quand Buffon pensait à Diderot et à lui-même, il disait: « Le style, c'est l'homme. » Il disait la vérité tout en créant un paradoxe. Oui, le caractère de Diderot est toujours dans son style, comme son cœur est dans ses livres.

Diderot écrivait comme il parlait, avec enthousiasme. Poëte moins la rime, historien plus la passion, toujours à l'avant-garde des idées, on peut dire qu'il ne prenait pas le temps de tailler sa plume ni de préparer son pupitre. Son pupitre était partout, chez Grimm, chez d'Alembert, chez d'Holbach, sur les genoux de sa maîtresse.

C'était là le plus souvent qu'il écrivait sur chaque

non pas une ressource. Il a une multitude d'aides de camp qui vont dans les maisons faire circuler sa doctrine, son intégrité, ses lumières et son désintéressement. Ce sont eux qui ont tâché de persuader que le *Père de Famille* et *le Fils naturel*, presque traduits en entier de Goldoni, étaient deux comédies dans un genre nouveau, dont Diderot était l'inventeur. Ce sont eux qui ont ordonné à leurs troupes légères de croire que *le Philosophe sans le savoir* est une bonne pièce, parce qu'elle est une imitation en canevas de celle de leur général. Ce sont ces sages modestes qui se disent détachés des grandeurs, et qui veulent maîtriser les grands; ce sont ces patriotes qui ne reconnaissent de patrie que le pays où ils font la loi; ils se donnent pour les dispensateurs de l'immortalité. Les encyclopédistes n'ont de célébrité réelle que hors de France. Ils sont, dans les cours étrangères, ce que les feuilles de Fréron sont dans la province. On doit l'idée de l'*Encyclopédie* au chancelier Bacon; il y avait de quoi en faire un chef-d'œuvre par l'universalité des choses, si les gens de lettres qui l'ont entrepris eussent été bien d'accord : mais les chefs, souvent désunis entre eux, se rallient toujours pour détruire la distinction des rangs. Philosophes despotes, ils veulent être les professeurs des grands. Ce sont les Romains de la littérature; ils voudraient asservir l'univers, au lieu de chercher à en être ignorés. Ce livre si fameux a eu beaucoup d'ennemis, et encore plus de partisans : mais si on ne s'avise pas de le rajeunir, il pourrait bien être oublié dans sa vieillesse. »

chose, sur les arts et sur les femmes, sur Dieu même, lui qui n'était jamais monté au ciel. Le chevalier de Chastellux jugeait bien la plupart des pages de Diderot : « Ce sont des idées qui se sont enivrées et qui se sont mises à courir les unes après les autres. » Hardi jusqu'à l'audace, aventureux jusqu'à la folie, il allait toujours en avant, guidé par ses généreux instincts, jetant à pleines mains la vérité qui désenchante, la lumière qui dévore, le mensonge qui console.

Un des premiers, il peignit en écrivant. Sa riche palette est toute teinte de feu et de flammes. Sa couleur est franche, même dans les plus délicates nuances. Quelle touche fine, légère, ardente, passionnée! quelle belle lumière! quel fond délicieux! Il veut peindre un portrait, et voilà qu'il a peint un tableau! Il est tout à la fois peintre d'histoire et peintre de genre. Ah! pourquoi la couleur enivre-t-elle son regard et l'aveugle-t-elle sur les fautes du dessin?

Il a passé sa vie à aimer et à combattre. Saint-Simon, Fourier, Georges Sand, semblent avoir pris leur point de départ dans Diderot. En effet, ce philosophe hardi et aventureux, qui s'élevait par la parole et par la plume contre la vieille société, avait des mœurs toutes révolutionnaires : il allait de sa femme à sa maîtresse, de sa maîtresse à sa femme, n'en demeurant pas moins un sage aimant la vertu, mais suivant toutes les fantaisies et tous les entraînements du cœur. Vivre selon son cœur, c'est pour ainsi dire l'épigraphe de sa vie; il laissait à d'Alembert le compas, à Helvétius la galanterie, à Voltaire la raison, à Grimm la vanité, à Buffon les airs magnifiques, à d'Holbach les sarcasmes; pour lui, il ouvrait son cœur et vivait heureux.

Il avait épousé Mlle Champion malgré son vieux père. A peine marié, il eut un fils, un fils avant la lettre. Il en-

voya la mère et l'enfant au coutelier de Langres, qui parlait de malédiction. Pendant cette première absence, Diderot voit Mme de Puisieux, se passionne et l'épouse de la main gauche. Cet autre hyménée dura dix ans. Il finit par rompre; et, content de lui, il envoie une seconde fois sa femme à Langres pour embrasser son vieux père. Pendant cette autre absence, il épouse, pour vingt ans, Mlle Voland. Mais Mme Diderot était toujours Mme Diderot. Au demeurant, le philosophe était bien le meilleur époux et le meilleur père du monde.

V

Son style est vivant; il n'écrit pas, il parle; le sentiment anime chaque page de ses œuvres, qu'il soit sévère ou familier, qu'il écrive un discours ou qu'il écrive une lettre. Il eût inventé Sterne tout entier, car il avait mieux que Sterne l'esprit du cœur. Pourquoi n'a-t-il pas eu le loisir de tenter quelques beaux vers, car il ne lui manquait que la rime? Pourquoi ne s'est-il pas réveillé quelquefois Benvenuto Cellini devant son or et ses diamants? Tant d'autres ont enchâssé des verroteries et ciselé de l'or faux!

Diderot a dépassé de si loin ses frères d'armes, qu'il pourrait sans surprise se réveiller aujourd'hui parmi nous. Diderot est tout à la fois le commencement de Mirabeau, le premier cri de la Révolution française et le dernier mot de tous nos beaux rêves. Il a été le vrai révolutionnaire; à la tribune de 1789, il eût fait pâlir Mirabeau et Danton : car, quand il se passionnait pour le culte des idées, il avait toutes les magnificences de la tempête. Nul de ses livres ne peut donner une idée de son éloquence hardie et entraînante.

C'est la plus riche nature du XVIIIe siècle. Il y a une force olympienne dans cette belle tête où toutes les idées grondent comme l'orage. Les autres chefs de la vaillante armée encyclopédique ne sont là que pour tempérer son ardeur ou pour profiter de ses conquêtes. Tous, Jean-Jacques lui-même, sont plus préoccupés des lauriers que de la victoire. Diderot seul ne pense pas aux lauriers.

VI

Pendant que Voltaire régnait à Ferney, Diderot régnait à Paris, reconnu par les rois, les reines et les princes étrangers, qui lui écrivaient comme on écrit à son pareil, ou qui montaient ses quatre étages comme on monte les degrés d'un trône *.

Homme digne de gloire dans tous les siècles, il est pourtant venu à temps : Dieu l'avait marqué du sceau fatal; les armes qu'il avait saisies se fussent brisées dans

* « Dieu, dont la prévision est tous les jours démontrée en Sorbonne, a prévu, entre autres choses, que tous les princes héréditaires qui viendraient à Paris iraient visiter la retraite de Denis Diderot, dit le philosophe. On peut se rappeler la visite qu'il reçut du prince héréditaire de Brunswick-Wolfenbuttel; il vient d'en recevoir une pareille du prince héréditaire de Saxe-Gotha. J'avais été l'introducteur du premier de ces princes; il n'était pas possible de faire ce rôle une seconde fois sans trahir le secret qu'on voulait dérober au philosophe. Ainsi le prince héréditaire de Saxe-Gotha s'y présenta sous le nom de M. Ehrlich. Le philosophe le reçut avec sa bonhomie ordinaire, et eut un plaisir infini à causer avec lui. Au bout de quelques jours, il trouva M. Ehrlich dans la maison de M. le baron d'Holbach, à dîner : il alla à lui les bras ouverts, l'embrassa de toutes ses forces, et lui dit : « Eh! qui vous aurait cherché dans « la synagogue? » Pendant le dîner, il me demanda si je connaissais ce jeune homme. Je lui dis froidement : « Un peu. — C'est, me dit-il, « un enfant charmant. » Après le dîner, on lui apprit le véritable nom de M. Ehrlich, et le philosophe trouva que cela ne changeait en rien les sentiments qu'il avait pris pour lui. » GRIMM.

ses mains un siècle plus tôt ou même un siècle plus tard.

Il fut le vrai philosophe du XVIII[e] siècle ; lui seul a des accents dignes de Leibnitz ou de Malebranche. Pendant que Montesquieu et Raynal étudiaient la politique, Voltaire l'humanité, sans s'étudier lui-même, Condillac la psychologie, d'Alembert la géométrie, Buffon la pompe des idées plutôt que les idées, d'Holbach la chimie, Diderot s'élevait plus haut, il osait créer tout un monde. Jean-Jacques seul le rencontrait par ses sublimes rêveries sur les hauteurs escarpées.

Diderot a été surtout le soleil lumineux d'un jour ; ses rayons ont tout réchauffé, tout illuminé, tout dévoré ; le lendemain un autre soleil a paru, mais on s'est souvenu des vifs rayons et des coups de feu du soleil-Diderot. A ce foyer fécond, tous les contemporains prenaient la vie et la lumière. Que serait-ce que d'Holbach, Helvétius, Grimm, l'abbé Raynal, Sedaine, d'Alembert lui-même, si Diderot n'avait pas soufflé le feu sur leur front ? Voltaire lui doit ses derniers enthousiasmes ; Jean-Jacques lui doit sa première idée, l'idée de toute sa vie*. Après avoir travaillé pour les autres, Diderot s'est couché comme le soleil, sans laisser autre chose que son nom. Mais ce nom brûle et éblouit encore.

* « J'étais prisonnier à Vincennes. Rousseau venait m'y voir. Il avait fait de moi son Aristarque, comme il l'a dit lui-même. Un jour, nous promenant ensemble, il me dit que l'Académie de Dijon venait de proposer une question intéressante, et qu'il avait envie de la traiter. Cette question était : Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs? « Quel parti prendrez-vous? » lui dis-je. Il me répondit : « Le parti de l'affirmative. — C'est le pont « aux ânes, lui dis-je : tous les talents médiocres prendront ce chemin-« là, et vous n'y trouverez que des idées communes ; au lieu que le « parti contraire présente à la philosophie et à l'éloquence un champ « nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison, » me dit-il après y avoir réfléchi un moment, « et je suivrai votre conseil. »

VII

On a paru surpris de trouver Grimm à chaque pas sur la route de Diderot; c'est que Diderot jugeait bien les hommes, et qu'il avait reconnu en Grimm un ami qui donnait sa part au grand banquet de l'esprit humain. Ce n'était pas un parasite comme d'Alembert. Et puis Diderot sentait bien que Grimm était son compère auprès des puissances du Nord*. Diderot, comme tous les philosophes, aimait le peuple, à condition de vivre avec les rois. Et enfin Diderot savait que pour la postérité Grimm écrivait le vrai journal de l'Église encyclopédique **.

* Grimm ne disait-il pas de Diderot que c'était le puits d'idées le plus achalandé de France et de Navarre?

** Et comme Grimm était bien le spirituel gazetier de toute cette famille révolutionnaire qui voulait gaiement détruire ce qui était, sans savoir ce qui serait! Ce petit tableau de famille, que je détache de la galerie toute vivante encore de Grimm, n'est-il pas peint de main de maître?

« Comme il est d'usage dans notre sainte Église philosophique de nous réunir quelquefois pour entendre la parole de Dieu, et donner aux fidèles de salutaires et utiles instructions sur l'état actuel de la foi, les progrès et bonnes œuvres de nos frères, j'ai l'honneur de vous adresser les annonces et bans qui ont eu lieu à la suite de notre dernier sermon.

« Sœur Necker fait savoir qu'elle donnera toujours à dîner les vendredis : l'Église s'y rendra, parce qu'elle fait cas de sa personne et de celle de son époux; elle voudrait pouvoir en dire autant de son cuisinier.

« Sœur de l'Espinasse fait savoir que sa fortune ne lui permet pas d'offrir ni à dîner ni à souper, et qu'elle n'en a pas moins d'envie de recevoir chez elle les frères qui voudront y venir digérer. L'Église m'ordonne de lui dire qu'elle s'y rendra, et que, quand on a autant d'esprit et de mérite, on peut se passer de beauté et de fortune.

« Mère Geoffrin fait savoir qu'elle renouvelle les défenses et lois prohibitives des années précédentes, et qu'il ne sera pas plus permis que par le passé de parler chez elle ni d'affaires intérieures, ni d'affaires extérieures; ni d'affaires de la cour, ni d'affaires de la ville;

Qui peut mieux donner une idée du génie de Diderot que sa critique du livre de Thomas sur les femmes? Thomas passe beaucoup d'années à écrire ce livre, Diderot passe une matinée à en faire la critique. Et voilà que le vrai livre sur les femmes c'est Diderot qui l'a fait, un livre de douze pages, dont le gros volume de Thomas n'est tout au plus que le commentaire. Et encore, quel froid commentateur devant ce cœur qui bat! Pour parler des femmes, Diderot ne monte-t-il pas sur le sacré tré-

ni d'affaires du Nord, ni d'affaires du Midi; ni d'affaires d'Orient, ni d'affaires d'Occident; ni de politique, ni de finances; ni de paix, ni de guerre; ni de religion, ni de gouvernement; ni de théologie, ni de métaphysique; ni de grammaire, ni de musique; ni, en général, d'aucune matière quelconque; et qu'elle commet dom Burigny, bénédictin de robe courte, pour faire taire tout le monde, à cause de sa dextérité connue et du grand crédit dont il jouit, et pour être grondé par elle, en particulier, de toutes les contraventions à ces défenses. L'Église, considérant que le silence, et notamment sur les matières dont est question, n'est pas son fort, promet d'obéir autant qu'elle y sera contrainte par forme de violence.

« Frère Marmontel fait savoir qu'il est allé loger chez Mlle Clairon, et qu'il compte donner incessamment un nouvel opéra-comique, intitulé *Sylvain*, dont la musique est de M. Grétry. Nous lui souhaitons le naturel qui lui manque, afin qu'il plaise aux gens de goût. L'Église, faisant attention au rare génie dont le sort a doué M. Grétry, lui accorde les honneurs et droits de frère. En conséquence, nous le conjurons, par les entrailles de notre mère, la sainte Église, de ménager sa santé, de considérer que sa poitrine est mauvaise, et de se livrer moins ardemment aux plaisirs de l'amour, afin de s'y livrer plus longtemps.

« Frère Thomas fait savoir qu'il a composé un *Essai sur les femmes*, qui fera un ouvrage considérable. L'Église estime la pureté des mœurs et les vertus du frère Thomas; elle craint qu'il ne connaisse pas encore les femmes; elle lui conseille de se lier plus intimement, s'il se peut, avec quelques-unes des héroïnes qu'il fréquente, pour le plus grand bien de son ouvrage; et, pour le plus grand bien de son style, elle le conjure de considérer combien, suivant la découverte de Voltaire, notre illustre patriarche, l'adjectif affaiblit souvent le substantif, quoiqu'il s'y rapporte en cas, en nombre et en genre.

« Vous êtes avertis que, par ordre de nos supérieurs, dont nous nous estimons les égaux, et dans la vue de signaler notre juste gratitude envers notre cher et vénérable chef Galiani, il sera fait, à la

pied? « C'est une femme qui se promène dans les rues d'Alexandrie, les pieds nus, la tête échevelée, une torche dans une main, une aiguière dans l'autre, et qui disait : *Je veux brûler le ciel avec cette torche, et éteindre l'enfer avec cette eau, afin que l'homme n'aime son Dieu que pour lui-même.* » Diderot a raison : Les femmes ne se possèdent pas ; elles n'ont à elles ni leur esprit ni leurs sens. Elles peuvent dire : *Je sens le Dieu, le voilà qui me saisit*, car elles sont toujours dominées par une force invisible *.

porte de ce lieu saint, une collecte en faveur et au profit des enfants naturels que notre dit charmant abbé a eus, ou seul ou de compagnie, des différents lits des rues Saint-Honoré, Champ-Fleuri, Tiquetonne, carrefour de Buci, et autres quartiers de la ville, faubourgs, banlieue, prévôté et vicomté de Paris, pour être, le produit de cette collecte, conjointement avec les legs pieux assignés pour le même objet par le susdit charmant abbé, employé aux mois de nourrice et autres nécessités corporelles et spirituelles des susdits innocents et aimables bâtards, sous la tutelle spéciale de notre vénérable chef et ancien Denis Diderot, de frère Angelo Gatti et de frère Frédéric-Melchior Grimm, à ce commis par codicille dudit charmant abbé, envoyé de Naples et homologué au synode de cette illustre Église ; le tout pour la plus grande gloire du nom Galiani, pour l'encouragement de la population, pour l'édification des fidèles, et pour la propagation de la véritable doctrine philosophique et raisonnable. *Amen.*»

* « Une jeune femme samoïède dansait nue, avec un poignard à la main. Elle paraissait s'en frapper ; mais elle esquivait aux coups qu'elle se portait avec une prestesse si singulière, qu'elle avait persuadé à ses compatriotes que c'était un dieu qui la rendait invulnérable ; et voilà sa personne sacrée. Quelques voyageurs européens assistèrent à cette danse religieuse ; et, quoique bien convaincus que cette femme n'était qu'une saltimbanque très-adroite, elle trompa leur yeux par la célérité de ses mouvements. Le lendemain, ils la supplièrent de danser encore une fois. « Non, leur dit-elle, je ne « danserai point ; le dieu ne le veut pas, et je me blesserais. » On insista. Les habitants de la contrée joignirent leur vœu à celui des Européens : elle dansa. Elle fut démasquée. Elle s'en aperçut ; et à l'instant la voilà étendue à terre, le poignard dont elle était armée plongé dans ses intestins. « Je l'avais bien prévu, » disait-elle à ceux qui la secouraient, « que le dieu ne le voulait pas, et que je me bles- « serais. »

VIII

J'ai dit que Diderot osait créer; il serait plus juste de dire qu'il osait détruire. En effet, son œuvre est une œuvre de destruction, mais non pas une œuvre stérile; après la triste moisson des préjugés, les bonnes semailles se sont faites.

Les idées sont des oiseaux voyageurs qui traversent le monde, emportés par la brise odorante ou chassés par les orages. Tantôt l'oiseau voyageur est un aigle qui va frapper du bout de son aile invisible le front d'un philosophe ou d'un héros; tantôt c'est une légère hirondelle qui va secouant sur les poëtes et les amants ses ailes toutes baignées de la rosée des prairies. Diderot a vu passer l'aigle et l'hirondelle; la grande aile a frappé son front, la goutte de rosée est tombée sur son cœur.

L'aigle avait passé pour lui un jour d'orage comme pour Voltaire, comme pour Jean-Jacques, comme pour tous les précurseurs.

IX

S'il fallait rechercher l'origine de cette pensée ardente qui, sous le nom de Voltaire, de Jean-Jacques, de Diderot, a fait de la vieille France monarchique, dévote et ruinée, un nouveau pays libre, fort et riche, on irait interroger Vanini et Campanella. L'Italie a été la mère suprême avant la France. Dans le même siècle, elle a suspendu à ses fécondes mamelles tous les grands poëtes, tous les grands artistes. La pensée humaine aussi nous est venue de cette terre enchantée. Vanini, ce spirituel cynique, celui-là qui a douté le premier, qui s'est

moqué, qui a semé la vérité avec sa parole mordante, n'est-il pas le commencement de Voltaire? Et Campanella, cette âme intrépide, cet esprit violent, n'est-il pas le précurseur de Diderot?

Mais pourquoi chercher ailleurs qu'en notre pays la source qui peu à peu est devenue ruisseau, rivière, fleuve pour féconder la France libre? Abeilard et Montaigne, Descartes et Rabelais, n'ont-ils pas fait jaillir l'eau salutaire du rocher? Fénelon, ce panthéiste d'une si pieuse mélancolie, qui rêvait pour son Éden une île de Calypso, était frère de Diderot, comme Bayle l'était de Voltaire.

X

La lumière dans les ténèbres est la seule que l'esprit puisse voir ici-bas. On va en avant, on cherche d'un œil hardi; un point lumineux frappe, et on s'écrie : « Voilà la vérité! » On avance encore tout ébloui, le cœur battant, l'âme dans les yeux; tout d'un coup les ténèbres reviennent plus noires; on a fait un pas, mais on reste en chemin. On désespère; un autre rayon passe, on veut marcher encore, mais il semble que ce soit un jeu de celui qui sait tout. On manque bientôt de souffle dans cet âpre pays; on rebrousse chemin jusqu'à ce point de départ où il est écrit : « Le soleil de l'esprit ne se lèvera point pour toi. »

Diderot a marché sans effroi dans les ténèbres. Il est allé loin; mais pourquoi a-t-il dit à son retour : « Au delà des traces visibles il n'y a rien? » La philosophie du XVIIIe siècle manque de grandeur et de poésie; sa raison nous attache à la terre et nous amoindrit l'horizon; son enthousiasme ne nous élève jamais jusqu'aux régions sacrées où l'âme s'épanouit au souffle de Dieu. Les philo-

sophes du XVIIIe siècle ne connaissent que Dieu-utile, ils méconnaissent Dieu-amour; mais, le jour où l'on a fait Dieu-utile, on a nié Dieu. Le monde marche par l'amour et va à l'amour. C'est le commencement, c'est la fin du monde. C'est le cycle flamboyant, c'est le serpent de la science se mordant la queue.

Le monde a été un sentiment du Créateur et non une idée, une expansion et non un dessein. Dieu n'a pas songé à être utile; il a répandu les rayons de sa vie et de sa lumière. Nous sommes les enfants de Dieu. Les plus mauvais d'entre nous gardent en leur âme un souvenir de leur Maître radieux, comme le torrent le plus impur garde une image du ciel. C'est ce souvenir éternel qui nous élève au-dessus de nous-mêmes et qui fait resplendir l'idéal dans notre cœur.

XI

Pour me servir des images de l'Évangile, la terre, ce champ de Dieu où sa main généreuse a semé le bon grain, l'amour, la charité, l'espérance, était infidèle à son maître; l'ivraie poussait parmi le bon grain, l'ivraie, c'est-à-dire la domination, l'égoïsme, la division; le bon grain allait étouffer dans le champ sans air et sans soleil, quand le Christ vint et lui dit : « Relève-toi, je te soutiendrai contre l'ivraie, et, au temps de la moisson, je te recueillerai, tandis que les faucheurs jetteront l'ivraie au feu. » Voilà ce que le Christ vient dire à celui qui manquait d'air et de soleil, à Lazare. Que dit-il à celle qui manquait de l'amour divin, à Madeleine? « Tout homme qui boit de cette eau de Samarie aura encore soif, mais celui qui aura bu de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif, car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une

fontaine d'eau jaillissante dans la vie éternelle. » Et dans le cœur flétri de Madeleine le Christ versa une goutte d'eau vive du divin amour. Et elle fut délivrée des chaînes impures de la volupté. Ses bras, qui n'étreignaient que le démon, s'élevèrent jusqu'à Dieu. Le Christ avait protégé et relevé Lazare; il pardonnait à Madeleine et lui rouvrait le ciel. Chaque pas qu'il faisait éloignait le démon du mal, chaque parole qu'il disait proclamait la justice divine; et, sur ses pas, l'amour, ce souvenir du ciel, ce beau lis éclos d'un sourire et d'une larme de Dieu, refleurissait sur cette terre maudite comme aux premiers jours du monde.

La philosophie du XVIIIe siècle n'a-t-elle donc pas compris qu'avant elle un Dieu était venu en pèlerinage ici-bas, pour parler d'amour à l'humanité dans un plus beau langage que l'*Encyclopédie?*

XII

Diderot était le plus passionné des combattants dans cette ardente armée de philosophes qui s'agitait si bruyamment vers 1760, qui voulait la liberté partout, la liberté de penser et d'écrire, la liberté en face du roi, la liberté en face de Dieu. D'un seul bond, Diderot allait au but, mais l'enthousiasme l'égarait souvent; pour un philosophe il avait trop de l'artiste; la tête partait en avant, mais soudain le cœur suivait la tête et la dépassait bientôt. Tout en pensant, il se laissait aller à la rêverie. Ce qui fait sa puissance, c'est sa hardiesse qui surprend les plus aguerris, c'est sa fougue échevelée qui a toutes les majestés de l'orage.

On pourrait peindre d'Alembert un compas à la main, entre Diderot et Voltaire, apaisant la fougue de l'un, tempérant la passion de l'autre.

Voltaire était emporté par le caprice, la colère, la vengeance; l'éclair fendait la nue, on croyait à l'orage, mais bientôt le ciel redevenait serein.

Comme frappant contraste, représentez-vous d'Alembert timide et discret, n'osant pas dire sa pensée, osant l'écrire à peine dans la solitude du cabinet. D'Alembert, écho agrandi de Fontenelle, ne répandait que le quart de la vérité. Diderot aimait mieux répandre une erreur que de garder une vérité dans le creux de sa main. On peut encore comparer d'Alembert à Montesquieu : c'est le même calme et la même quiétude. Le *Géomètre orateur* de Gilbert est plus un portrait qu'une satire. Homme toujours tempéré, même aux jours de la lutte, il est le génie de la patience; il loge la raison sur la carapace de la tortue : « Il ne faut jamais que la raison prenne le mors aux dents; pourvu qu'elle chemine, c'est assez. »

XIII

La belle lettre de Voltaire à Diderot!

On ne peut s'empêcher d'écrire à Socrate quand les Mélitus et les Anytus se baignent dans le sang et allument les bûchers. Un homme tel que vous ne peut voir qu'avec horreur le pays où vous avez le malheur de vivre. Vous devriez bien venir dans un pays où vous auriez la liberté entière, non-seulement d'imprimer ce que vous voudriez, mais de prêcher hautement contre des superstitions aussi infâmes que sanguinaires. Vous n'y seriez pas seul, vous auriez des compagnons et des disciples. Vous pourriez y établir une chaire, qui serait la chaire de la vérité. Votre bibliothèque se transporterait par eau, et il n'y aurait pas quatre lieues de chemin par terre. Enfin vous quitteriez l'esclavage pour la liberté. Je ne conçois pas comment un cœur sensible et un esprit juste peut habiter le pays des singes devenus tigres. Si le parti qu'on vous propose satisfait votre indignation et plaît

à votre sagesse, dites un mot, et on tâchera d'arranger tout d'une manière digne de vous , dans le plus grand secret, et sans vous compromettre. Le pays qu'on vous propose est beau et à portée de tout. L'Uranibourg de Tycho-Brahé serait moins agréable. Celui qui a l'honneur de vous écrire est pénétré d'une admiration respectueuse pour vous, autant que d'indignation et de douleur. Croyez-moi, il faut que les sages qui ont de l'humanité se rassemblent loin des barbares insensés.

C'est l'éloquence de l'esprit qui part du cœur. On dirait Platon parlant à Socrate.

XIV

Diderot était rigoureusement panthéiste, aimant Dieu et disant que la terre était un autel éclairé par le ciel. Fier comme un homme libre qui porte le souvenir de ses bonnes actions, il allait sans détour et sans peur, disant que parmi les lâches et les coupables nul n'oserait le suivre.

Titus disait quelquefois : « J'ai perdu ma journée. » Diderot disait souvent : « Je n'ai fait qu'un ingrat. »

Diderot n'avait pas toujours habité le bois de rose. Avant que les bonnes fées Catherine et Geoffrin se fussent disputé l'honneur et la joie de l'habiller de soie et d'Astrakan, il avait compté plus d'un jour de misère. Que dis-je, la misère? la faim elle-même, la pâle faim l'avait saisi un jour de mardi gras. N'ayant pas une obole pour déjeuner, logé dans un cabinet d'hôtel garni, bien plus garni de ses métaphores que des meubles de son hôtesse, il était sorti le matin, se disant que la vue des mascarades lui tiendrait lieu de déjeuner. C'était là un mauvais repas pour un estomac de vingt ans. Il se décide à aller frapper, d'une main timide, à quelque porte sympathi-

que ; mais la curiosité avait chassé tout le monde dehors. Il rencontre un ami :

« C'est la Providence qui t'a mis sur mon chemin, » s'écrie Diderot.

Mais l'autre pressent qu'il va lui demander un écu.

« La Providence, mon cher Diderot, je la cherche depuis ce matin ; je n'ai pas un sou vaillant pour faire mes farces. »

Diderot se détourna et comprit.

« Qu'il aille faire ses farces, » dit-il tristement.

Et il reprit le chemin de son hôtel, résolu de se coucher pour tromper sa faim, résolu de mourir plutôt que de frapper une fois de plus à la porte des absents.

« J'ai frappé à son cœur, et il n'y avait personne. »

J'oubliais de dire que Diderot n'avait pas soupé la veille. Il arrive chez son hôtesse, il veut monter l'escalier, mais il se trouve mal et s'évanouit sur la première marche.

« Le pauvre garçon ! s'écrie l'hôtesse ; moi qui le croyais dans toutes les folies du carnaval ! »

Elle lui soulève la tête ; Diderot rouvre les yeux et, voyant la charité agenouillée devant lui :

« Je meurs de faim, dit-il bravement.

— Ce n'est que cela ? » dit l'hôtesse.

Et la voilà qui court dans la salle et qui revient au même instant avec un biscuit trempé de vin. Diderot, revenu à lui, se lève, embrasse l'hôtesse et la baigne de larmes :

« Je fais ici le serment, s'écria-t-il au second biscuit, de ne jamais fermer ma main si j'ai un écu et si un pauvre me tend la sienne. »

Qu'est-ce que la vertu ? Le sacrifice de soi-même. On peut écrire cette pensée pour épigraphe de la vie de Diderot.

XV

Il fut une fois question de recevoir Diderot à l'Académie*; mais il y avait là je ne sais quel abbé inconnu (que dis-je inconnu? c'est bien pis, il s'appelait l'abbé Trublet) qui, pour clore la discussion, demanda à lire ce conte :

« Il y avait ici une maîtresse de danse, appelée la Nodin, bonne chrétienne, bonne catholique, mais peu scrupuleuse et se passant volontiers de messes. De bonnes gens bien intentionnés lui remontrèrent que cette longue abstinence scandalisait, et que, pour ses domestiques, ses voisins, les gens du pays, elle ferait bien d'aller quelquefois à l'église. Elle se laissa persuader contre son habitude de plusieurs années. Elle va une fois à la messe, et, à son retour, elle trouve son congé du spectacle. Cela ne lui donna pas du goût pour la messe : elle revint à son premier régime, et les bonnes gens bien intentionnés à leurs remontrances. Au bout de huit à dix mois, elle va une seconde fois à la messe, et, à son retour, elle trouve ses portes enfoncées, ses armoires brisées et ses nippes volées. Cet événement lui donna de l'humeur contre la messe, et il se passa plus d'un an et demi sans qu'on pût la résoudre à entendre une troisième messe. Cependant, une veille du jour de Noël, les bonnes gens bien intentionnés insistèrent si opiniâtrément, qu'elle les accompagna à la messe de minuit; et, à son retour, elle ne trouva que la place de sa maison réduite en cendres. A l'instant, elle se jette à genoux au milieu de la

* C'était après la représentation du *Père de famille* : « Il faut tout tenter, écrivait Voltaire, pour mettre M. Diderot à l'Académie pendant son triomphe. C'est toujours une espèce de rempart contre les fanatiques et les factieux. »

rue, et levant les mains au ciel et s'adressant à Dieu, elle dit : « Mon Dieu, je te demande pardon de ces trois « messes; tu sais que je ne voulais pas y aller, par- « donne-moi. Je jure devant toi de n'en entendre de ma « vie; et, s'il m'arrive de fausser mon serment, je con- « sens à être damnée à toute éternité. »

— Qu'est-ce que cela prouve? dit d'Alembert. — Cela prouve, dit l'abbé Trublet, que ce conte est signé Diderot. Je dis la messe tous les matins, et ne veux pas que les athées soient élus même à l'Académie. »

Ce beau raisonnement de l'abbé Trublet triompha. « Il a raison, pensa Diderot. Il faut bien d'ailleurs qu'il y ait un endroit où l'abbé Trublet se trouve supérieur à Diderot. »

XVI

Les philosophes prouvaient Dieu par la peine qu'ils se donnaient pour prouver qu'il n'existait pas. Diderot, dans ses rares jours d'athéisme, cherchait des athées dans tous les grands hommes de l'antiquité. Il adorait Lucrèce et ne pardonnait pas à Virgile son silence sur le poëme de la nature des choses. Mais un jour il vient chez Grimm et lui récite avec enthousiasme ces beaux vers des *Géorgiques* * :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores.

* « Heureux celui qui a pu pénétrer la raison des choses, en foulant aux pieds les erreurs de la superstition, en bravant un destin inexorable et le vain bruit de l'avare Achéron! Mais fortuné encore

Étrange nature! Dieu lui a tout donné, la grandeur, l'enthousiasme, la poésie, les idées qui jaillissent du front comme des éclairs, les sentiments qui fleurissent dans le cœur comme les lis du divin rivage : c'est l'homme fait à l'image de Dieu; le corps est digne de l'âme; la grâce accompagne la force; rien ne manque à cette créature, rien, si ce n'est Dieu lui-même. L'enfant prodigue a fui la maison paternelle sans en garder un souvenir, un pieux souvenir pour les mauvais jours.

Mais pourquoi l'accuser d'athéisme? Athée! aimer ici-bas, n'est-ce pas aimer Dieu là-haut? Diderot a aimé toute sa vie l'œuvre de Dieu. Un homme doué comme lui a pu tomber, en ses heures de doute, dans l'erreur d'un naturalisme sans danger, parce qu'il animait la nature de toute sa poésie. Pour lui, la nature avait une âme; il disait avec les enfants : « Dieu est partout. » Il n'a jamais nié la Divinité; seulement, il s'en formait une image changeante. Son Dieu lui apparaissait en diverses métamorphoses. Il le voyait surtout sous la forme d'une belle femme, pure encore, aimant déjà, le pied sur la terre, le regard élevé au ciel. Tantôt il croyait l'entendre dans les mille voix de la forêt profonde. Il n'avait pas, comme Cabanis, le tort de vouloir tout expliquer. C'est là le tort de la science, et Diderot ne se donnait pas les torts d'un savant. Il désavouait le matérialisme impur de La Mettrie; il avait dressé un autel à la morale publique et à la vertu privée. Il aimait sa famille; il parlait avec effusion de son vieux père; il pleurait en pensant à sa fille. S'il avait le cœur ouvert à toutes les passions, il avait aussi

celui qui connaît les divinités champêtres, Pan et le vieux Sylvain, et les nymphes des bois! »

Selon Diderot, celui qui a « pénétré la raison des choses, » c'est Lucrèce : Virgile a donc pensé hardiment comme celui qui « foulait aux pieds les erreurs de la superstition. »

le cœur ouvert à toutes les charités. Il ne chantait pas la nature, *œuvre de Dieu*, comme Jean-Jacques, mais il l'aimait. Nul n'avait à un si haut degré le profond sentiment de la vie universelle. Cet homme qui savait tant, qui savait tout, moins l'origine et la fin, se surprenait étonné comme un enfant, à la vue des bois qui pensent et qui s'agitent, des eaux qui vont toujours, des moissons qui, chaque année, viennent redorer la terre. Il cueillait un épi et un bluet, il regardait le ciel, il interrogeait son cœur. « Que faites-vous là, mon ami Diderot? lui demanda Grimm un jour que le philosophe était pensif en pleine campagne. — J'écoute, répondit-il. — Qui est-ce qui vous parle? — Dieu. — Eh bien! — C'est de l'hébreu : mon cœur comprend, mais mon esprit n'a point d'oreilles. »

XVII

Un soir, tous les philosophes attendaient chez Helvétius l'heure du souper. Ils en revenaient, comme toujours, à l'éternelle question : « Qu'est-ce que l'âme? » Quand chacun eut gaiement ou gravement dit un beau mensonge, Helvétius frappa du pied pour obtenir un peu de silence. Il alla fermer la fenêtre. « Voilà qu'il fait nuit, dit-il; qu'on m'apporte du feu. » On lui apporta un charbon ardent. Il prit les pincettes, s'approcha d'une console et souffla sur le charbon. Une bougie s'alluma. « Remportez ce dieu, dit-il en montrant le charbon; j'ai l'âme, ou plutôt j'ai la vie du premier homme. Or, le feu qui m'a servi est partout, dans la pierre, dans le bois, dans l'atmosphère. L'âme c'est le feu, le feu c'est la vie. La création du monde est une hypothèse beaucoup plus merveilleuse que celle que je cherche à vous expliquer. » Disant ces mots, Helvétius alluma une seconde bougie : « Vous voyez que mon premier homme a transmis la vie sans

l'existence d'un Dieu. — Vous ne vous apercevez pas, lui dit alors Diderot, que vous avez prouvé l'existence de Dieu en la voulant nier : car je veux bien que la vie soit sur la terre ; mais encore a-t-il fallu quelqu'un pour allumer le feu. J'imagine que le charbon ne se serait pas allumé tout seul *. »

Diderot n'a jamais nié Dieu, car il l'a vu partout ; il a douté ; mais on l'a dit, douter, c'est croire encore **

XVIII

Diderot est une des grandes figures qui rayonnent dans le tableau d'un siècle. Il tient une belle place, comme artiste et comme philosophe, dans l'histoire des arts et des idées. Son souvenir a je ne sais quoi de grandiose et de charmant. C'est le génie du paradoxe, c'est l'héroïsme de l'audace et de la passion. Il porte à certains jours le XVIIIe siècle sur ses épaules, comme le vieil Atlas portait le monde. On ne songe pas à lui élever une statue ; mais n'a-t-il pas un temple, un temple immortel, quoique déjà ruiné, l'*Encyclopédie*, d'où la Révolution est sortie tout armée ?

Les ruines de l'*Encyclopédie* seront pieusement admirées dans l'avenir comme les sacrés débris du Parthénon. Quand l'architecte est un grand artiste, le temple survit au dieu qu'on y adorait. La philosophie de Diderot est tombée de l'autel, mais son temple est toujours debout.

* Ce point d'histoire philosophique n'est peut-être pas enregistré dans les écrits du temps. Condorcet l'avait raconté à mon grand-père, qui était son cousin, et mon grand-père me l'a souvent raconté lui-même.

** Il ne voulait même pas que sa fille doutât. Il la confiait au curé de sa paroisse.

X

D'ALEMBERT.

Mme de Tencin. — Le roi de Prusse. — Mlle de Lespinasse.

(1717-1783.)

I

Il est impossible de peindre avec précision la figure de Claudine de Tencin, chanoinesse et courtisane, mère de d'Alembert, un jour de distraction ; maîtresse du Régent, maîtresse du cardinal Dubois, maîtresse d'un colonel irlandais, maîtresse de d'Argenson, maîtresse de Bolingbroke, maîtresse du maréchal d'Huxel, maîtresse du chevalier Destouches, maîtresse de La Fresnais, j'en passe, et des meilleurs, des maréchaux de France, des conseillers au parlement, des ministres, des cardinaux, des gens de lettres. Quand elle n'était pas à la cour, la cour était chez elle. Ce beau train de vie dura longtemps, car elle perpétua sa jeunesse comme Ninon de Lenclos. Elle serait morte sans doute dans l'impénitence amoureuse, si son dernier amant ne se fût tué chez elle d'un coup de pistolet, un jour de désespoir, ce qui la fit accuser de l'avoir tué elle-même. Cela n'était pas au-dessus de ses forces. On la traîna au Châtelet et à la Bastille. L'acte d'accusation portait que celle-là qui avait fait mettre les biens de son amant sous son nom avait bien

pu armer le pistolet. Mais, quoique ses ennemis se levassent tous pour la perdre, elle fut acquittée, sans doute parce qu'elle n'était pas coupable, mais peut-être aussi parce qu'elle avait pour amis Montesquieu, Fontenelle et Clément XIV, sans compter tous ses anciens amants ; je ne parle pas de ses enfants, car ceux-là n'étaient pas ses amis. Jean-Jacques, un peu plus tard, mettait les siens aux Enfants-Trouvés ; Mme de Tencin, qui ne croyait pas à Dieu, les mettait sur le seuil d'une église. Le fils qu'elle eut du chevalier Destouches ne croyait pas plus à Dieu que sa mère : il se nommait d'Alembert. Il fut recueilli dans la rue, comme un chien, par une vitrière qui lui donna son sein, parce que Dieu, qui existe même pour ceux qui ne croient pas à lui, ne veut pas qu'un enfant manque de mère.

Quand d'Alembert fut devenu célèbre, Mme de Tencin se souvint qu'elle était sa mère, et alla vers lui les bras ouverts ; mais le philosophe passa son chemin, en lui disant : « Vous n'êtes pas ma mère. »

Claudine Tencin se retira des passions, et ouvrit un bureau d'esprit. Elle donna deux fois par semaine à dîner aux gens de cour et aux gens de lettres. Elle fit plus : aux gens de cour, elle donna des leçons de diplomatie, car M. de Talleyrand n'était pas digne de dénouer les rosettes de ses souliers ; aux gens de lettres, elle donna des culottes, car sur ce chapitre Mme Geoffrin ne fit que l'imiter. Il faut dire à sa louange qu'elle n'avait rien à elle ; son argent, son esprit, son temps, tout cela était à ses amis. Quand elle mourut, tous les aimables païens de 1750 furent désespérés. « Où irons-nous dîner ? » se demandaient-ils avec inquiétude. La Scarron remplaçait le rôti par un conte ; Mme de Tencin contait aussi bien que la Scarron, mais n'oubliait jamais le rôti. Heureusement que Mme Geoffrin recueillit la succession de

Mme de Tencin, laquelle avait recueilli la succession de la marquise de Lambert; à la mort de celle-ci, Fontenelle avait dit : « Puisqu'elle est morte, j'irai dîner chez Claudine. » Quand la mort de Mme de Tencin fut annoncée à l'Académie, Fontenelle dit avec la même tranquillité : « Eh bien! j'irai dîner chez la Geoffrin. »

Je ne connais pas d'autre oraison funèbre de Mme de Tencin. Elle avait eu bien raison de dire de Fontenelle, en lui mettant la main sur le cœur : « Ce n'est pas un cœur que vous avez là, c'est de la cervelle comme dans la tête. »

II

L'histoire de d'Alembert, c'est l'histoire d'un grand orgueil qui s'abrite sous le manteau troué du philosophe. Les uns l'ont trouvé sublime dans son entre-sol au-dessus de la vitrière qui l'avait recueilli à la porte d'une église; les autres l'ont trouvé cynique comme un Diogène des temps modernes, qui dit à sa vraie mère, quand elle vient à passer : « Retire-toi de mon soleil. »

Ah! cinquante ans plus tard, quand il fut trahi deux fois par Mlle de Lespinasse, quand il comprit enfin que la femme n'est qu'un navire abandonné, toujours battu par la tempête du cœur, qui va échouer sans cesse là où le pousse le vent, si Mme de Tencin était revenue à lui, il fût tombé dans ses bras en pleurant, il ne lui eût pas jeté au visage ce mot odieux : « Vous n'êtes pas ma mère! »

Oui, l'autre était sa mère, la mère de tous les jours, celle qui donne son sein et son temps, les battements de son cœur et les larmes de ses yeux; mais l'autre aussi était sa mère : c'était la mère que Dieu avait donnée, et il fallait être aussi géomètre que d'Alembert pour renier celle-là.

Si d'Alembert eût été un grand cœur, au lieu d'être un

grand esprit, il aurait eu dans son cœur de la place pour deux mères.

Mais d'Alembert mesurait ses sentiments comme ses idées, comme son style, avec un compas. L'infini n'existait pas pour lui. Comment pouvait-il comprendre la mère invisible qui pleurait ses péchés et qui protégeait l'enfant de son amour à peu près comme les fées veillent sur un berceau pendant le sommeil ?

Vanité des vanités ! chez d'Alembert tout ne fut que vanité. J'ai beau l'étudier à tous les points de vue, à tous les âges, ami ou amant, je trouve en lui un composé de philosophe et de savant ; je ne trouve pas l'homme, pas même dans sa jeunesse. Mais fut-il jeune un seul jour de sa vie ?

La jeunesse ne lui vint que quand il était déjà aux prises avec la mort, quand les trahisons de Mlle de Lespinasse arrachèrent tout à coup la cuirasse de son cœur. Il était un peu tard pour naître enfin à la vie.

Et pourtant, voyez comme cette vanité de d'Alembert s'humilie devant les têtes couronnées ! Ce philosophe, qui brave de si haut Dieu et les hommes, qui ne s'attarde jamais par un beau soir d'avril ou par une belle matinée d'octobre devant l'œuvre de la création, ce géomètre qui ne sait pas pour qui fleurissent les roses, voilà comment il écrit au roi de Prusse : « J'ai été touché juequ'aux larmes, sire, par ces mots de votre dernière lettre, si pleins de bonté et d'intérêt : « Je vous avais écrit avant-hier, et « je ne sais comment je m'étais permis quelque badi- « nage ; je me le suis reproché en lisant votre lettre. » Ne vous reprochez rien, sire, et croyez que vous avez ce que Tacite dit de Germanicus, *per seria, per jocos, eumdem animum*, une âme qui intéresse également mon cœur, quand elle est sérieuse et quand elle est gaie. Vous mettez le comble à vos bontés en employant même la

poésie à ma consolation; vous me dites, en vers élégants et harmonieux, ce que vous avez bien voulu me dire en prose élégante et philosophique : votre prose, sire, devrait être signée Sénèque, Montaigne, et vos vers Lucrèce, Marc-Aurèle. »

Et ailleurs, c'est « une vénération tendre et profonde pour son auguste majesté, » le roi de Prusse, qu'il compare à tous les héros et à tous les sages. C'est tout au plus s'il ne lui crie pas *bravo!* à la bataille de Rosbach, car d'Alembert n'aime pas la France de tout le monde, « la mère patrie; » il aime la France qui est à Ferney, et qui s'appelle Voltaire; il aime la France qui est à Berlin, et qui s'appelle Frédéric; il aime la France qui est à Saint-Pétersbourg, et qui s'appelle Catherine. Son pays, c'est celui des disputes philosophiques. D'Alembert est de la caste des mécontents; en effet, il passa sa vie à se plaindre de la destinée, qui plus d'une fois est venue à lui conduisant par la main la Fortune et l'Amour. Il dit sans cesse qu'il est pauvre; c'est à qui lui fera des pensions, et, dès qu'il en tient une, il refuse orgueilleusement les autres. Il se plaint de la France : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os! » Aussitôt l'impératrice de Russie lui offre cent mille francs de rente pour former le grand-duc à la philosophie*. Il se drape dans sou

* Le grand-duc était prédestiné : il est mort fou. D'Alembert n'eût pas été un instituteur digne de faire un prince et un homme. Il aimait trop le paradoxe à la Diderot. Par exemple il voulait qu'on enseignât l'histoire à rebours, c'est-à-dire qu'on commençât par les temps les plus proches, et qu'on finît par les plus reculés. « Par ce moyen, le détail des faits décroîtrait à mesure qu'ils seraient moins certains et moins intéressants, et la mémoire des enfants ne se trouverait point surchargée par des faits et des noms barbares, et rebutée d'avance sur ceux qu'il leur importe le plus de connaître; ils n'apprendraient pas le nom de Dagobert avant celui de Henri IV. »

D'Alembert ne savait-il donc pas que c'est à travers l'histoire ancienne qu'il faut étudier l'histoire moderne?

manteau, se dit fier de sa pauvreté, et ne veut pas mourir sur la terre étrangère. Mais il crie tout haut combien elle est ingrate, cette patrie qui lui a donné une place à l'Académie des sciences, une place à l'Académie française, qui lui permet d'imprimer l'*Encyclopédie.* « La situation où je suis serait un motif suffisant pour bien d'autres de renoncer à son pays. Ma fortune est au-dessous du médiocre; dix sept cents livres de rente font tout mon revenu. Entièrement indépendant et maître de mes volontés, je n'ai point de famille qui s'y oppose. Oublié du gouvernement comme tant de gens le sont de la Providence, persécuté même autant qu'on peut l'être quand on évite de donner trop d'avantage sur soi à la méchanceté des hommes, je n'ai aucune part aux récompenses qui pleuvent ici sur les gens de lettres avec plus de profusion que de lumières. Une pension très-modique, qui vraisemblablement me viendra fort tard, et qui à peine un jour me suffira si j'ai le bonheur ou le malheur de parvenir à la vieillesse, est la seule chose que je puisse raisonnablement espérer. Encore cette ressource n'est-elle pas trop certaine, si la cour de France, comme on me l'assure, est aussi mal disposée pour moi que celle de Prusse l'est favorablement. Malgré tout cela, la tranquillité dont je jouis est si parfaite et si douce, que je ne puis me résoudre à lui faire courir le moindre risque. Supérieur à la mauvaise fortune, les épreuves de toute espèce que j'ai essuyées dans ce genre m'ont endurci à l'indigence et au malheur, et ne m'ont laissé de sensibilité que pour ceux qui me ressemblent. A force de privations, je me suis accoutumé sans effort à me contenter du plus étroit nécessaire, et je serais même en état de partager mon peu de fortune avec d'honnêtes gens plus pauvres que moi. J'ai commencé, comme les autres hommes, par désirer les places et les richesses ; j'ai fini

par y renoncer absolument, et de jour en jour je m'en trouve mieux. La vie retirée et obscure que je mène est parfaitement conforme à mon caractère, mon amour extrême pour l'indépendance, et peut-être même à un peu d'éloignement que les événements de ma vie m'ont inspiré pour les hommes. »

Et plus loin : « Ce n'est pas que je sois fort content du ministère, et surtout de l'ami de votre président; il s'en faut beaucoup : je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il est très-mal disposé contre moi, et j'ignore absolument pour quelle raison ; mais que m'importe? je resterai à Paris, j'y mangerai du pain et des noix, j'y mourrai pauvre, mais aussi j'y vivrai libre. Je vis de jour en jour plus retiré; je dîne et soupe chez moi; je vais voir mon abbé à l'Opéra; je me couche à neuf heures, et je travaille avec plaisir, quoique sans espérance. »

L'amour, comme on voit, quoique d'Alembert fût alors aux meilleures saisons de sa vie, ne tenait pas grand'-place dans sa journée. Mlle de Lespinasse elle-même, quand elle parfuma sous les tresses de sa chevelure le bonnet de nuit du philosophe, ne changea rien à ses habitudes.

D'Alembert avait par-dessus l'esprit tout l'esprit de conduite; aussi fut-il de toutes les académies, tout en gardant ses droits au titre de philosophe, le premier qu'il ambitionnât. Il allait dans le monde, on le rencontrait même à Versailles; il savait choisir ses amis parmi les rois par la naissance et les rois par l'esprit, du roi de Prusse à Voltaire, de Catherine II à Mlle de Lespinasse. Beaucoup insulté, comme tous ceux qui prennent le soleil des va-nu-pieds de la littérature, il savait mépriser les injures. « Les poëtes comme les rois, dit-il quelque part, ne peuvent dissimuler

la moindre insulte, et le désir d'en tirer vengeance leur est souvent beaucoup plus nuisible que l'insulte même. C'est bien peu connaître l'envie que de croire lui imposer silence en s'y montrant trop sensible; c'est au contraire lui donner la célébrité qu'elle cherche. La postérité eût ignoré jusqu'aux noms de Bavius et de Mævius, si Virgile n'avait eu la faiblesse d'en faire mention dans un de ses vers. Les gens de lettres d'un certain ordre s'avilissent en répondant aux satires. Ils en sont toujours blâmés par ce public même, qui, dans son oisiveté maligne, prend quelquefois plaisir aux traits qu'on lance contre eux. Un homme qui se sent digne par ses talents et son génie de devenir célèbre, n'a qu'à laisser faire la voix publique, ne point s'empresser à lui dicter ce qu'elle doit dire, et attendre, si l'on peut parler ainsi, que la renommée vienne prendre ses ordres; bientôt elle imposera silence à toutes les voix subalternes, comme la force du son fondamental dans un bel accord anéantit toutes les dissonances qui tendent à altérer son harmonie. Mais l'homme de lettres est-il assez peu philosophe pour se chagriner de ce qu'on ne lui rend pas justice, et assez imprudent pour laisser éclater son chagrin; l'envie alors redoublera ses attaques, l'entraînera comme malgré lui dans quelques écarts, et cherchera à lui faire plus de tort par un ridicule qu'il ne pourrait se faire d'honneur par d'excellents ouvrages. En fait de réputation comme en fait de maladies, c'est toujours l'impatience qui nous perd. Combien d'hommes supérieurs par leurs talents, à qui on pourrait faire avec raison le même reproche qui fut fait autrefois bien ou mal à propos au général des Carthaginois : « Les dieux n'ont pas donné à un seul tous les talents ; vous avez celui de vaincre, mais non celui d'user de la victoire. »

III

Les femmes décident de tout en France. Voilà ce que Mlle de Lespinasse avait écrit vaillamment sur sa bannière. Au point de départ, elle ne semblait pas destinée à décider de grand'chose ici-bas : elle n'avait ni naissance, ni fortune, ni beauté. Quand une femme a la beauté, elle a bien vite la fortune, partant la naissance. Mlle de Lespinasse n'avait que l'esprit ; mais l'esprit est encore un point d'appui qui peut soulever le monde. Mlle de Lespinasse ne fut pas précisément un Atlas, mais elle fut un des ornements qui supportèrent ce temple de la philosophie moderne qui s'appelait hier l'*Encyclopédie*, et qui s'appelle aujourd'hui la liberté de penser.

Mlle de Lespinasse est née à Lyon en 1732. Ce nom n'était pas le sien. Une femme du beau monde, célèbre par ses galanteries, Mme d'Albon, la mit au monde comme un livre anonyme. Elle ne voulut jamais la reconnaître ; plus tard elle tenta de la doter ; mais la fille refusa l'argent de celle qui lui avait refusé un nom.

On comprend tout de suite sa liaison avec d'Alembert, qui lui-même n'avait pas de nom. Les deux célèbres enfants trouvés du XVIII[e] siècle s'étaient réunis pour se consoler et pour protester.

Mlle de Lespinasse pensa d'abord à donner sa jeunesse à Dieu ; mais un grain de philosophie avait germé dans son cœur : elle manquait de l'enthousiasme qui précipite les filles de Dieu au pied de l'autel ; la curiosité l'entraînait dans tous les périls de la vie. Plus tard, elle eut l'enthousiasme de la passion. Ce fut une autre Sapho et une autre Héloïse.

Le hasard, qui fait souvent bien ce qu'il fait, la plaça

d'abord comme demoiselle de compagnie chez Mme du Deffant. Ce fut là qu'elle rencontra toute la société littéraire et philosophique du XVIII[e] siècle.

Dès son entrée dans cet autre hôtel Rambouillet, où l'esprit remplaçait la manière, où l'épigramme remplaçait le madrigal, elle fut admise à dire son opinion sur les hommes et les choses. Mais peu à peu Mme du Deffant s'aperçut que la demoiselle de compagnie devenait la dame de la maison. La rivalité ne dura pas longtemps : Mlle de Lespinasse s'en alla ouvrir ailleurs un bureau d'esprit. On se demanda aux frais de qui.

Au bout de quelque temps, d'Alembert, qui avait quitté Mme du Deffant pour Mlle de Lespinasse, alla s'installer, avec ses livres et ses oiseaux, dans la maison de celle-ci, porte à porte, à ce point que les étrangers se trompaient souvent de porte.

Mlle de Lespinasse n'était pas belle, et d'Alembert n'était pas né pour l'amour : aussi les hommes n'enviaient pas d'Alembert, et les femmes n'enviaient pas Mlle de Lespinasse. Savez-vous quel fut le premier ouvrage qu'elle inspira à d'Alembert ? Un volume in-quarto sur la vaccine : Mlle de Lespinasse était outragée par la petite vérole. C'était s'y prendre un peu tard.

Ce mariage de raison dura quelque vingt ans. D'Alembert était heureux sans savoir pourquoi ; il ne comprenait rien aux inquiétudes, aux irritations, aux colères, aux bourrasques, aux larmes, aux orages, aux déchirements de cette femme, qui semblait dominée par son esprit, mais qui n'écoutait que les faiblesses de son cœur. D'Alembert n'était là pour elle que le pain quotidien de l'amour ; or, comme elle ne mangeait pas de pain, elle ne se contentait pas de ce repas platonique. Elle subit trois ou quatre passions violentes qui la tuèrent peu à peu. En effet, après avoir longtemps pleuré le comte de Mora,

elle ne survécut pas à l'abandon de M. de Guibert, qui s'était laissé prendre un jour de distraction, mais qui n'avait pu s'élever à cette passion toute pleine de tempêtes.

Ce brave d'Alembert continuait de réciter ses éloges à l'Académie et d'écrire pour la gloire de l'Église encyclopédique, sans s'imaginer qu'une femme qui demeurait dans sa maison pût penser à un autre homme que lui. Celui-là n'était pas fils de sa mère. Il y en a qui s'imaginent que toutes les femmes sont perverses, hormis leur mère. D'Alembert s'imaginait que, hormis sa mère, toutes les femmes étaient des chefs-d'œuvre de vertu.

Mlle de Lespinasse nomma d'Alembert son exécuteur testamentaire ; elle lui légua ses meubles ; elle donna ses cheveux, tout ce qu'elle avait, aux fidèles de son cercle ; elle légua ses dettes à l'archevêque de Toulouse, et s'endormit dans l'éternité.

A ses derniers jours elle tendit la main à d'Alembert, qui ne la quittait pas. « Mon ami, lui dit-elle tristement, il y a vingt ans que vous m'aimez, il y a vingt ans que vous m'avez sacrifié toutes les libertés de votre cœur, il y a vingt ans que je vous trompe. » Cette confession fut un coup de foudre pour d'Alembert ; ce coup de foudre fut un trait de lumière. Il vit passer les figures des amants de Mlle de Lespinasse. « J'y avais songé, dit-il ; mais pouvais-je le croire ? Je ne le crois pas encore ! — Oui, mon ami, vous avez vécu avec le mensonge. J'ai toujours remis au lendemain cette confession des faiblesses de mon cœur : au point où j'en suis, le lendemain c'est le tombeau ; je ne veux pas y emporter ce secret de ma trahison : le tombeau lui-même a ses remords. Pardonnez-moi, mon ami, je vous aimais ; mais je me suis laissé prendre à ces passions violentes qui nous emportent hors de nous-

mêmes. Cette maison, où j'aurais dû être si heureuse avec vous, où je vous voyais heureux en dévorant mes larmes, n'a été pour moi qu'une mer agitée ; en vain je croyais jeter l'ancre en me jetant dans vos bras, mais la vague m'emportait toujours. Je reviens à vous, mais toute brisée par les secousses de la tempête. — Vous revenez à moi ! dit d'Alembert tristement, mais avec un éclair d'espérance.— Oui, » dit Mlle de Lespinasse en lui pressant la main. Puis, se reprenant tout à coup, car l'image de M. de Guibert avait passé devant elle : « Je vous dirai tout, mon ami. Plaignez-moi d'être si coupable, plaignez-moi d'être si faible dans le repentir. A cette heure suprême, je n'ai plus qu'un seul ami : c'est vous. Mais, j'ai beau faire, je ne puis me défendre d'aimer encore M. de Guibert. O d'Alembert ! mon pauvre philosophe, retenez bien ceci de la bouche d'une mourante : La raison humaine n'est qu'un fantôme qui s'évanouit chaque fois que Dieu nous jette un rayon de sa lumière. Voyez ce que ma raison a pu contre l'amour. — Oh ! oui, dit d'Alembert en éclatant dans sa douleur et en pleurant comme un enfant, c'est une leçon suprême que Dieu m'a donnée, à moi qui, dans mon orgueil, voulais m'élever aussi haut que son intelligence. »

Quand l'infidèle fut couchée dans le tombeau, ce dernier lit qui console les amants trahis, d'Alembert paraphrasa ainsi sa douleur :

O vous, qui ne pouvez plus m'entendre, vous que j'ai si tendrement aimée, vous dont j'ai cru être aimé quelques moments, hélas ! s'il peut vous rester encore quelque sentiment dans ce séjour de la mort après lequel vous avez tant soupiré, et qui bientôt sera le mien, voyez mon malheur et mes larmes, la solitude de mon âme et l'abandon cruel où vous m'avez ôté le plaisir si doux de vous dire comme Orosmane :

Ta grâce est dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.

Vous êtes descendue dans le tombeau, persuadée que mes regards ne vous y suivraient pas! Ah! si vous m'aviez seulement témoigné quelque douleur de vous séparer de moi, avec quelles délices je vous aurais suivie dans l'asile éternel que vous habitez! Mais je n'oserais pas même demander à être mis auprès de vous quand la mort aura fermé mes yeux et tari mes larmes; je craindrais que votre ombre ne repoussât la mienne et ne prolongeât ma douleur au delà de ma vie. Hélas! vous m'avez tout ôté, et la douceur de vivre et la douceur même de mourir.

Pourquoi a-t-il fallu que l'amour, fait pour adoucir aux autres les maux de la vie, fût le tourment et le désespoir de la vôtre? pourquoi ne m'avoir pas tout dit, lorsque je vous donnai mon portrait, il y a un an, avec ces vers si pleins de tendresse :

> Et dites quelquefois, en voyant cette image :
> « De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui ? »

Vous n'êtes plus, me voilà seul dans l'univers! Il ne me reste que la funeste consolation de ceux qui n'en ont point, cette mélancolie qui aime à s'abreuver de larmes et à les répandre sans chercher personne qui les partage.

Ce n'est pas tout. D'Alembert n'a pas assez versé de larmes savantes pour être consolé. Il va tailler encore sa plume et citer de sa plus belle écriture tous les classiques amoureux.

SUR LA TOMBE DE MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Je reviens encore à vous, et j'y reviens pour la dernière fois et pour ne plus vous quitter, ô ma chère et malheureuse Julie! vous qui ne m'aimiez plus, il est vrai, quand vous avez été délivrée du fardeau de la vie; mais vous qui m'avez aimé, par qui du moins j'ai cru l'être; vous à qui je dois quelques instants de bonheur et d'illusions; vous enfin qui, par les anciennes expressions de votre tendresse, dont la mémoire m'est si douce encore, méritez plus la reconnaissance de mon cœur que tout ce qui respire autour de moi; car vous m'avez du moins aimé quelques instants, et per-

sonne ne m'aime ni ne m'aimera plus ; hélas ! pourquoi faut-il que vous ne soyez plus que poussière et que cendre ! Laissez-moi croire, du moins, que cette cendre, toute froide qu'elle est, est moins insensible à mes larmes que tous les cœurs glacés qui m'environnent. Ah ! le véritable amour est sans doute bien caractérisé par ce vers charmant du Tasse :

Brama assai, poco spera e nulla chiede.
Désire, a peu d'espoir, et ne demande rien.

Je ne saurais trop me redire ces mots de la romance d'Aspasie que je relis tous les jours :

Si réclamez sa douce fantaisie,
Elle dira : « Que ne l'inspirez-vous ? »

Et, ce qui rendra mon malheur éternel, je n'espère plus retrouver dans aucun cœur ce que j'avais obtenu quelques moments du vôtre. La cruelle destinée qui me poursuit dès ma naissance, cette destinée affreuse qui m'a ôté jusqu'à l'amour de ma mère, qui m'a envié cette douceur de mes premières années, me ravit encore la consolation des dernières. O nature ! ô destinée ! je me soumets à ce fatal arrêt de mon sort, comme une innocente et malheureuse victime ; je vois, avec Horace, la fatalité enfoncer ses *clous de fer* sur ma tête infortunée ; je me plonge, tête baissée, dans le malheur qui m'environne de toutes parts, et qui semble prêt à m'engloutir.

En rentrant tous les jours dans ma triste et sombre retraite, *si propre à l'état de mon cœur*, je croirai voir écrites sur la porte les terribles paroles que le Dante a mises sur la porte de son enfer : « Malheureux qui entrez ici, renoncez à l'espérance ! » Je serai tout entier au sentiment de mon malheur, au souvenir de ce que la mort m'a fait perdre ; ma dernière pensée sera pour vous, ma chère Julie, et tous les sentiments de ma vie vous auront pour objet. Que ne puis-je en ce moment expirer sur ce tombeau que j'arrose de mes larmes, et dire comme Jonathas : « J'ai goûté un peu de miel et je meurs * ! »

* D'Alembert pouvait pleurer Mlle de Lespinasse ; mais avait-il le droit de se plaindre d'elle ? Voyez cette note d'un contemporain :
« Nous n'avons vu aucun portrait de M. d'Alembert qui fût bien

D'Alembert pouvait croire, que ne croit pas l'amour? que, dans l'excès de son zèle pour la vérité, Mlle de Lespinasse avait été plus loin que la vérité dans sa confession, comme pour se rattraper sur les mensonges de son cœur. Mais pour l'achever, le pauvre homme, Mlle de Lespinasse le nomma son exécuteur testamentaire, et, à ce titre, il fut obligé d'assister à l'inventaire, et à chaque pas, en ouvrant les armoires, les chiffonnières, les cassettes, d'entrer à vif dans le secret des trahisons de sa maîtresse.

Je ne veux pas refaire le roman de Mlle de Lespinasse avec M. de Mora et M. de Guibert. Ce roman est enterré

ressemblant, et cette ressemblance n'était pas facile à saisir; la forme de ses traits avait quelque chose de fort commun, et sa physionomie un caractère passablement indécis. Un Lavater eût cependant aperçu dans les replis de son front, dans le mouvement inquiet de ses sourcils, dans la partie inférieure du nez tout à la fois gros et pointu, plusieurs traces d'une expression assez fortement prononcée. Il avait les yeux petits, mais le regard vif; la bouche grande, mais son sourire avait de la finesse, de l'amertume et je ne sais quoi d'impérieux. Ce qu'il était le plus aisé de démêler dans l'ensemble de sa figure, c'était l'habitude d'une attention pénétrante, l'originalité naïve d'une humeur moins triste qu'irascible et chagrine. Sa stature était petite et fluette, le son de sa voix si clair, si perçant, qu'on le soupçonnait beaucoup d'avoir été dispensé par la nature de faire à la philosophie le sacrifice cruel qu'Origène crut lui devoir. Tout Paris sut dans le temps la réponse d'un homme du monde à qui sa maîtresse s'efforçait de donner de la jalousie en faisant l'éloge le plus pompeux de toutes les qualités de notre philosophe; ne trouvant plus d'exagération assez forte, elle finit par lui dire : « Oui, c'est un Dieu. — *Ah! s'il était Dieu, madame, il commencerait par se faire homme....* » Son extérieur était de la plus extrême simplicité; il était presque toujours habillé, comme Jean-Jacques, de la tête aux pieds, d'une seule couleur; mais, les jours de cérémonie et de représentation académiques, il affectait de s'habiller, comme tout le monde, avec une perruque à bourse et un nœud de ruban à la Soubise. Ce n'est que dans les lieux où il pouvait se croire moins connu, qu'il n'était pas fâché sans doute de se distinguer par un costume particulier, devenu pour ainsi dire le manteau philosophique, manteau qui n'est pas toujours à l'abri du ridicule, mais qui ne laisse pas que d'avoir son prix, et dont l'usage est même assez commode. »

tout palpitant dans les lettres de cette Sapho doublée d'une sainte Thérèse. C'est là qu'il faut aller pour avoir une idée (quand on n'est pas amoureux) de l'enfer du cœur et de l'esprit. Que dut dire le pauvre d'Alembert en lisant des phrases comme celles-ci :

« Je souffre par vous et pour vous : est-ce assez vous aimer ? Je vous aime; ma folie est un plaisir et un déchirement qui me donne la mort. »

Dans les cent cinquante lettres de Mlle de Lespinasse, c'est à peine si d'Alembert trouvait son nom par hasard; et encore à quel propos parlait-elle de d'Alembert, cette femme, toute à sa passion ? Elle en parlait à peu près comme Mme de La Sablière parlait de ses bêtes, y compris La Fontaine.

La vingt-cinquième lettre est un chef-d'œuvre de concision : elle est datée *de tous les instants de ma vie*. Elle ne renferme qu'une ligne :

« Je souffre, je vous aime et je vous attends. »

C'est le chef-d'œuvre de l'éloquence dans l'amour; car le vrai amour se moque des paraphrases de l'amour.

Je veux citer encore cette lettre, qui est une page charmante de la vie familière du XVIIIe siècle :

« On m'a apporté votre lettre chez le ministre (M. Turgot), où je dînai avec vingt personnes ; on me l'a remise à table. J'avais à côté de moi l'archevêque d'Aix, et de l'autre côté le curieux abbé de Morelaix. J'ai ouvert ma lettre sous la table, et à peine pouvais-je voir qu'il y avait du noir sur du blanc, et l'abbé faisait la même remarque. Mme de Boufflers, qui était auprès de l'archevêque, demanda ce qui m'occupait. « Un mémoire « pour M. Turgot, madame. » Ce soir, mon ami, je meurs de fatigue du tour de force que j'ai fait aujourd'hui. J'ai vu cent personnes, et, comme votre lettre m'avait fait

du bien à l'âme, j'ai parlé, j'ai oublié que j'étais morte, et je me suis vraiment éteinte. A la vérité, j'ai eu de grands succès, parce que j'ai bien fait valoir les agréments et l'esprit des personnes avec qui j'étais, et c'est à votre lettre qu'ils ont dû ce passe-temps si doux pour leur vanité. La mienne ne s'enivre pas de vos louanges. Je vous répondrai comme Coucy : « Aimez-moi, prince, au lieu « de me louer. »

Voilà comment Mlle de Lespinasse écrit à M. de Guibert. En vain d'Alembert se cherche parmi toutes ces lettres de flamme, pas un battement de cœur pour lui! Çà et là Mlle de Lespinasse avoue à M. de Guibert qu'elle a aimé un autre autant que lui : d'Alembert tressaille et espère ; mais cet autre, c'est M. de Mora. Pour lui, à peine s'il ramasse quelques miettes de la table à ce somptueux festin d'amour, et encore c'est pour le savant et non pour l'amant. Mlle de Lespinasse raconte, par exemple, que d'Alembert a eu un grand succès à l'Académie, mais qu'elle n'y était pas, parce que, en restant seule, elle se croyait toujours seule avec M. de Guibert.

Ce grand succès de d'Alembert à l'Académie, il l'avait obtenu pour avoir trouvé qu'il y avait en France trois grands poëtes : Boileau, Racine et Voltaire. Il avait laissé à la porte Corneille, Molière et La Fontaine.

« Nous avons abattu la forêt des préjugés, disait souvent d'Alembert. — Voilà pourquoi, lui dit un jour Mlle de Lespinasse, vous débitez tant de fagots. » C'était la vérité sous la forme de l'esprit.

IV

D'Alembert survécut à son règne ; Voltaire l'avait enseveli dans sa tombe. Quand la mort vint à lui, c'en

était fait de son intelligence. L'opinion, qu'il avait dominée, n'était plus à ses ordres. Lisez les journaux du temps :

« 20 *septembre*. — M. d'Alembert est retombé dans l'état vaporeux où il était il y a quelques années, lorsqu'il entreprit son voyage d'Italie. Il craint la mort et tous les maux qui affligent notre triste humanité. Ses confrères de l'Académie des sciences remarquent, lorsqu'on lit quelques mémoires sur ces matières, l'intérêt singulier qu'il y prend, et le retour secret qu'il fait sur lui-même. Ce qui augmente le fâcheux de sa situation, c'est qu'il ne peut plus se distraire par des occupations sérieuses et soutenues, surtout à l'égard des hautes sciences, de la géométrie transcendante, à laquelle il était appelé plus véritablement qu'aux belles-lettres, où il ne sera jamais qu'un auteur ordinaire. »

Et plus loin : « L'état de M. d'Alembert, s'il savait se faire une raison et se soumettre à la fatalité, est cependant heureux. Il a 12 000 livres de rentes, dont il emploie 4000 livres en bienfaits. Il jouit d'une considération assez étendue ; il remplit son goût pour la domination dans l'Académie française ; il a une cour nombreuse et assidue. Malheureusement, c'est le philosophe qui a le moins de philosophie. On le voit quelquefois seul courant dans les Tuileries, et cherchant à se fuir lui-même ; quoique à portée de voir la société la plus brillante, elle lui déplaît. Le sexe n'a jamais eu un grand attrait pour lui ; et ce n'est pas maintenant qu'il y trouvera ce charme consolant qui dérobe les horreurs du tombeau. »

Les horreurs du tombeau! voilà bien un mot de cette philosophie qui ne croyait pas au lendemain. La mort pour les encyclopédistes ouvrait la porte des ténèbres, et n'ouvrait pas la fenêtre de la lumière souveraine par où l'âme s'envole dans l'infini.

V

D'Alembert est mort riche, puisqu'il donnait son superflu. Il faut saluer son nom devant les 4000 francs pour les pauvres. Il n'y a que les philosophes qui donnent ainsi le tiers de leur revenu.

D'Alembert mourut dans l'impénitence finale. A sa dernière heure, il dit à Condorcet qu'il le remerciait d'être là pour lui fermer les yeux. « Un ami vous les rouvrira peut-être là-haut, » dit Condorcet. Le moribond secoua la tête comme pour dire que tout était fini. « La veille de sa mort, n'entendant pas parler les personnes qui étaient dans sa chambre, il s'est plaint de ce silence, et il a dit : « Eh bien! puisque vous ne voulez parler, « lisez-moi quelque chose du *Mercure*. » Et il a deviné la charade et le logogriphe. Le sieur Panckoucke triomphe de voir que son journal soit le dernier ouvrage qu'ait goûté le philosophe mourant. »

Ce n'était pas mourir comme Socrate. Il aurait mieux fait de deviner l'énigme de la mort.

Les prêtres ne voulurent pas de son corps dans l'église ni dans la terre sainte; il fallut qu'un ordre du roi vînt à temps pour le préserver du charnier et des corbeaux.

En vain j'étudie d'Alembert pour l'aimer et le faire aimer : chaque page de sa vie et de ses œuvres donne raison à Mlle de Lespinasse, qui vivait avec lui, mais à condition d'aimer aujourd'hui M. de Mora et demain M. de Guibert.

Reste maintenant le philosophe; mais, là où il n'y a point de création, il n'y a point de philosophie. Le philosophe qui ne crée pas son monde, comme Platon, comme

Descartes, comme Malebranche, comme Newton, n'est pas un philosophe, car il ne continue pas l'œuvre de Dieu; ce n'est qu'un analyste patient, qui d'une main promène sa lumière et de l'autre son compas sur la création d'autrui.

Où est aujourd'hui l'œuvre de d'Alembert? Le frontispice de l'*Encyclopédie.* Il y a là quelques beaux ornements pris à tous les ordres; mais l'architecte était Bacon : d'Alembert n'a été que le praticien.

XI

ANDRÉ CHÉNIER.

Pradier. — Roucher. — Racine.

(1763-1794.)

I

André Chénier est un Grec né vers la quatre-vingt-septième olympiade. Les Muses l'ont endormi d'un sommeil de deux mille ans; il s'est réveillé parmi nous sans avoir traversé l'Église mystique; la couronne d'épines n'a pas saigné sur son front, et les larmes de Madeleine n'ont pas coulé sur ses mains. Il nous est apparu s'appuyant tour à tour sur la jeunesse et la volupté, la jeunesse de Vénus et la volupté de Diane. Théocrite lui a donné sa flûte de buis; il a emprunté à Moschus sa cithare d'argent; il a saisi aux mains d'Orphée l'archet d'or d'Apollon. Quoique né à Byzance, cette page éloquente du catholicisme, il fut païen toute sa vie. S'il manquait quelque chose à sa poésie, ce serait l'auréole divine : il semble qu'il n'ait levé les yeux au ciel que pour y voir resplendir l'Olympe. La terre, la vieille mère Cybèle aux mamelles fécondes, était la patrie de son âme, soit qu'il eût puisé son panthéisme rayonnant dans l'amour de l'antiquité, soit qu'il se fût laissé atteindre par le naturalisme poétique de Buffon ou le matérialisme aveugle de d'Holbach. Mais il n'en faut

pas douter, tout est grec, tout est païen, tout est antique chez André Chénier. Les charmantes images de son imagination semblent détachées d'une fresque de Pompéia, retrouvée dans toute sa fraîcheur après un ensevelissement de deux mille années. André Chénier s'est tourné vers le passé comme Coysevox, comme Coustou, comme Pradier. Il a découvert que les morts vivaient plus que les vivants : il s'est détaché de son pays, il s'est détaché de lui-même, pour aller prendre sa place à l'immortel Sunium.

Ce beau vers d'André Chénier :

L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poëte,

ne pourrait être mis en épigraphe à son livre, car la poésie d'André Chénier n'est pas un battement de cœur : c'est la Muse de l'Olympe qui descend parmi les hommes, et qui les charme par ses airs divins. Elle est belle, elle est pure, elle couvre sa nudité sous une légère draperie tout étoilée de fleurs d'or; mais, si souple que soit ce vêtement, il sert bien moins à voiler son beau corps qu'à en trahir les secrets : c'est la chasteté savante. Ses sandales sont tout imprégnées de rosées et de senteurs bocagères; elle a traversé la forêt de Diane. Sa chevelure d'ébène ne ruisselle pas sur l'épaule comme la chevelure des bacchantes; elle flotte harmonieusement parmi les fleurs cueillies au mont Hymette et nouées dans ses boucles par la plus jeune des Grâces. Elle vous dira les plus suaves élégies; mais vous aurez beau l'interroger sur les déchirements de la passion : elle sourira de son divin sourire et continuera à chanter, avec le seul sentiment de l'art, les belles déesses, les belles statues, les belles courtisanes qui sont la joie des yeux, les yeux qui sont des panthéistes.

II

On a beaucoup écrit sur le voyage d'André Chénier et de Roucher à la guillotine : on s'est beaucoup trompé. J'ai connu un vieil intendant militaire, M. de Soustras, qui a suivi d'un œil ardent la fatale charrette, sans perdre de vue un seul instant les deux poëtes martyrs. C'est un beau vieillard retiré du monde, presque retiré dans l'autre monde, comme il le dit lui-même. Il est à cette heure bien plus en peine de savoir comment il retrouvera ses amis là-haut, que de savoir comment on les juge ici-bas. Cependant il n'est pas encore tout à fait étranger à notre philosophie, à notre politique, à notre littérature ; çà et là il daigne enfourcher ses lunettes pour jeter un coup d'œil sur les *papiers publics* et les livres nouveaux. Il n'y comprend pas grand'chose; il s'irrite d'entendre tant de bruit pour rien. Paris lui paraît une autre tour de Babel; il désespère de l'esprit français : plus d'une fois je l'ai vu qui se recommandait à M. de Voltaire.

Je le surpris un jour lisant André Chénier : « Eh bien! lui demandai-je, que dites-vous de celui-là? c'est un des nôtres. »

Il se mit à sourire : « Un des vôtres? En vérité, vous allez chercher vos capitaines un peu loin. André de Chénier n'est ni des vôtres ni des nôtres ; comme tous les hommes de génie, il porte à lui seul sa bannière. Ne vous imaginez pas atteindre à sa pureté et à sa grâce en brisant vos vers sans mesure et en vous donnant des airs de Muse grecque. Prenez-y garde, les singes ne copient bien que les grimaces. Du reste, ce recueil renferme deux mille vers de trop; à quoi bon reproduire toutes ces ébauches où il n'y a encore que des semblants de dessin

et de douleur? Quels que soient le génie et la mort d'un poëte, rien n'autorise un pareil laisser-aller. On peut recueillir les débris d'un vase étrusque, qui fut un chef-d'œuvre ; mais le potier a-t-il jamais songé à ramasser dans la cendre les débris d'une amphore manquée? »

Comme je vis que M. de Soustras était en train de parler, je n'eus garde de combattre sa métaphore, car il eût fermé le livre avec dépit pour reprendre M. de Voltaire. « Vous avez connu André Chénier? lui demandai-je. — Je l'ai vu deux fois : une fois en prison et une fois sur l'échafaud. Je l'ai vu mourir avec d'autres yeux sans doute que ses historiens; aussi n'ai-je point écrit sur sa mort. M. de Latouche est un poëte : c'est tout dire. Je lui sais gré d'ailleurs d'avoir noblement exécuté le testament de M. de Chénier : je regrette seulement qu'il ait trompé tout le monde sur la mort du poëte, trompé à ce point, monsieur, qu'hier encore ma fille ne voulait pas m'en croire sur ce chapitre. — Qu'a donc dit M. de Latouche qui ne soit pas exact? André Chénier est mort guillotiné, je pense? — Pour le fond, il a dit la vérité; c'est là de l'histoire burinée sur l'airain : mais il s'est trompé pour la forme. Que voulez-vous? il n'était pas là, j'imagine; il n'a dû parler que par ouï-dire. Moi qui vous parle, j'ai vu et entendu. — Eh bien, dites-moi ce que vous avez vu et entendu : il n'est jamais trop tôt pour dire la vérité.— La vérité! à quoi bon, si elle éteint les prismes du mensonge? Ne vaut-il pas mieux voir André de Chénier dans la mort poétique dont on a drapé son ombre que dans la mort telle qu'elle fut? — Parlez! je vous écoute : sur cette sombre page, la vérité ne peut être que poétique. — Je vais donc vous dire sans périphrase comment il est mort. »

M. de Soustras se leva et sonna son valet de chambre : « Philippe, allez me chercher ma tabatière à portrait. »

Le valet de chambre revint au même instant; le vieillard prit la tabatière et l'ouvrit : « Très-bien! il y a assez de tabac. » La tabatière était pleine. « Quel est donc ce portrait? demandai-je. — C'est un portrait, rien de plus. Figurez-vous que c'est la tabatière de Roucher : il y avait aussi son portrait. »

M. de Soustras, debout contre la cheminée, reprit ainsi, en fermant les yeux comme pour mieux voir dans ses souvenirs; jamais grand acteur en scène, jamais femme d'esprit, ne m'avait mieux préparé à l'entendre.

« Dans ce temps-là, quoique je fusse jeune, insouciant, amoureux, j'avais souvent, plus souvent qu'aujourd'hui, mes heures de tristesse. J'aimais la tragédie, j'aimais les sombres tableaux. J'ose à peine l'avouer, j'éprouvais un charme douloureux, mais attrayant, à suivre ces charrettes odieuses qui allaient de la prison à la guillotine : il me semblait suivre le convoi d'un ami. Parmi les condamnés qui regardaient le ciel pour la dernière fois, je sympathisais au plus vite avec une figure jeune et douce; j'allais jusqu'à croire, dans mes tristes rêveries, que c'était un autre moi-même que j'assistais à son lit de mort : l'horrible lit de mort! Le 7 thermidor, je suivis la charrette fatale pour la cinquième fois; il y avait de la curiosité dans cette action, mais il y avait aussi un respect douloureux qui doit m'absoudre pour la curiosité. La charrette était un corbillard que seul peut-être je suivais en priant Dieu. Ce jour-là, je reconnus parmi les victimes le pauvre baron de Trenck et le triste André de Chénier. J'ignorais alors que celui-ci fût un grand poëte, mais je ne l'en plaignis pas moins, car il était alors le poëte de la mort. Comme il regardait dans la foule par-dessus les gendarmes et les sans-culottes, dans le vague espoir sans doute de reconnaître un ami, son regard ardent et mélancolique rencontra le mien.

Nous nous reconnûmes; il me sembla qu'un rayon sympathique nous avait touchés du même coup. Je le saluai tristement, mais nous nous étions perdus de vue. Je fendis la foule avec une douleur désespérée; je me jetai contre les chevaux, au risque d'être jeté sous la charrette ou sur la charrette! Quand je revis André de Chénier, il semblait écouter avec résignation je ne sais quelles paroles de son voisin, vous savez, Roucher, un autre poëte que la mort a grandi. Ils étaient tous les deux sur le premier banc, en compagnie de trois ou quatre inconnus mornes et silencieux. Roucher était donc le plus animé de toute la compagnie; il parlait sans cesse, sans trop savoir ce qu'il disait, j'imagine. Il avait à la main une tabatière en écaille à peu près comme celle-ci; il frappa dessus du bout des doigts, l'ouvrit par un mouvement saccadé et offrit du tabac à André de Chénier. Le jeune poëte, plus à lui-même, secoua indolemment la tête en signe de refus, soit qu'il n'aimât point le tabac, soit qu'il dédaignât de se monter ainsi l'imagination à l'heure suprême. Roucher huma une belle prise tout en clignotant des yeux. Il se remit à parler. D'après quelques mots, coupés par les cris de la foule et le bruit des roues, je compris qu'il parlait de Robespierre. Son compagnon écoutait d'un air distrait. Je vis bien qu'il s'écoutait lui-même. En effet, que de belles choses il avait à se dire à pareil jour et à pareille heure!

« Je fus tout à coup repoussé dans la foule par un flux de curieux. Quand je relevai la tête pour revoir le triste spectacle de la charrette, Roucher, toujours ému, frappa du bout des doigts sur sa tabatière, l'ouvrit avec un bruit criard, et, sans tenir compte des refus d'André de Chénier, il lui offrit du tabac. Le jeune poëte refusa encore par un signe. Cette fois, je crois me souvenir que Roucher parlait de sa fille. Il leva la tête et regarda

la foule ; ne voyant pas une figure aimée parmi toutes ces figures curieuses, il huma une autre prise de tabac comme pour s'étourdir. Il ne pleurait pas, mais la douleur la plus amère était peinte dans ses traits. André de Chénier était toujours pâle, triste, silencieux; il répondait de temps en temps par un seul mot à tout ce que disait le chantre des *Mois*. Que vous dirai-je? je n'ai pu enregistrer leurs paroles dans ma mémoire; d'ailleurs, j'entendais fort mal, à peine quelques mots par intervalles, entre les rumeurs de la populace et le piaffement des chevaux. Une troisième fois Roucher passa sa tabatière devant le poëte, qui refusa encore par un signe. Dix fois peut-être Roucher recommença ce manége, sans se souvenir que son ami avait refusé. A la fin, André de Chénier ne put s'empêcher de sourire de cette obstination, mais un triste sourire, comme s'il eût deviné le trouble d'esprit où se trouvait Roucher. »

M. de Soustras, pour mieux peindre Roucher, prenait une prise à tout instant, ayant soin de répandre beaucoup de tabac sur son jabot.

« Vous voyez que ma tabatière est presque vide? Eh bien! dans celle de Roucher, il n'y avait plus qu'une ou deux prises quand la charrette arriva sur la place de la Révolution. André de Chénier était plus pâle, Roucher plus animé; le premier emprisonnait son cœur, le second le répandait au dehors. Dans son ardeur de tout dire, Roucher ne voyait pas qu'il arrivait au supplice. Pour la dernière fois il secoua sa tabatière, l'ouvrit et la passa devant son ami, qui ne voyait plus rien. Comme de coutume, Roucher prit une prise; ce ne fut pas sans quelque peine, la tabatière étant vide, comme je vous le disais. Il leva les doigts vers son nez, mais sa main retomba subitement : il avait vu la guillotine.

« A cet instant, André de Chénier s'anima un peu :

loin de l'abattre, ce spectacle de l'échafaud lui rendit toute sa force. Il prit la main de Roucher et lui parla avec effusion. Je ne crains pas de me tromper en répétant entre autres paroles de lui : *Courage, ami.... d'autres rivages... — Mais ma femme! mais ma fille!* s'écria Roucher. — *C'est un rêve qui finit*, reprit le poëte.

« J'entendis encore quelques mots sans suite. Un flot, chassé par un autre flot, me porta, malgré tous mes efforts, à plus de vingt pas de la charrette. Il me fut impossible de me rapprocher; je me contentai de voir, espérant saisir les pensées sur les physionomies. Roucher ne pouvait cacher sa douleur et son désespoir; il lutta jusqu'au bout contre la mort violente qui l'attendait. André de Chénier s'élevait au-dessus de la mort, sur je ne sais quel pressentiment de sa future apothéose : il m'a semblé que son regard voyait plus loin que la guillotine. Je puis me tromper; mais ce qui est sûr, c'est qu'au moment où le bruit se répandait que Mme Roucher venait de tomber évanouie dans la foule, André de Chénier parut empêcher son ami, en lui parlant avec feu, d'être saisi par cette nouvelle déchirante. Cependant les horribles sans-culottes avaient fait l'appel ; les priviléges existaient jusque devant la guillotine : le privilége de mourir le premier! Les deux poëtes furent réservés pour le dernier coup de théâtre. André de Chénier monta gravement sur l'échafaud, se frappa le front, regarda le ciel et s'abandonna aux exécuteurs des basses-œuvres avec résignation ou avec torpeur. Je voulus voir si son ami Roucher le regardait à ce moment suprême. Je ne crois pas qu'il songeât à le regarder; il avait perdu la tête, il se débattait sans but, comme un agonisant qui se débat avec la mort. Je ne vis pas tomber la noble tête de Chénier, mais j'entendis les cris des spectateurs. Vous savez que Roucher fut exécuté le dernier. On l'entraîna,

ou plutôt on le poussa sur l'échafaud. Il ne regarda pas là-haut, lui; il regarda la foule. Chénier fuyait ce monde sans regrets; il demandait asile au ciel, comme un voyageur qui va franchir les bornes d'un nouveau pays. Roucher n'était pas un de ces poëtes qui trouvent partout une patrie; il était de ceux qui tiennent au foyer où les enfants jouent sur le sein de la mère : Roucher avait des enfants et une femme qui l'aimaient. On ne doit donc pas s'étonner que son dernier regard fût pour ce monde. »

M. de Soustras se tut; ce récit l'avait un peu fatigué. Il se remit dans son fauteuil et rajusta sa perruque. « Mais les vers de Racine? lui dis-je. — Les vers de Racine? que voulez-vous dire? On m'a dit qu'il y avait un portrait sur la tabatière de Roucher, et que ce portrait était celui de Racine. »

Voilà ce que j'ai recueilli du vieillard; je ne parlerai point de ses cheveux blancs pour consacrer sa parole. Mais peut-on ajouter foi pleine et entière à des souvenirs inscrits, depuis cinquante ans, dans une mémoire mille fois traversée? Quoi qu'il en soit, j'ai jugé que c'était un devoir de reproduire ce témoignage tardif. La vérité est une aventurière que chacun habille à son gré. Que de fois, dans la crainte de montrer la vérité toute nue, ou plutôt dans la crainte qu'elle ne paraisse assez vraisemblable, on a noué sur son épaule l'écharpe bariolée du mensonge!

XII

FLORIAN.

Voltaire. — Le duc de Penthièvre. — Mlle Camille. — La reine Marie-Antoinette.

(1755-1794.)

N'est-ce pas un spectacle étrange que ce capitaine de dragons qui vient florianiser au milieu de cette société de philosophes sans foi, de poëtes sans muse, d'abbés sans Dieu, à la veille de 93 ? L'idylle fleurit sur les ruines : à quoi bon l'idylle ailleurs ? Quand la nature chante, le poëte écoute ; quand le silence est venu, le pâtre reprend son hautbois ou sa chanson. Virgile ne chanta qu'au temps où la terre d'Italie était arrosée de sang et de larmes. Florian voulait-il combattre l'irréligion et l'impureté de son siècle en célébrant les beaux jours de l'innocence ? espérait-il faire rougir ces grands seigneurs débauchés et ces marquises pécheresses par le tableau naïf des amours de l'âge d'or ? Non. Florian chantait comme un poëte, sans savoir en quel pays et pour quelles gens ; il évoquait les souvenirs de sa jeunesse et les fantômes de ses livres bien-aimés ; il cherchait dans son cœur des sources de tendresse et dans son imagination des idylles toutes fleuries. Il chantait loin du monde, comme les pasteurs solitaires : le premier charme de ses romans pour les lecteurs de quinze ans, c'est de les

transporter loin du monde ; à peine au début, ils voyagent sur les ailes du vent vers des pays inconnus ; bientôt, au milieu d'immenses solitudes, où ils laissent çà et là tous leurs souvenirs, ils entendent chanter un chalumeau ou une cornemuse ; ils respirent l'arome lointain des prés en fleur. Bientôt le vent qui les emporte chasse la brume du matin ; ils découvrent une vallée pleine de fraîche verdure, où sont éparpillés de jolis moutons blancs enrubannés de rose. Il faut bien le dire, la magie est si grande, qu'ils ne savent plus rien du passé ; le passé les fuit comme une image confuse ; ils vont jusqu'à s'imaginer qu'autrefois, dans un meilleur temps, ils vivaient parmi ces bergers, ces bergères et ces moutons. Et ils sont heureux comme des enfants. Et plus tard les plus pervertis caressent avec délices cette existence enchantée qui passe si doucement dans cette vallée solitaire ; les âmes les plus abîmées dans le mal retrouvent en elles, à ces tableaux innocents, les sources pures de leur jeunesse depuis longtemps taries. Il n'est pas une fille perdue qui ne se sente un peu bergère et qui ne verse une douce larme oubliée dans le fond de son cœur, une douce larme de Madeleine repentante, en voyant Estelle et Galatée si belles par leur candeur, si heureuses par leur innocence !

Grâce à sa marraine, Florian se nommait Jean-Pierre, un vrai nom de berger ; grâce à son père, il se nommait Claris de Florian, un vrai nom de poëte bucolique. Il vint au monde dans un joli château des basses Cévennes, que son grand-père avait vaniteusement bâti, en dépit de la fortune patrimoniale ; il vint au monde en 1755, dans le printemps, comme vous pensez bien. Le printemps, qu'il a tant chanté, fut toujours sa meilleure saison : il cueillit ses premières roses et ses premiers lauriers dans le printemps. Cependant la mort vint le prendre dans

l'automne; mais la mort s'est trompée ce jour-là, ou plutôt la mort est venue à propos dans l'automne. Mourir dans l'automne, quand les hirondelles s'ent vont chercher des pays meilleurs, quand les fleurs répandent leur dernier parfum, quand les feuilles jaunies parsèment le sentier désert, n'est-ce pas le dernier rêve des faiseurs d'églogues * ?

On négligea l'instruction de Florian : un peu de latin, encore moins de grec, quelques bribes de théologie et d'histoire ancienne, voilà tout. Sans Voltaire, qui devint son maître à onze ans, la nature eût fait le reste. Florian se préparait bien pour devenir un *homme de la nature*, ainsi qu'on l'a surnommé depuis, comme Jean-Jacques. Il traversa l'enfance au milieu des distractions champêtres. Le premier spectacle qui le charma, ce fut un coucher de soleil; le théâtre était une belle vallée du Languedoc, bordée par les Cévennes. Des scènes sans nombre animaient ce théâtre : c'était le pâtre conduisant ses vaches sur la savane, le berger menant ses moutons à l'abreuvoir, la paysanne allant aux champs avec sa faucille ou glanant après la moisson. Et les danses sous les ormes! et l'hallali des chasseurs! et les chansons des vendangeuses!

* Les Florian étaient distingués à divers titres, mais surtout par les armes. Cette famille-là comptait quelques braves capitaines, un évêque assez savant et des chanoines sans nombre. Le père de notre conteur se reposait des fatigues de ses aïeux; il avait épousé par hasard, ainsi que cela se fait toujours, une belle Castillane, Gilletta de Salgues, et pour elle et pour lui les jours se passaient dans l'indolence de la vie agreste. Le grand-père de Florian, n'ayant pas de château dans la tête comme les poëtes, les guerriers et les chanoines, avait imaginé d'en bâtir un sur ses terres, et à cette œuvre il avait dépensé son dernier écu, se consolant dans l'espoir que ses frères les chanoines lui feraient la grâce de mourir en lui léguant leurs biens; mais en ce temps-là les chanoines ne mouraient pas si vite. D'ailleurs, les grands-oncles de Florian, voulant par une œuvre pie apaiser le ciel qu'ils avaient maintes fois offensé, constituèrent en mourant le bon Dieu et ses saints pour leurs légataires universels.

Il assistait, en spectateur fidèle, à toutes les métamorphoses de la nature ; il suivait les saisons dans tous leurs caprices. A dix ans, il se promenait solitairement comme un trappiste, lisant avec passion les premiers chapitres de *Télémaque*, adorant Calypso et toutes les nymphes à la fois, sans parler de la femme de chambre du château, qu'il fallut, dit Voltaire, mettre à la porte à cause de lui et malgré lui, rêvant une île lointaine pour la peupler de toutes les blondes fées de sa jeune imagination. Jamais écolier ne fit mieux l'école buissonnière. Il y avait à une demi-lieue du château une petite fontaine qui coulait au bas de la montagne, sur un lit de cailloux, à l'ombre de quelques vieux cerisiers ; il alla plus de mille fois désapprendre sa leçon de grec et latin au murmure de cette fontaine. Vous le voyez, la rêverie oisive, qui fait les bons et les mauvais poëtes, prit Florian tout au matin de la vie. Dans une lettre à Ducis, il lui raconte que, dans ces beaux jours du temps passé, il n'était pas assez absorbé par les extases de la contemplation pour ne pas s'apercevoir un peu, durant un certain mois de juin, que les cerisiers donnaient des cerises ; il avoue même, avec sa candeur accoutumée, qu'il cueillait sans remords toutes celles qu'il pouvait atteindre. Saint Augustin n'en faisait pas d'autres à douze ans : on se rappelle les poires dérobées par le futur évêque d'Hippone. Florian n'allait pas seulement apprendre la nature et se regarder vivre à la fontaine des cerisiers : il suivait poétiquement le cours du ruisseau, il s'égarait avec mystère dans le labyrinthe du bocage. S'il rencontrait une glaneuse, tout saisi de compassion, il glanait avec elle ; s'il rencontrait un pâtre, il chantait avec lui, il arrachait les rubans de ses souliers pour en faire un collier au plus joli et au plus blanc des agneaux. On a bien ses raisons pour devenir poëte pastoral. Ainsi Florian amassait dans son imagination ces

scènes de la nature qu'il a décrites plus tard, en feuilletant le livre des souvenirs : le joli mouton blanc, vous l'avez vu dans *Estelle;* la glaneuse, il l'a appelée Ruth dans une églogue *.

Voltaire avait marié une de ses nièces à un des oncles de Florian; grâce à cet oncle, qui prévoyait la misère prochaine de son frère le châtelain, Jean-Pierre fut accueilli par Voltaire comme un écolier. Il avait onze ans lorsqu'il entra à la cour de Ferney, ou plutôt dans la thébaïde du patriarche, comme disaient les philosophes. Voltaire jouait aux échecs avec le P. Adam; il dépensait sa verve à faire de petits vers, de petites lettres et de petits contes, les jours où son amie l'humanité n'était pas en cause. Le P. Adam condamna le jeune Florian à faire des thèmes; et comme celui-ci était souvent embarrassé pour mettre en latin ce qu'il n'entendait pas trop bien en français, il s'en allait en vrai sournois prier Voltaire de lui *faire sa phrase.* Voltaire faisait la phrase avec tant de bonté, que l'écolier s'en retournait *croyant que c'était lui-même qui l'avait faite.* Voltaire s'amusait de la candeur de Jean-Pierre; il fit l'école buissonnière avec son écolier; il éveilla en lui la gaieté et l'esprit, il altéra un peu l'*homme de la nature.* A dater de son séjour à Ferney, Florian rêva un peu moins, il parla un peu

* En vous racontant cette enfance bucolique de Florian, je ne m'avise pas d'imaginer un roman pastoral. Je passe même par-dessus une belle douzaine d'idylles; je ne vous donne que le sommaire des chapitres; j'oublie les clairs de lune, les aurores aux doigts de rose, les orages et les tempêtes. Et puis je ne vous ai point parlé des instincts chevaleresques de cet enfant qui tient à l'Espagne par sa mère. Gilletta chante à son cher Jean-Pierre des légendes de son pays : l'*Inès* de Camoëns, *Chimène la fidèle.* Tout en écoutant sa mère, Jean-Pierre bégaye la langue espagnole et songe à devenir un chevalier superbe, armé pour la défense de son pays et pour l'honneur de sa dame. Sans y prendre garde, Gilletta commence cette grotesque épopée qui s'appelle *Gonzalve de Cordoue.*

plus ; il suivit même si bien les leçons du maître, qu'il imite jusqu'au sourire malin du vieux philosophe. « C'est cela, disait Voltaire, aie l'air d'avoir de l'esprit, et l'esprit viendra. » A Ferney, l'*Iliade* l'emporte sur *Télémaque :* ce ne sont plus les nymphes adorées, ce sont les héros superbes ; l'ardeur du combat triomphe des chastes tendresses : Achille et Hector remplissaient la tête de Florian, comme les nymphes lui remplissent le cœur ; il entreprend de renouveler leurs exploits dans le jardin de Voltaire. Il y avait dans ce jardin un immense champ de pavots aux têtes panachées. Chaque fois qu'il passait le long du champ, il les regardait de côté en se disant tout bas : « Voilà les perfides Troyens ; ils tomberont sous mes coups. » Il donnait à chaque pavot le nom d'un fils de Priam, et le plus beau de tous, il l'appelait Hector. Le grand jour arrive ; il entre bravement dans le champ de bataille ; armé d'un sabre de bois, il coupe à tort et à travers la tête à mille pavots. En vain le Xanthe en fureur veut s'opposer à son passage ; il brave les eaux du Xanthe. Déjà Déiphobus n'est plus, Sarpédon ferme les yeux, Astéropée tombe sous ses coups ; le champ de bataille est couvert de morts et de mourants. Ce n'était point assez : Hector restait, le meurtrier de Patrocle levait une tête superbe ; il s'élance vers lui. Tendre Andromaque, tremblez ! Hector va périr. Mais Voltaire arrive ; il regardait le jeune héros depuis une demi-heure, il voyait avec émoi couper la tête à ses beaux pavots ; il le vient interrompre dans ses exploits. Florian, tout surpris, lui dit qu'il repassait son *Iliade*. Voltaire rit beaucoup, et le laissa continuer en paix la guerre des Grecs et des Troyens.

A Ferney, Florian voit comment se font les livres : les instincts chevaleresques s'effacent en lui, l'épée qu'il a rêvée se transforme en plume, le champ de bataille en

feuille de papier. Cependant, avant d'être poëte, Florian sera capitaine de dragons. Voltaire trouve qu'il y a bien assez de rimeurs en France ; il détourne Florian de la poésie, il l'envoie au duc de Penthièvre avec la prière de faire quelque chose de son écolier. Le duc en fit un page. Voilà Jean-Pierre au milieu de toutes les fêtes et de toutes les splendeurs du monde, sinon du génie. Au lieu du château de Ferney, qui avait bien un peu l'air d'un grimoire, c'est le magnifique château de Sceaux ou le poétique château d'Anet. Florian en évoqua plus tard les souvenirs historiques ; et, dans des vers assez mauvais, il rappela que Henri II a bâti ce château pour Diane de Poitiers.

Des pages du duc de Penthièvre, Florian alla à l'école de Bapaume, où il perdit son temps dans les amourettes. A dix-sept ans, ne sachant trop que faire, il retourna à Ferney ; enfin, grâce à Voltaire, M. de Penthièvre lui donna un brevet de capitaine dans son régiment de dragons. Comme la guerre était finie, les jeunes officiers se battaient beaucoup entre eux pour dépenser leur ardeur, ce qui ne les empêchait pas d'être les meilleurs amis du monde. Florian se battait à merveille ; il portait son épée comme les bergers portaient leur houlette, avec tout autant de grâce ; malgré ses instincts bucoliques, il versait le sang de ses pareils avec assez d'insouciance, à propos du minois le plus chiffonné. Étant en garnison à Maubeuge, il devint éperdument amoureux d'une belle chanoinesse, qui fut *sensible à son martyre*, comme il le dit lui-même ; il la voulut épouser tambour battant, en vrai capitaine de dragons ; mais sa famille le détourna à temps de ce coup de tête qui venait du cœur. A partir de cet amour qui survécut toujours en lui, il se détacha peu à peu de ses folles et bruyantes amitiés ; il rechercha le silence et la solitude pour écouter les battements de son cœur et les premières rumeurs de la poésie. Dans son discours à

l'Académie française, il rappelle ainsi ce beau temps : « Quand j'étais soldat, qu'il m'était doux, après un bruyant exercice, de m'en aller solitairement à l'ombre des ormes en relisant les *Géorgiques !* » Jusque-là, il n'avait pas fait un seul vers. Un jour, il apprend que l'Académie a donné pour sujet du prix de poésie l'abolition de la servitude dans les domaines du roi. « Je pris, dit Florian, ma sensibilité pour de la verve, mon cœur me tint lieu de talent, et ma pièce fut couronnée. » Ce petit poëme s'appelle *Voltaire et le serf du mont Jura*. Le glorieux lauréat abandonna le régiment et s'en vint à Paris chercher d'autres succès. *Galatée* et *Estelle* étaient déjà en fleur dans son imagination ; mais avant de les cueillir, il se laissa aller à l'appât du théâtre. Encouragé par M. d'Argental, il fit des arlequinades pour la Comédie-Italienne. Bientôt cependant il eut des échos de son amour pour la chanoinesse et des aspirations vers les vallées de son pays : il se rappela la pastorale de Cervantès, il relut Gessner, il écrivit *Galatée*. A peu près vers le même temps, grâce à *Télémaque*, grâce surtout aux *Incas*, il commença son roman poétique, *Numa Pompilius*. Mascarade historique tout enrubannée. Toutes les âmes, depuis longtemps perverties par le *Sofa* et les *Bijoux indiscrets*, se reposèrent dans ces horizons bleus et roses. Il écrivit *Estelle*, avec une plume de pigeon, sous le sourire de Mme Gonthier, une comédienne de la Comédie-Italienne. Il l'aimait beaucoup et la battait un peu, sans doute avec des violettes. On a dit qu'*Estelle* était le pastel de la duchesse d'Orléans, fille du duc de Penthièvre ; on a dit que c'était le portrait d'une femme du monde qu'il aimait sous le masque. La vérité, c'est que sa muse inspiratrice était Mme Gonthier, *Ma Tante Aurore*, qui entre deux orages donnait ses idées. Par exemple elle ne voulut pas, dans la pastorale, d'un combat qui menaçait d'ensanglanter ses roses.

Après ses romans et ses comédies, il n'avait plus rien à faire, si ce n'est l'aumône. M. de Penthièvre, qui était le plus compatissant des ducs de ce temps-là, laissait à Florian les revenus de sa plus belle ferme pour les disperser aux pauvres; c'était à coup sûr la première fois qu'un grand seigneur prenait à son service un gentilhomme pour faire l'aumône. Florian s'y entendait à merveille; il semait les bienfaits avec la sollicitude d'un apôtre. Il a laissé parmi les pauvres des souvenirs de son passage ici-bas*.

Un marquis, le dernier marquis! ayant encore, en dépit de la Terreur et de ses quatre-vingts ans, ce doux et fin sourire qui est mort avec le XVIII[e] siècle, m'a donné tous ses souvenirs pour ce portrait. Il a souvent vu Florian en 1788; et, s'il faut l'en croire, Florian n'était pas le *florianieur* que nous voyons à travers ses romans. Il était brun, railleur, et gai; sa parole avait beaucoup d'enjouement et de malice; l'esprit et l'épigramme lui venaient à propos, la galanterie presque jamais. « Mauvais livre, » disait de lui la princesse de Lamballe. Sa figure avait la coupe de celle de Parny; un peu moins animée, mais tout aussi mordante. Florian n'avait un peu de candeur que dans la solitude agreste; dès qu'il abordait le monde, il prenait les airs d'un Richelieu. Deux natures se combattaient sans cesse en lui, l'enfant des montagnes et le capitaine des dragons, le poëte pastoral et le coureur d'aventures de la Comédie-Italienne*.

* Le duc de Penthièvre lui avait abandonné à Sceaux le pavillon du château; il passait là ses meilleurs jours dans l'étude et la rêverie. Il se promenait en poëte dans les sentiers d'Aulnay, avec sa troupe folâtre de bergers et de bergères, écoutant avec l'âme les cornemuses lointaines de son pays. A Paris, c'étaient des amis bruyants, les folles maîtresses, les petits soupers. Mais au château de Penthièvre, Florian redevenait un grand enfant naïf, perdu dans les joies innocentes de la nature.

** M. de Thiard disait que dans toutes les bergeries de Florian il

Si nous traversions ses œuvres, nous passerions vite sur *Numa*, sur *Gonzalve*, sur *Guillaume Tell :* voilà de la littérature d'adolescent qu'il faut condamner, sans pitié pour quelques jolis tableaux et pour quelques tièdes et odorants paysages. Ces poëmes sont de graves enfantillages ; c'est de l'histoire au pastel ; les héros de ces épopées étranges sont tout au plus bons à garder les moutons, et encore auraient-ils peur des loups. En Suisse, à Rome, en Espagne, Florian n'a vu qu'une églogue. Une seule fois, par distraction sans doute, il s'est avisé d'emboucher la trompette héroïque au lieu de la flûte champêtre : son *Précis de l'Établissement des Maures* est un des meilleurs chapitres de l'histoire d'Espagne. Passons vite sur *Galatée* et sur *Estelle*, tant dédaignées, mais tant aimées, contes de fées, monde enchanteur, rafraîchissante oasis. Passons moins vite sur les douze *Nouvelles :* Flo-

manquait un loup. En effet, on en veut un peu à Némorin de l'innocence d'Estelle ; cette innocence en est quitte à trop bon compte ; on ne serait pas fâché de voir cet agneau sans tache aux prises avec le loup. Mais Florian n'était pas si berger qu'on se l'imagine : à propos de galanterie, c'était presque en effet un capitaine de dragons ; les petits abbés et les poëtes du temps ne l'avaient pas laissé en arrière. J'ai dit quels étaient les modèles de ses bergères. Mlle Camille, une autre actrice de la Comédie-Italienne, qu'il a chantée plus d'une fois, a posé pour Galatée. C'est cette même demoiselle Camille dont il fait ailleurs ainsi le portrait :

Vous demandez ce que c'est que Camille ?
C'est un lutin sous les traits de l'Amour ;
Vive, charmante, et maligne et gentille,
Allant, venant, de la ville à la cour ;
Trottant, courant, tournant toutes les têtes,
Gardant la sienne, et riant des conquêtes
Qu'en son chemin elle fait chaque jour.
Libre et sans suite, elle a pour équipage
Attraits, esprit et propos enchanteurs ;
Elle paraît, et tout lui rend hommage.
Un petit sac compose son bagage ;
En un clin d'œil elle y met tous les cœurs
Ferme le sac et poursuit son voyage.

rian contait à merveille; aussi Marmontel disait, en parlant de lui : « La nature lui a dit : Conte. » *Claudine* est un chef-d'œuvre de naturel et de sentiment. Avez-vous rien lu de plus simple et de plus touchant que cette chanson si connue que chante Claudine ?

Pauvre Jeannette,
Qui chantais si bien !
Triste et seulette,
Tu ne dis plus rien ?

— Las ! je soupire
Loin de mon ami :
Ne sais rien dire
A d'autres qu'à lui.

Savez-vous rien de plus tendre, de plus simple et de plus éloquent que cette romance de Robin Gray, dont je me rappelle une strophe ?

Mon père alors parla de mariage :
Sans en parler ma mère l'ordonna.
Mon pauvre cœur était mort du naufrage;
Ma main restait : mon père la donna.

Parmi les œuvres ensevelies dans les volumes de Florian, on trouve ses poëmes en vers, ses poésies fugitives, sa traduction de *Don Quichotte* et de l'épisode d'Inès de Castro, l'*Éloge de Louis XII*, des contes en vers et un conte anacréontique. Quoique l'Académie ait couronné ses poëmes, ce sont les essais d'un écolier qui ne promet pas grand'chose : point d'imagination, point d'élan, point de grandeur; çà et là des vers agréables, mais souvent de pauvres hémistiches qui s'en vont clopin-clopant et qui cueillent en chemin d'assez mauvaises rimes. Ses poésies fugitives sont à l'avenant; pourtant il faut y reconnaître cette grâce aimable et ce doux laisser aller des petits poëtes du temps. Sa traduction de *Don Quichotte* est encore un joli enfantillage; Cervantès eût été bien surpris de voir son héros ainsi habillé à la française. La traduction en vers de l'épisode d'Inès de Castro est plus heu-

reuse; on ne retrouve pas dans Florian la grandeur et l'éclat du poëte portugais, mais presque toujours le sentiment qui l'inspirait. L'*Éloge de Louis XII* était digne d'une couronne d'Académie, c'est-à-dire digne des poëmes en vers. Les contes en vers sont de légères et gracieuses satires qui ne font de mal à personne. Le conte anacréontique est charmant; il s'appelle *les Muses*. Thalie, ennuyée, se promène au pied du Parnasse en cherchant un amant; au lieu d'un amant, elle rencontre un blond enfant demi-nu, qui cherchait des papillons et les perçait d'une épingle avec un cruel plaisir. Thalie lui demande d'où lui vient cette méchanceté. L'enfant répond qu'il ne sait que faire et qu'il fait du mal. La beauté et l'esprit de l'enfant séduisent la Muse, qui le prie d'aller avec elle. Il ramasse un petit sac, le jette sur son épaule et donne la main à Thalie. « Qu'as-tu donc dans ton sac, enfant? — Ce n'est rien; ce sont mes joujoux. » Et il se met à chanter une ravissante chanson qui n'a ni air ni paroles. Arrivée au Parnasse, Thalie, jalouse de ses sœurs, a résolu de leur cacher l'enfant. Elle l'emprisonne dans un verger enclos de haies. Là elle passe toutes les journées à lui apprendre à lire : on ne dit pas en quel livre. Mais bientôt la pauvre Muse soupire et se trouble en regardant l'écolier. L'enfant profite à merveille de ce premier succès. « Maman, lui dit-il, vous portez à la main un masque charmant qui rit toujours; donnez-moi ce masque, ou je meurs de chagrin. — Mais, dit Thalie, c'est l'attribut de ma divinité. — Tant pis! » répond l'enfant. La pauvre Muse donne le masque, et le fripon le cache dans son sac. Ce n'est pas tout : Thalie ne lui a appris que la comédie; il veut tout savoir, la musique, la danse, la philosophie et même l'astronomie : c'est toujours bon à quelque chose. « Ouvrez-moi le verger, dit le traître, que j'aille m'instruire avec toutes vos sœurs; une fois savant, je reviens

à vous pour jamais. Thalie lui donne la liberté, et il va troubler la tête à toutes les autres Muses : Melpomène elle-même a beau faire, elle aime aussi le joyeux enfant. Voilà la jalousie qui met tout le Parnasse en désordre ; les arts sont dédaignés, les danses et les concerts sont interrompus. Cependant Minerve vient visiter les neuf Sœurs ; elle rencontre un silence profond. Les Muses, dispersées, rêveuses, solitaires, se cachent en rougissant. Enfin elles se rassemblent pour chanter leur protectrice, mais leurs voix sont en désaccord ; elles ont oublié leurs chansons ; aucune d'elles n'a son attribut : l'enfant a tout pris ; de chaque attribut il a fait un hochet. Tout à coup ce fatal enfant déploie de blanches ailes où sont suspendus tous ses larcins ; il prend son vol en riant : « Adieu, dit-il aux Muses, ne m'oubliez pas : je suis l'Amour ; il en coûte toujours un peu pour faire connaissance avec moi. »

En recueillant la succession de son père, Florian n'avait recueilli que des dettes ; ce fut un peu pour cela qu'il s'aventura au théâtre, et le théâtre fit sa fortune. Tout en écrivant des comédies et des arlequinades, il demeura du moins fidèle à sa manière ; il fit fleurir l'églogue jusque sur les planches de la Comédie-Italienne. Savez-vous en quoi il a métamorphosé Arlequin ? en bonhomme sensible. A ce propos, on disait : « Vous êtes arlequin, seigneur, et vous pleurez ! » Mais cet arlequin de Florian pleure d'aussi bonne grâce que riaient les autres. Dans son théâtre, Florian est de l'école de Marivaux ; il prodigue à la fois toute la petite sensibilité de son âme et toutes les petites grâces de son esprit. Il faut bien dire que cet esprit ne vaut pas celui du maître ; mais, en revanche, l'écolier a un certain charme de naïveté originale. Du reste, il ne faut pas s'y méprendre, le théâtre de Florian doit être, avec justice et en dépit de La Harpe,

condamné à l'oubli. Déjà, depuis longtemps, ce n'est plus qu'un théâtre d'enfants.

Il fut déclaré de par l'Académie l'héritier de La Fontaine. L'Académie n'avait pas grand'chose à dire ce jour-là. Nul n'a recueilli ce divin héritage. Cependant, à défaut de génie créateur, il faut reconnaître dans les fables de Florian du naturel et de l'esprit. Ce n'est plus, comme dans La Fontaine, cet attrait singulier du conte, cette mise en scène ingénieuse, ce dialogue parfait, cette fantaisie qui joue à l'imprévu, enfin cette comédie à cent actes divers, qui n'est rien moins que la comédie humaine; mais, au-dessous de tout cela, il y a encore quelque chose. Florian a trouvé des scènes dignes de la comédie. La Fontaine nous donne toujours la science de la vie; Florian nous donne quelquefois la science du cœur. Le cadre est plus petit, mais les personnages y vivent.

Le style de Florian a du charme par sa douceur et par sa clarté; il a la fraîcheur tendre, l'éclat passager, la couleur bleu clair des pervenches; mais, comme les pervenches, il manque de force.

A peine cueilli, fané;
A peine lu, suranné.

C'est le style facile des écrivains du second ordre; il ne faut pas confondre cette facilité-là avec l'apparence de la facilité qui cache le travail des grands maîtres.

La vie de Florian fut une idylle presque jusqu'à la fin, en dépit des dragons et des comédiennes. Mais comment la bien finir en face des terroristes; en face de Marat, ce médecin qui avait pour scalpel une guillotine; en face de ces terribles journalistes qui écrivaient tant d'épitaphes; en face de ce peuple en délire qui lâchait la bride à toutes les passions? Banni comme tant d'autres, à cause de son

nom, Florian se réfugia à Sceaux en 1793; des sans-culottes du pays avertirent le comité du salut public que le ci-devant chevalier de Florian se cachait avec ses trésors. Là-dessus, le pauvre poëte pastoral est conduit à la Bourbe. Dans cette hideuse prison qui ne lâchait son monde qu'à la guillotine, Florian, quoique tout palpitant d'épouvante, retrouva comme toujours des bergères et des moutons; il emboucha encore les pipeaux champêtres. Comme Roucher, comme Chénier, il chanta jusqu'à la fin. Il échappa cependant à l'échafaud, mais non à la mort; la mort l'avait touché au seuil de la Bourbe et elle comptait sur lui. On eut beau lui dire, à la chute de Robespierre, qu'il était sauvé; on eut beau accueillir son retour à Sceaux par une fête renouvelée de ses romans : la prison l'avait plus d'à moitié tué. Il acheva de mourir avec un pauvre poëme, *Guillaume Tell*, qu'il avait écrit en prison.

On lit Florian à quinze ans. On se promet toujours d'y revenir ; mais heureusement pour lui on n'y revient pas, et on garde le souvenir de cette belle matinée de la vie où, dans ses romans, notre âme s'ouvrait si joyeuse au soleil. Comment retrouver, parmi les nues qui chaque jour vont s'amoncelant, cette claire échappée vers l'aube amoureuse et le bleu du ciel?

La reine Marie-Antoinette oubliait dans la lecture de Florian les premières rumeurs de la Révolution. Elle disait : « En lisant Florian, je crois manger de la soupe au lait. » Cette réflexion n'est pas précisément d'un esprit candide, mais elle est juste et spirituelle.

Et pourtant, Marie-Antoinette ne florianisait-elle pas à Trianon?

XIII

LE CHEVALIER

DE LA CLOS.

Le chevalier de Saint-Georges. — Mlle Olympe. — Jean-Jacques. — Robespierre.

(1741-1805.)

I

Imaginez en 1760, au temps où débutait à l'Opéra Sophie Arnould, sous le règne de Mme de Pompadour, un jeune homme, pâli sous les rêves de la gloire héroïque, étudiant les actions des plus illustres capitaines ; déjà renommé pour sa bravoure, parce qu'il s'était battu en duel, en désespoir de se montrer sur un autre champ de bataille ; tour à tour heureux et fier de sentir sous sa main la poignée d'une épée, en étudiant dans les livres la science de la guerre.

Maintenant, voyez cet autre portrait : c'est un chevalier de 1766 qui continue les roués de la Régence. Nous sommes à l'Opéra pour les débuts de Mlle Beaumesnil. On joue une pastorale. Notre chevalier est dans une loge, en belle et bonne compagnie. On l'appelle *zevalier;* il applaudit celle qui débute et s'écrie : « C'est *adoable!* » Il disparaît de la loge pour aller saluer la débutante d'un

peu plus près. Il arrive à elle et lui débite un madrigal impertinent. Mlle Beaumesnil, dans son ravissement, lui promet de le recevoir à son petit lever. Il retourne à la loge, où déjà l'on se désolait d'une si longue absence : là, dans cette loge, il y a une femme de quarante ans et une jeune fille débutant dans la vie. Le chevalier est enchaîné avec des roses dans des liaisons dangereuses.

Voyez-vous à Grenoble, dans cette chambre d'hôtel garni, vers 1779, un homme déjà grisonnant, quoique vert encore ? Il est assis devant une petite table, où il écrit avec passion, tantôt interrogeant ses souvenirs, tantôt feuilletant *Clarisse Harlowe*, la *Religieuse* et la *Nouvelle Héloïse*. Il est minuit, une petite lampe l'éclaire d'une lueur fauve. Un sourire méchant passe çà et là sur ses lèvres; Lavater dirait que cet homme qui écrit une satire de Pétrone est un homme qui se venge. C'est la satire du monde où il a vécu, du monde qui lui a ouvert son cœur. Pourquoi se venge-t-il? par caprice, parce qu'il a reconnu que le fond de la coupe était du poison, parce qu'en habitant le cœur des femmes il a découvert que l'enfer s'y cachait. Mais, croyez-le bien, il se venge parce qu'il sent fuir le rivage parfumé de sa jeunesse.

89 a sonné comme le glas funèbre du XVIIIe siècle. Suivons cet homme qui va être vieux, mais qui, par ses actions, veut se prouver à lui-même qu'il est toujours jeune; suivons-le pas à pas. Le voyez-vous d'abord à ces bruyantes orgies du Palais-Royal, assis à la droite du prince dont il est le conseil? « Liberté! république! » s'écrient tous ces hommes d'esprit après souper, qui se croient de fiers Romains. « Liberté! république! » Le cri part du Palais-Royal comme un boulet contre le palais des Tuileries. Suivez le plus passionné de tous! Le voilà rédigeant avec Brissot la fameuse pétition qui demande le jugement de Louis XVI. Ce n'est pas tout : il se fait

tribun de la borne, comme Camille Desmoulins le jour de la prise de la Bastille ; il entraîne sur ses pas toutes les colères de la rue : tout à l'heure, il demandait le jugement du roi ; c'est la tête de Louis XVI qu'il demande à présent. Les tribuns des clubs sont jaloux du tribun de la rue ; ils l'emprisonnent pour se délivrer de ses ambitions furieuses. Est-ce fini ?

Non. En 1803, le 5 octobre, voyez-vous, à Tarente, cet homme qui va mourir épuisé par toutes les passions bonnes et mauvaises ? La veille, il combattait encore. La France reconnaissante n'inscrira peut-être pas son nom sur un arc de triomphe ; mais oubliera-t-elle que le général d'artillerie Chauderlos de La Clos, auteur des *Liaisons dangereuses*, a combattu héroïquement pour elle sur le Rhin et en Italie ?

II

Ainsi c'est un tableau varié que cette vie de La Clos, tour à tour, comme déjà on l'a entrevu, soldat sévère, épris de son épée ; chevalier galant, courant les cercles et les coulisses ; écrivain satirique et scandaleux, tribun passionné, enfin grand capitaine. Et encore on n'a indiqué dans cette première esquisse que les principaux traits. Voyons de plus près cette figure multiple. *

* Cette étude a été publiée en 1846 par le *Constitutionnel*. Le jour même, je reçus une lettre ainsi conçue :

« Vous avez apprécié La Clos avec justice ; vos renseignements sont exacts ; cependant, que n'avez-vous ouvert l'*Almanach des 25 000 adresses ?* »

J'ouvris l'*Almanach* en question ; j'y trouvai : *Choderlos de La Clos*, *éligible*, *rue de Provence*, 15. J'allai rue de Provence, où j'appris que M. Choderlos de La Clos était mort depuis un an. On m'indiqua son beau-frère, M. B. de T..., qui était mon voisin. A mon retour, je trouvai chez moi M. B. de T....

Il m'apprit ce que je savais et ce que je ne savais pas.

Le père de La Clos était d'origine mauresque. Voici l'histoire du

Il semble que l'avenir veuille oublier ce nom de La Clos, qu'il serait injuste d'inhumer dans les *Liaisons dangereuses*. Ce roman peut n'être plus qu'un monument curieux d'une époque évanouie ; mais La Clos n'est-il pas sorti de ce triste monument par ses savantes études sur l'artillerie, et surtout par ses glorieuses campagnes ? La Clos est inconnu des nouvelles générations ; à peine si quelques écoliers et quelques curieux littéraires recherchent son roman. Je n'ai pu découvrir son portrait gravé. Le roi possède à Eu un beau portrait de La Clos ; un autre existe, un seul, qui fut dessiné aux trois crayons par Carmontel dans une soirée du Palais-Royal. C'est un portrait en pied que j'ai été admis à voir comme une curiosité sans prix. La Clos est assis près d'une table à trictrac ; il est accoudé et pensif : ce n'est pas le jeu qui l'occupe. Sa figure porte quarante-cinq ans à peu près ; c'est une figure plus intelligente que belle ; les lignes sont franches, mais un peu aiguës. Ce qui frappe au premier abord, c'est un front proéminent, un œil scrutateur, une expression satirique où ne se trahit ni cha-

mariage de l'auteur des *Liaisons dangereuses* : Mlle Duperré était une des plus nobles et des plus belles héritières de la Rochelle. Comme sa mère était morte, elle faisait les honneurs de la maison de M. Duperré. Elle apprit un jour que M. de La Clos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*, venait à la Rochelle passer au moins une saison, pour continuer ses études sur l'artillerie. « Jamais, dit-elle avec effroi, jamais M. de La Clos ne sera accueilli dans notre salon. » La Clos répondit à l'ami officieux qui lui répéta ce mot : « Je songe à me marier ; je veux épouser avant six mois Mlle Duperré. » En effet, six mois après, La Clos était le beau-frère du jeune marin qui devint plus tard l'amiral Duperré, ministre de la marine.

La Clos est mort à Tarente, général d'artillerie, plus pauvre que Malfilâtre et Gilbert. La France n'était pas riche alors en argent comptant. Il est mort fier des triomphes de son pays, profondément attristé par la misère qui menaçait sa femme et ses enfants. La fortune, sans doute, y a pris garde : le dernier des La Clos avait 100 000 livres de rentes.

leur d'âme ni accent humain. Il a peut-être eu le tort grave de penser profondément qu'on faisait son portrait; cela arrive à tout le monde, même aux hommes d'esprit.

Dans ce XVIIIe siècle où l'on ne croyait à rien, le nom même, le nom de son père, la plus noble partie de l'héritage, n'était plus une chose sacrée. Dans les lettres où l'on se moquait si bien des titres, c'était à qui prendrait un air de noblesse par son nom : de tous temps, les hommes ont aimé à se contredire. Fontenelle et Crébillon donnèrent l'exemple : on sait que leur vrai nom était Le Bouvier et Jollyot. On vit poindre alors la noblesse de plume.

Quelques hommes sincères, quelques franches natures, n'ayant point perdu l'amour de la famille, comme Piron, Diderot, Gilbert, se contentèrent d'illustrer leur nom, tout simple qu'il fût ; mais combien d'autres ont illustré un nom qui n'était pas celui de leurs pères ! Vous seriez surpris si j'alignais tous les noms qu'ils ont mis de côté comme une vieille défroque qui s'ajustait mal à leur taille. Ainsi vous connaissez Poquelin et Arouet; mais connaissez-vous bien M. Le Bouvier, M. Carlet, M. Paradis, M. Pinot, M. Carton, M. Claris, M. Pierres, M. Jollyot, M. Néricault, M. Caron ? Le jour du jugement, l'ange exterminateur, n'ayant inscrit ces écrivains que sous leur vrai nom, aura lui-même bien de la peine à reconnaître Fontenelle, Marivaux, Montcrif, Duclos, Dancourt, Florian, Bernis, Crébillon, Destouches, Beaumarchais.

L'homme d'esprit et le grand capitaine que j'étudie aujourd'hui s'appelait Chauderlos tout court. Comment illustrer un pareil nom, à moins de conquérir le monde et d'en découvrir un autre ? L'*Iliade* et tous les poëmes épiques ne feraient point passer à la postérité un nom

si malencontreux. Si Bonaparte se fût appelé Chauderlos, Sainte-Hélène, ce poétique symbole de toute gloire moderne, ne remplirait pas les avenues du XIXe siècle.

Chauderlos ne voulut pas se charger d'illustrer le nom de son père; sa mère était une demoiselle La Clos; il trouva plus simple et plus commode de s'appeler de La Clos, et même le chevalier de La Clos. Bien lui en prit, et nul ne s'en est plaint.

Le chevalier de La Clos naquit à Amiens en 1741. Son père, gentilhomme ou gentillâtre picard, le destina à la vie de soldat. La Clos entra aspirant au corps du génie, où il fut nommé sous-lieutenant à dix-huit ans. Il fit ses plus belles campagnes dans les hôtels de 1760, depuis l'antichambre jusqu'à l'oratoire.

Homme de belle stature, de figure expressive, très-galamment tourné, brisé de bonne heure aux allures de la belle compagnie et aux aventures de théâtre, tenant bien son épée et sa plume, hardi jusqu'à l'impertinence, spirituel jusqu'à la satire, il s'en alla le plus gaiement du monde de conquête en conquête.

Il rechercha les vanités littéraires. Il débuta en poésie comme Rivarol et Rulhière, par quelque impertinente épître à une fille à la mode. Son épître à Margot est digne des petits vers de Voltaire par le tour et l'esprit. Très-répandu dans le monde du théâtre, il fit en se jouant un opéra-comique. Il avait été entraîné dans ce genre facile par un Américain à la mode, M. de Saint-Georges, qui se reposait de ses duels en composant de la musique. On n'a pas oublié que cette musique était plus ingénieuse que savante, brillant plus par l'esprit que par le caractère. La Clos avait lu beaucoup de romans; il emprunta le sujet et le titre de son opéra au roman oublié de Mme Riccoboni, *Ernestine*. Pendant la représentation, je ne dis

pas la première, il n'y en a pas eu deux, La Clos et Saint-Georges, en gens de bonne compagnie qui sont prêts à tout, se promenaient dans la coulisse, effeuillant les bouquets des comédiennes et leur promettant un beau souper, si la pièce tombait. Sans doute ils voulaient souper, mais ils ne s'attendaient pas à être pris au mot. Jamais opéra-comique ne fut plus gaiement honni par le parterre : vers le milieu de la pièce, tous les spectateurs essayèrent des variantes qui pronostiquèrent le destin d'*Ernestine*. La pièce fut saluée, à la chute du rideau, par un chœur de sifflets. « Si nous ne nous étions déjà battus, dit le poëte au musicien, je trouverais bien du plaisir à vous couper la gorge. — Et moi donc! dit l'Américain furieux, qui n'avait pas le courage de plaisanter sur sa défaite; car, vous l'avouerez, c'est votre thème qui a tout perdu. — Par exemple! Est-ce que vous vous imaginez qu'on a écouté les paroles? On a eu bien assez de la musique. »

Les deux collaborateurs avaient pris une certaine attitude menaçante et comique, quand la jolie Mlle Olympe, qui remplissait le rôle d'Ernestine, vint se jeter entre eux tout effarée : « Je suis perdue, dit-elle avec désespoir; c'est la seconde fois cette semaine que me voilà sifflée. — Ne vous désolez pas, dit La Clos; avec des yeux comme les vôtres on se retrouve toujours. Venez souper avec moi. — Avec moi, dit Saint-Georges en saisissant la comédienne. — Ni l'un ni l'autre, dit-elle en repoussant le musicien; je ne veux plus entendre parler de vous : un homme qui m'a fait chanter *ta ti ta ta ta ti*, c'est bien la peine de chanter! — Vous avez raison, dit La Clos; c'est de la musique surannée, indigne d'une bouche si fraîche. Vous auriez mieux fait de dire mes paroles sans les chanter. — Oui, je vous conseille de parler ainsi! Vous avez donc oublié comment j'ai été

accueillie quand j'ai chanté ce vers beaucoup trop connu :

Le vin nous fait aimer et l'amour nous fait boire. »

Et disant ces mots, Olympe s'enfuit et disparut dans les détours du parc de papier peint. Pendant que La Clos la poursuivait, Saint-Georges cherchait les autres comédiens de la pièce. Nul d'entre eux ne voulut consentir à souper en compagnie, tant la chute était désespérée. On eût dit un champ de bataille, où les vaincus ne songeaient qu'à la retraite. En vain les deux auteurs poursuivirent les comédiens jusque dans leurs loges, ils n'en trouvèrent pas un décidé à souper avec eux. Comme ils se retrouvèrent ensemble à la porte du théâtre, ils se regardèrent en éclatant de rire. « Est-ce que nous ne souperons pas? » dit La Clos.

Saint-Georges lui prit le bras et l'entraîna au café de la Régence. Ils entrèrent tête levée, en vainqueurs. Comme ils passaient fièrement près d'un groupe de joueurs d'échecs, ils poussèrent un spectateur qui, pour se retenir, poussa son voisin sur les échecs. C'était Jean-Jacques Rousseau, qui se retourna furieux : « C'est donc un guet-apens! » dit-il pâle et sombre, croyant voir ses ennemis imaginaires. Car alors, comme Pascal, il voyait partout un abîme. « Corbleu! monsieur, dit La Clos, qui ne connaissait pas la figure du célèbre philosophe de Genève, savez-vous qui je suis? »

Tout le monde se tourna vers La Clos, avec un mouvement de vive et respectueuse curiosité. Les joueurs eux-mêmes levèrent la tête. « Apprenez donc qu'il ne faut pas me parler sans respect, car je suis un auteur sifflé. »

Grimm, citant cet opéra, dit que le talent de Pergolèse n'aurait pu soutenir de pareilles paroles. Bachau-

mont n'est pas plus bienveillant : « L'auteur a prudemment gardé l'incognito : une excellente musique aurait perdu toute sa valeur, adaptée à ce détestable opéra. »

La Clos ne voulut pas tenter une seconde fois les hasards du théâtre ; il se rejeta plus avant dans les folies du siècle.

III

Cependant, en ce beau temps, on ne se contentait déjà plus de séduire : le règne de Richelieu pâlissait ; Jean-Jacques était venu. Autour de lui mille désœuvrés se faisaient l'écho de sa parole. C'était à qui prêcherait à son tour. On prêchait partout, hormis à l'église ; partout, dans les cercles, dans les boudoirs, jusque dans les ruelles ; plus d'un philosophe de coulisses écrivait ses pamphlets contre les mœurs sur les genoux d'une comédienne. La Clos voulut se faire entendre ; il avait soulevé le voile des passions du monde à l'heure la plus triste, comme Diderot avait soulevé le voile des passions du couvent ; il tailla sa plume, et, sans pitié pour cette société qui l'avait mollement bercé sur son sein coupable, il l'éclaira d'une horrible lumière, en écrivant les *Liaisons dangereuses*. Crébillon, le gai, qui voyait tout en riant, avait écrit sur le même monde ; mais ses livres étaient des miroirs trompeurs, où Watteau avait peint des roses et où, dans le demi-jour, l'on n'entrevoyait que d'aimables scandales. Au lieu de ces jolies enluminures, voilà tout à coup un peintre sans fard qui efface les roses pour reproduire la vérité toute nue. Au premier abord, n'est-ce pas encore les héros et les héroïnes de Crébillon ? C'est le même sourire et la même grâce, le même corsage ouvert et la même jupe à queue de paon ; mais regardez de plus près. Ne voyez-vous pas le cœur qui s'agite et se débat dans le mal ? La société faisait tous les soirs, après

souper, un pas vers sa ruine : elle avait été folâtre dans ses vices; elle avait commis, en riant, comme par boutades, de jolis crimes fardés et musqués; elle finissait, à force d'être une galante pécheresse, par être criminelle sérieusement, pour le seul plaisir de commettre le crime. Ce fut alors que La Clos la surprit pour la peindre. Se voyant dans ce sombre tableau, la société se fit peur à elle-même; cependant, le croira-t-on? loin de se couvrir le front de cendres, elle s'amusa à se regarder telle que le peintre la reproduisait dans toute l'horrible vérité qui sort d'un puits impur.

Le roman de La Clos fut donc lu avec passion et avec effroi. Tout le monde voulut voir celui qui écrivait ainsi. Loin de lui fermer sa porte, on l'appela. La Clos avait dit à chacun : « Je te connais sous ton masque. » Et chacun, voyant un homme qui savait si bien tous les secrets, le flattait de peur qu'il ne parlât trop haut sans déguiser les noms.

Le succès du livre fut prodigieux, surtout dans les salons; ce fut même un événement littéraire : car les critiques les plus difficiles, témoin Grimm, reconnurent de prime abord qu'il avait fallu un talent vaste et varié pour écrire un pareil livre. Le roman parut sous ce titre : LES LIAISONS DANGEREUSES, *ou Lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres*, *par M. C. de L...*, avec cette épigraphe à la Jean-Jacques : « J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres. » Voici comment Grimm annonça ce livre aux souverains du Nord : « Il n'y a pas d'ouvrage, sans en excepter ceux de Crébillon, où le désordre des principes et des mœurs de ce qu'on appelle la bonne compagnie, et de ce qu'on ne peut guère se dispenser, malgré tout, d'appeler ainsi, soit peint avec plus de naturel, de hardiesse et d'esprit. On ne s'étonnera donc point de

tout le mal que les femmes se croient obligées d'en dire : quelque plaisir que leur ait pu faire cette lecture, il n'a pas été exempt de chagrin. Comment un homme qui connaît si bien et qui garde si mal leur secret ne passerait-il pas pour un monstre? Mais en le détestant on le craint, on l'admire, on le fête; l'homme du jour et son historien, le modèle et le peintre, sont traités à peu près de la même manière. Quelque mauvaise opinion qu'on puisse avoir de la société parisienne, on y rencontrerait, je pense, bien peu de liaisons aussi dangereuses pour une jeune personne que la lecture des *Liaisons dangereuses.* »

Nous nous garderons donc de rappeler les tableaux de ce roman, bien plutôt destiné à séduire les lecteurs qu'à les corriger; nous y reconnaîtrons un peintre énergique, plus préoccupé du contour, de l'idée et du caractère, que de la couleur. On ne saurait trop admirer la naïveté et même la bêtise de Cécile Volanges. Un homme d'un talent médiocre n'a jamais osé peindre une femme bête. Il y en a. Cécile Volanges fait le plus heureux contraste à Mme de Merteuil, qui est le démon de l'esprit. Un autre contraste non moins heureux, c'est la vertu romanesque de Mme de Tourvel, opposée aux vices raffinés du vicomte de Valmont.

La Clos n'est pas tout à fait l'auteur de son livre. Sans *Clarisse Harlowe*, la *Nouvelle Héloïse* et la *Religieuse*, qui sait s'il eût créé ce roman, dont bien des pages ne sont que des décalques? On sent donc Richardson, Jean-Jacques et Diderot, dans les *Liaisons dangereuses*. La Clos n'était pas doué de ce génie créateur, qui inspire un livre original sans le secours d'autrui. La Clos était un homme d'esprit, qui savait voir le monde à l'heure où la vérité promène son rayon. Après avoir vu, il voulut peindre; mais sachant à peine ébaucher, il prit le crayon du

romancier anglais, la palette de Diderot et le pinceau de Jean-Jacques. Dominé par la vérité, l'indignation ou l'amour du bruit et du scandale, guidé par ces maîtres illustres, il arriva à créer une œuvre vivante. Pour le fond, on découvre au premier abord que La Clos s'est contenté de transporter à Paris les personnages de *Clarisse Harlowe;* il les a rembrunis, voilà tout son secret. Son vrai mérite est de les avoir encadrés dans les mœurs du temps. Pour la forme, on reconnaît bien vite le style passionné, limpide, énergique, de la *Nouvelle Héloïse.* Pour la couleur et la vérité, c'est la *Religieuse* *. Ce mot de Grimm peint assez vivement La Clos : « Si Rétif de la Bretonne est le Rousseau du ruisseau, Chauderlos de La Clos est le Rétif de la Bretonne de la bonne compagnie. »

IV

En 1786, nous retrouvons Chauderlos de La Clos homme de guerre, écrivain sérieux, cherchant à faire oublier les *Liaisons dangereuses* par un Mémoire à l'Académie française, qui avait proposé l'éloge de Vauban pour sujet du prix d'éloquence de l'année. A cette date, La Clos ne lisait plus Richardson, mais Polybe; son Mémoire porte cette épigraphe : « Cherche moins à briller par tes discours qu'à les rendre utiles. » La Clos est bien loin de faire l'éloge de Vauban; il convient que l'illustre maréchal a créé l'art de bien attaquer une place, mais il le condamne pour avoir passé toute sa vie à forti-

* Au moment où j'écris ceci, un contemporain de La Clos, celui-là qui déjà m'a permis de voir l'auteur des *Liaisons dangereuses* dans le dessin de Carmontel, vient m'assurer que tous les personnages de ce roman sont des portraits pris à la nature. L'histoire s'est passée à Grenoble, telle que l'a racontée La Clos, à part quelques épisodes qui seraient des souvenirs de la jeunesse du romancier.

fier, sans découvrir l'art de la fortification; il l'accuse (l'accusation a été réfutée dans le *Journal des Savants*) d'avoir enterré quatorze cent quarante millions avec une effrayante prodigalité, « pour élever d'une main les mêmes places qu'il renversait de l'autre si facilement. Qui pourra le louer, coûtant à la France plus de la moitié de la dette actuelle de l'État pour laisser à découvert une partie de ses frontières? Le système de M. de Vauban n'est autre que le système bastionné, connu dès la fin du xv[e] siècle, déjà régulièrement exécuté en 1567 à la citadelle d'Anvers. » Quand il écrivait ce Mémoire, digne encore d'être consulté*, La Clos était à la Rochelle, où il y avait sans doute une Académie, car le Mémoire est signé : Chauderlos de La Clos, de l'Académie de la Rochelle.

En 1687, La Clos redevint poëte, ainsi que le témoigne une vive boutade sur Orosmane, à propos de la tragédie de Voltaire.

N'est-ce pas une vérité,
Que voir mourir ce que l'on aime
Vaut mieux que d'en être quitté?
Si vous doutez de mon système,
Interrogez tous vos sultans :
De ces messieurs Paris abonde;
On ne voit qu'eux dans le grand monde,
Bien scélérats, bien séduisants,
Et bien Turcs par les sentiments.
Maris, prenez tous un poignard :
Un peu plus tôt, un peu plus tard,
Vous pourrez bien en faire usage.
Oui, malgré les beaux sentiments
Si bien exprimés par Voltaire,
Malgré les vœux et les serments
Et tout ce langage ordinaire,

* Carnot, le conventionnel, publia des observations sur ce Mémoire.

Vain protocole des amants,
L'hymen n'a point de feux constants.
Zaïre aurait été légère,
Et le sultan, dans sa colère,
Ne s'est trompé que sur le temps.

Jusqu'à 1789, La Clos vécut dans le beau monde qu'il avait peint, toujours galant et satirique, toujours aimé et recherché. Aux premiers orages de la Révolution, il leva la tête; et, une fois encore, il se tourna contre cette pauvre société, à qui il devait l'éclat de sa jeunesse. Il passa au cabinet du duc d'Orléans, ce prince égaré qui appelait la tempête, mais qui mourut sans peur. Il fit de la politique dans quelques feuilles furibondes, entre autres dans le *Journal des Amis de la Constitution**. Il marcha toujours droit devant lui sans effroi et sans regret. Il rédigea avec Brissot la pétition du Champ-de-Mars. Ce jour-là, le tribun monta sur la borne et entraîna sur ses pas toutes les colères de la rue. Le croira-t-on? Ce succès de haillons lui tourna la tête, à lui qui avait brillé tout à son aise dans les salons dorés, en regard des robes des Indes et des habits brodés. Il mit son éloquence au service des clubs; partout où il vit le peuple assemblé, il fit une tribune d'où tombèrent de sanglants sarcasmes contre la noblesse.

Après avoir marqué en juillet 1789 au club de Montrouge, qui était le club des grands seigneurs orléanistes ou encyclopédistes, La Clos se montra très-puissant par son éloquence et son audace au club des Feuillants, au Palais-Royal, à la butte des Moulins.

La carrière politique de La Clos commença donc aux premières rumeurs de la Révolution. Il avait vécu depuis

* *Journal des Jacobins*, plus tard *Journal des Amis* ou plutôt *des Ennemis de la Constitution*.

quelques années dans la familiarité intime du duc d'Orléans, qui appréciait les ressources du génie militaire du capitaine d'artillerie comme l'esprit philosophique et railleur du romancier. On ne pourrait dire si La Clos, qui fut hardiment révolutionnaire, travailla pour la liberté ou pour le duc d'Orléans; peut-être travailla-t-il pour tous les deux, ou contre tous les deux. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il montra jusqu'à la mort du roi, dans les clubs, dans les journaux et sur le champ de bataille, l'audace prêchée par Danton.

Il avait fini par se retirer de l'orage, voulant respirer en liberté, « loin des saturnales de la liberté. » Mais dès que la patrie fut déclarée en danger, il reprit du service. Il fut nommé colonel d'artillerie près du vieux général Luckner. On peut accorder à La Clos toute la gloire de la campagne, car le général se laissait conduire par le colonel.

Cependant, comme on voulait se débarrasser d'un homme aussi dangereux par son génie que par son audace, il fut, au retour de la campagne, nommé gouverneur des établissements français dans l'Inde. Mais comment perdre de vue ce grand drame où il jouait un rôle? Il voulut rester sur le théâtre.

Après les 5 et 6 octobre, il passa en Angleterre avec le duc d'Orléans. Il ne revint en France que pour être emprisonné. Son génie militaire le consola dans la prison. Il envoya à Robespierre des idées de réforme politique, que le trop célèbre tribun fit passer dans ses discours. La Clos obtint la liberté pour aller à la Fère essayer une nouvelle espèce de projectiles, qui était, selon lui, plus terrible que la foudre. L'essai réussit à son gré, et surprit tous les officiers présents. Mais à Paris on jugea encore que c'était un homme dangereux; on le reconduisit en prison. Son projet fut abandonné; et, comme dit un historien,

« il est au nombre des inventions oubliées qui nous viendront un jour de l'étranger. »

On s'est fort étonné que La Clos ait échappé au destin du duc d'Orléans, puisqu'il a été arrêté comme orléaniste. Des biographes, des contemporains, affirment qu'il n'a dû son salut qu'à son talent et à sa souplesse. S'il faut en croire Rabbe et quelques écrits du temps, La Clos serait l'auteur des discours de Robespierre. C'est là un point d'histoire qui ne peut être discuté ici; nous nous y sommes à peine arrêté; nous nous garderons donc de prendre un parti pour ou contre cette opinion. Cependant, nous avons eu la curiosité d'étudier le style de La Clos dans le journal *les Amis de la Constitution*, dans la *Galerie des états généraux*, où on le reconnaît entre Mirabeau et Rivarol, ses collaborateurs; nous avons relu les discours de Robespierre; et, pourquoi ne le dirions-nous pas? Robespierre nous paraît tout entier dans La Clos. Il ne faut pas oublier que, dans ses trois on quatre discours importants, Robespierre a surpris tout le monde, surtout ses amis, qui ne croyaient pas à son éloquence. « Mais, dira-t-on, La Clos, après la mort de Robespierre, se fût avoué l'auteur des discours. » Pourquoi l'eût-il fait? La Clos était au-dessus de cette gloire encore dangereuse; et puis, c'eût été avouer une lâcheté. Il faut bien croire d'ailleurs, puisqu'il s'est trouvé quelqu'un pour écrire cela, que La Clos l'ait dit, ne fût-ce qu'une fois.

Cet homme était toujours prêt à tout; après le 9 thermidor, Tallien, le craignant à son tour et voulant le mettre *hors la politique*, lui donna la direction des hypothèques. La Clos, selon sa coutume, y marqua son passage par des réformes. Directeur des hypothèques! position curieuse en ces années de trouble, où la terre n'était sacrée pour personne.

Bonaparte, devenu premier consul, nomma La Clos général de brigade à l'armée du Rhin, où il se distingua parmi les plus vaillants. Il passa de là en Italie avec Marmont; il y prit part aux plus glorieux faits d'armes. Bonaparte, reconnaissant que La Clos avait profondément étudié les hommes, lui donna, à son retour en France, des missions très-délicates. Enfin, pour lui prouver son estime avec éclat, il le nomma commandant de l'artillerie destinée aux côtes d'Italie. Mais à peine La Clos fut-il arrivé à Tarente, qu'il succomba, épuisé par dix années de lutte sans trêve. Il mourut sans penser à la mort, tout préoccupé des splendeurs futures de la France. Un de ses officiers proposa pour son épitaphe ces six mots glorieux : « Bon citoyen, brave soldat, loyal ami. »

Étrange destinée que celle de tous ceux qui ont commencé leur carrière sous le règne de Mme Dubarry et qui l'ont terminée sous le règne de Bonaparte! tableau esquissé par Boucher et fini par David.

FIN.

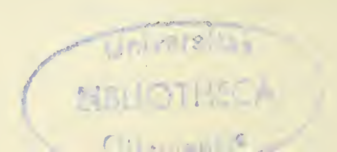
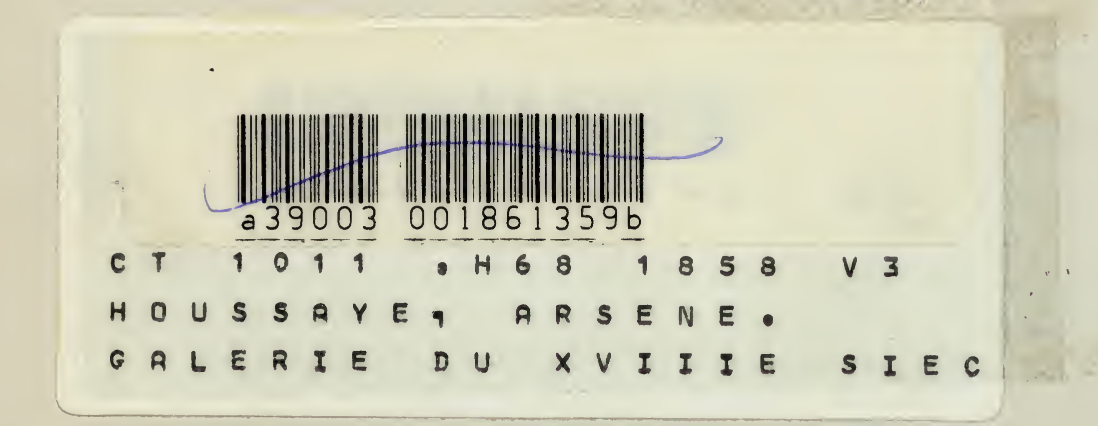
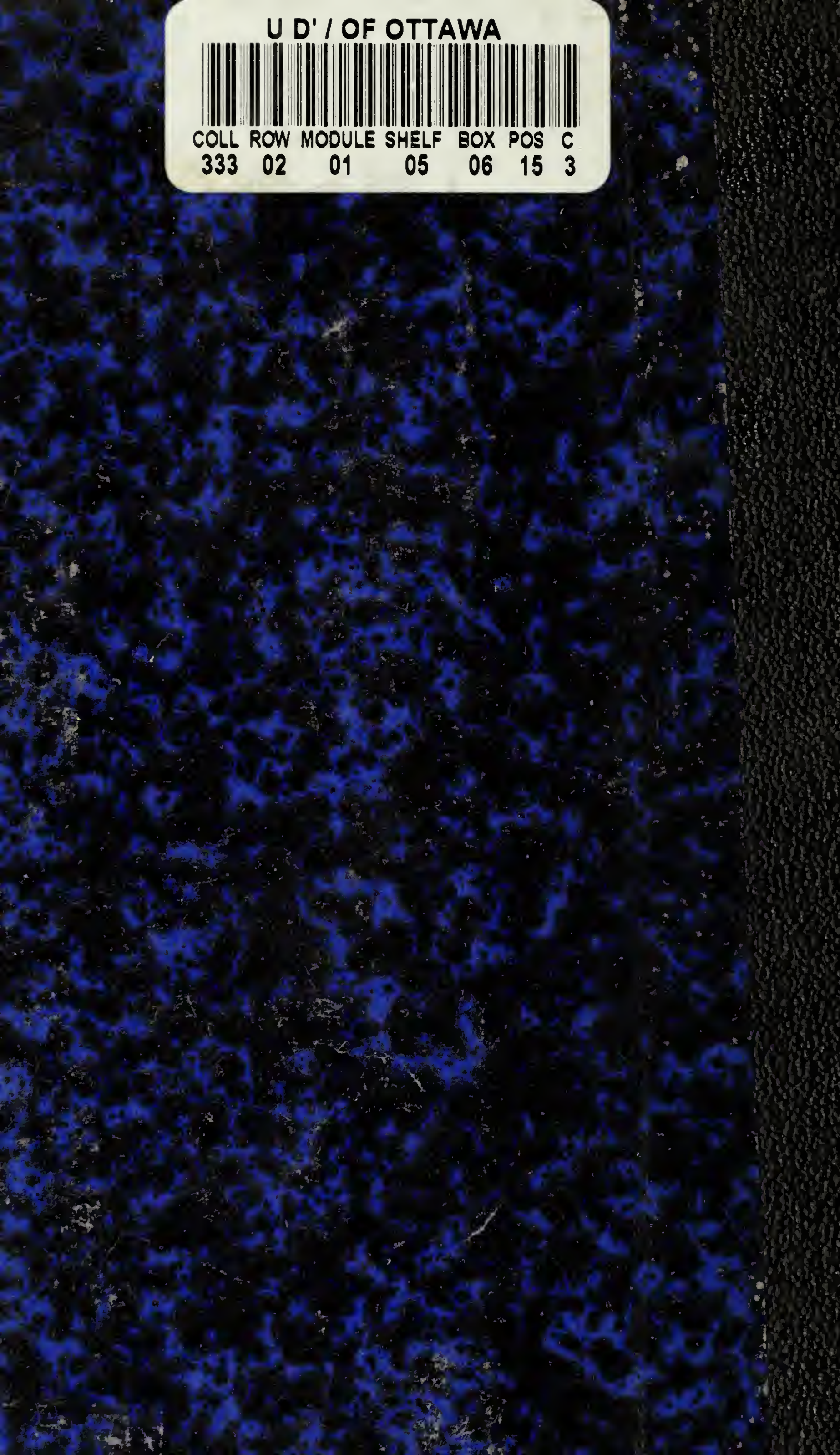


TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 01 05 06 15 3